

**UNE LECTURE DE LA BIBLE À LA LUMIÈRE
DES CONCEPTS D'APOCATASTASE ET
D'INTRICATION PROPHÉTIQUE**

**UNE LECTURE DE LA BIBLE À LA
LUMIÈRE DES CONCEPTS
D'APOCATASTASE ET D'INTRICATION
PROPHÉTIQUE**

*Deux clés de compréhension méconnues et pourtant présentes
depuis toujours dans les Ecritures*

MENAHM MACINA

*Tsofim
Limoges*

Une lecture de la Bible à la lumière des concepts d'apocatastase et
d'intrication prophétique Droit d'auteur © 2015

This book was produced using PressBooks.com, and PDF rendering
was done by PrinceXML.

CONTENU

Avant-propos	1
1. Signification des concepts d'apocatastase et d'intrication prophétique	7
2. Le mystère de l'apocatastase	21
3. Annonces eschatologiques à caractère apocatastatique	32
4. Situations apocatastatiques dans le Nouveau Testament	46
5. Paraboles à caractère apocatastatique: La Vigne, le Christ et le Royaume	71
6. Gestes et déclarations du Christ à caractère apocatastatique	90
7. Modalités de l'accomplissement du dessein divin sur les Juifs et les chrétiens, à l'approche de la Fin des Temps	124

AVANT-PROPOS

Près de six décennies de ma vie se sont écoulées, durant lesquelles je n'ai pratiquement pas cessé de méditer et d'étudier les Saintes Écritures. Elles m'attiraient et me fascinaient spirituellement, tandis que la grâce divine avait infusé en mon âme la certitude qu'elles contenaient l'entièreté du dessein de Dieu, lequel ne se donne à connaître qu'aux humbles de cœur.

Je cherchai longtemps, dans mon entourage, des chrétiens avec qui partager ma passion et ma ferveur. On m'aiguilla vers des prêtres et des religieux, qui ne comprirent rien, à ce que je leur confiais, et qui au mieux m'évitèrent du mieux qu'ils purent, et au pire me rabrouèrent en me renvoyant à ma femme et à mes enfants. « Laissez ces choses aux théologiens », me fut-il dit plus ou moins sèchement, « consacrez-vous plutôt à votre vocation de laïc, c'est tout ce que Dieu vous demande. » Quant à mes écrits balbutiants d'alors par lesquels je tentais désespérément de relater et d'expliquer ce qui se passait dans mon âme et dans mon esprit, incendiés par l'émerveillement de mes premiers émois surnaturels, au contact de mon Seigneur qui daignait se communiquer à moi, ils se perdirent dans les piles de papiers et de dossiers de quelques prêtres qui avaient eu l'imprudence de m'ouvrir leur porte. Bref, mes états d'âme n'intéressaient pas plus le clergé séculier que les religieux, y compris ceux des ordres contemplatifs.

Je n'entrerai pas dans le détail de ce véritable « parcours du combattant ». Pour faire bref, je dirai seulement que l'entreprise

fut décevante et même douloureuse. Les rares doctes qui me lurent (ou qui m'assurèrent l'avoir fait) émirent des avis aussi contradictoires que péremptoirs. Il en ressortait surtout que mon manque de culture théologique était rédhibitoire. Je devais étudier cette discipline avant même de songer à dire – et encore plus à écrire – quelque chose de sensé en la matière.

Je passai des années à acquérir un bagage universitaire réputé garantir que j'avais la formation suffisante pour qu'on prêtât attention à mes écrits. J'étudiai beaucoup de choses, mais pas la théologie. Sans entrer dans les détails, je dirai que j'acquis une petite expertise dans des domaines spécifiques assez diversifiés (entre autres, histoire de la pensée juive, patristique, philologie, histoire, etc.).

Le premier obstacle sérieux auquel se heurta mon entreprise intellectuelle fut le fait que justement je ne voulais pas qu'elle fût uniquement « intellectuelle ». Je me sentais intérieurement poussé à lui conférer une dimension spirituelle, voire religieuse. On sait que le savoir organisé n'a jamais fait bon ménage avec la démarche spirituelle et mieux vaut ne rien dire de la mystique. Or, j'étais incurablement atteint de ces deux « maladies », comme disaient ceux qu'il était d'usage d'appeler « nos maîtres ». C'est dans ce climat 'exceptionnel' que je gravis, durant quelques années les échelons du savoir.

Comme il est fréquent à l'université, si un élève fait montre d'aptitudes manifestes dans l'un des multiples secteurs du savoir organisé, ses professeurs le poussent à la spécialisation. Malheureusement pour moi, je ne parvenais pas à me résoudre à sacrifier le tout pour la partie, je dus vite admettre que j'étais incurablement *généraliste*. Mais les sciences humaines ne sont pas la médecine, et à l'époque où je fréquentais l'université (de la fin des années 70 au début des années 80 du XXe siècle) les « Lettres » n'avaient plus la cote depuis longtemps, et, comme on l'entendait dire avec un humour caustique, elles « ne nourrissaient pas son homme ». Or, malgré mon appétit désintéressé de savoir, je devais également pourvoir à ma subsistance. C'est ainsi que j'acceptai, sans enthousiasme au

demeurant, mais contraint par la nécessité, de suivre un programme d'études censées me mener à enseigner dans le Secondaire.

Mais les choses allaient prendre un tour inattendu. Comme j'avais découvert un « petit quelque chose » que d'autres n'avaient pas vu, mon mentor de Philosophie juive me recommanda vivement, en raison de mon handicap de tard venu aux études supérieures (41 ans), de m'engager dans une filière d'accès direct au doctorat en dispense de maîtrise, qui existait à l'Université Hébraïque de Jérusalem où j'étudiais. Le sujet fut vite trouvé et le premier jet que j'en rédigeai fut dûment agréé par le Sénat de l'Université et me valut même une bourse d'études à l'étranger.

J'épargnerai au lecteur le détail des événements hautement improbables et définitivement défavorables qui m'amènèrent, après quelques années d'intenses recherches, au statut peu enviable de titulaire d'une licence de Pensée juive, complétée par trois années d'études intensives, non sanctionnées par un diplôme, puisque leur couronnement devait être une soutenance de thèse. Si bien qu'en fin de compte, ayant eu l'imprudence de changer de sujet, et n'ayant pu convaincre mon maître de thèse d'accepter de le diriger, je me retrouvai sans doctorat, et sans maîtrise non plus, puisque la filière que j'avais empruntée en dispensait ¹.

J'ai longtemps laissés inédits les nombreux travaux et analyses rédigés au fil de mes quelques années d'études et les décennies de recherches et de réflexion. Au fil du temps, ce matériau était devenu si abondant et diversifié, que j'avais dû me résoudre à le mettre en forme aux fins de publication. De ce labeur rédactionnel tardif ont éclos huit monographies, plus d'une centaine d'articles de recherche, et une douzaine de livres de vulgarisation.

1. Celles et ceux qu'une étrange curiosité pousserait à en savoir plus sur les péripéties de ma carrière universitaire avortée voudront bien se reporter à mon Curriculum académique.

Ce devoir de vérité étant rempli, je puis maintenant clore cet avant-propos morose en citant pour ce qu'il vaut le trait teinté de mépris que me décocha jadis l'un des « spécialistes distingués » qui m'avaient aiguillé vers la superbe voie de garage universitaire dans laquelle je me suis longtemps morfondu :

« En somme, Monsieur Macina, avec un peu de chance, vous ferez peut-être un « **auteur spirituel** » acceptable.

J'ai mis en italiques le « titre » que l'homme de savoir me décerna avec une ironie et un dédain qu'il ne prenait même pas la peine de cacher et en sifflant presque entre ses lèvres pincées les mots honnis : « **auteur spirituel** ».

Il ne saura jamais, le brave homme, quel service il m'a rendu. En effet, bon gré, mal gré, après bien des années d'incertitude, c'est ce que je suis devenu. Et n'ayant pas de comptes à rendre à l'Académie je mêle allègrement le scientifique au spirituel dans mes publications, sans complexes inutiles mais avec le maximum de cohérence dont je suis capable ; l'essentiel, à mes yeux, étant de parler de mon Dieu et de ses œuvres admirables en toute simplicité, et non pour ajouter de la recherche à une recherche aussi pléthorique que respectée, mais pour faire partager au plus grand nombre « la consolation des Écritures » (cf. Rm 15, 4).

THIS BOOK WAS PRODUCED USING
PRESSBOOKS.COM

Easily turn your manuscript into

EPUB *Nook, Kobo, and iBooks*

Mobi *Kindle*

PDF *Print-on-demand and digital
distribution*



PRESSBOOKS.COM

Simple Book Production

SIGNIFICATION DES CONCEPTS D'APOCATASTASE ET D'INTRICATION PROPHÉTIQUE

a) Apocatastase

Du grec *apokatastasis*, dont il n'existe pas d'équivalent satisfaisant dans nos langues modernes. Sa signification varie selon les contextes.

Dans les transactions commerciales, il s'emploie au sens de rétablissement ou solde de comptes, acquittement d'un engagement financier.

Au sens métaphorique, il connote le rétablissement dans une fonction ou une situation antérieure, un retour bénéfique de fortune, la restitution d'un dû, la restauration d'un ordre primordial. C'est dans ce dernier sens qu'il est utilisé, une seule fois, dans le Nouveau Testament, en Ac 3, 21.

Tout d'abord, il convient de nous arrêter un instant sur la signification de ce terme – qui semble barbare ou pédant –, d'**apocatastase**. Contrairement aux apparences, il ne s'agit pas d'un néologisme savant forgé par des théologiens ou des exégètes. En effet, le terme existe, tel quel, dans le Nouveau Testament. Malheureusement, dans leur désir – légitime au

demeurant – de rendre plus compréhensibles aux croyants les paroles de l'Écriture, des traducteurs, trop zélés vulgarisateurs, l'ont rendu par le mot, plus courant mais infiniment moins signifiant, de « rétablissement », et ce sans même évoquer – au moins en note – la polysémie de la notion.

Précisons que le terme **apocatastasis** est un hapax, c'est-à-dire qu'il ne figure qu'une seule fois dans l'Écriture (Ancien et Nouveau Testament). Il apparaît, sous cette forme substantive unique et intraduisible littéralement, dans le deuxième discours de Pierre, après la Pentecôte, que rapporte S. Luc dans le Livre des Actes (Ac 3, 21), dont voici une translittération :

*Hon dei ouranos men dexasthai achri chronôn apokatastaseôs
pantôn hôn elalêsen ho theos dia stomatos tôn hagiôn ap'
aiônos autou profêtôn*

Surcroît d'infortune : le verset où s'insère notre terme est presque unanimement traduit (comme c'est le cas dans la *Bible de Jérusalem*) :

...Celui que le ciel doit garder jusqu'aux temps de la **restauration** universelle **dont** Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes d'autrefois.

Défendable sur le plan grammatical, cette traduction a l'inconvénient de l'ambiguïté, en raison de son assonance avec les théories de la Grande année et du retour cyclique des astres à leur position initiale, chères aux anciens philosophes grecs. Du coup, la « restauration universelle » peut se comprendre comme la restitution-transfiguration du monde matériel après sa destruction par le feu, à la lumière de passages néotestamentaires tels que ceux-ci :

Mais les cieux et la terre d'à présent, la même parole les a mis de côté et *en réserve pour le feu*, en vue du jour du Jugement et de la ruine des hommes impies. (cf. 2 P 3, 7).

Ce sont de *nouveaux ciels et une terre nouvelle* que nous attendons selon sa promesse, où la justice habitera. (2 P 3, 13).

Puis je vis un trône blanc, très grand, et Celui qui siège dessus. *Le ciel et la terre s'enfuirent de devant sa face sans laisser de traces.* (Ap 20, 11)

Puis je vis un *ciel nouveau, une terre nouvelle* – car le premier ciel et la première terre ont disparu, et de mer, il n'y en a plus. (Ap 21, 1)

Fort heureusement, certains spécialistes du Nouveau Testament, davantage au fait des subtilités de la langue grecque, ont traduit de manière plus littérale et probablement plus conforme à l'intention de l'auteur :

« ... jusqu'au temps du *rétablissement* de **tout ce que Dieu a dit** par la bouche de ses saints prophètes d'autrefois »

On le voit, la dissonance est dans les deux traductions antagonistes : « la *restauration* universelle **dont Dieu a parlé** » et « le *rétablissement* de **tout ce que Dieu a dit** ».

Dans le premier cas, il s'agit d'une conception classique – familière à des esprits cultivés et à des consciences chrétiennes formées par des idées traditionnelles –, proche d'un scénario de fin du monde, ou de celui d'une fin catastrophique de l'univers et de l'histoire, une espèce de mort biologique du cosmos et de l'humanité, après laquelle le monde ancien est renouvelé (cf. Ap 21, 5).

Dans le second cas, malgré l'inadéquation du terme *rétablissement* (une chose dite ou annoncée n'est pas objet de *rétablissement*, mais de *réalisation*, d'accomplissement), on comprend qu'il s'agit d'une mise en vigueur de tout ce que Dieu a dit et annoncé par le ministère des prophètes. Ici, pas de fin du monde, mais une fin de la mainmise des puissances terrestres sur l'histoire et la marche du monde, et l'intrusion du Royaume

de Dieu – une prise de pouvoir directe de Dieu, en quelque sorte (cf. Ez 20, 32-44).

C'est de cette *apocatastase* qu'il est question ici. Il s'agit d'un processus pré-eschatologique. Des situations annoncées par les prophètes, préfigurées par des événements de l'histoire biblique, réalisées mystérieusement et « sacramentellement » dans la geste surnaturelle de la vie de Jésus et de la fondation de l'Église sur les Apôtres, se reproduiront à l'approche des temps messianiques.

Ce processus de mainmise progressive de Dieu sur l'histoire s'opère d'abord au niveau individuel (cf. « le royaume est au dedans de vous », Lc 17, 21), au fil des siècles et jusqu'à son accomplissement plénier à la fin des temps.

Isaïe l'entrevoyait lorsqu'il prophétisait :

Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du messager qui annonce la paix, du messager de bonnes nouvelles qui annonce le salut, qui dit à Sion: « Ton Dieu règne ». (Is 52, 7).

Et l'apocalypse le dévoile en ces termes :

Nous te rendons grâce, Seigneur, Dieu Maître-de-tout, il est et il était, parce que tu as pris en main ton immense puissance pour établir ton règne. » (Ap 11, 17).

Alors j'entendis comme le bruit d'une foule immense, comme le mugissement des grandes eaux, comme le grondement de violents tonnerres ; on clamait : « Alleluia ! Car il a pris possession de son règne, le Seigneur, le Dieu Maître-de-tout ». (Ap 19, 6).

b) L'intrication prophétique

Ma manière de lire l'Écriture procède de la découverte du phénomène de l'« intrication prophétique »¹ – inscrite dans le

« génome » scripturaire du dessein divin – entre le destin du peuple juif et celui de son Roi-Messie². J'y reviendrai.

Il faudra beaucoup de temps et d'humble méditation de ce mystère pour en exprimer, en termes humains, toutes les conséquences. Mais il semble qu'il soit possible, d'ores et déjà, d'appliquer la formule – que j'ai appelée « irénéenne »³ – à maints passages de l'Écriture, qui faute d'avoir été lus à sa lumière, ont alimenté jusqu'ici une perception chrétienne d'Israël indûment substitutionniste, aux dépens du « rassemblement dans l'unité des enfants de Dieu dispersés », accompli, selon Jean 11, 51-52, par la mort du Christ, mais dont l'extension eschatologique à son peuple est encore en cours.

Ce n'est certainement pas un hasard si, dans sa prédication aux juifs de son temps, en Ac 13, 40-41, Paul invoque ce texte d'Habacucq, 1, 5 :

Regardez *parmi les peuples* et voyez, soyez au comble de la stupéfaction ! Car voici que je réaliserai, de vos jours, une chose que vous ne croiriez pas si on la racontait...

On observera que Paul omet l'expression « *parmi les peuples* » (Ha 1, 5), qui y figure et qui visait originellement les *nations* (Goyim). Si l'on prend ce fait au sérieux, force est d'admettre que la corrélation entre ces applications prophétiques du même texte scripturaire à deux destinataires aussi différents, tant sur le plan de leur identité que sur le plan chronologique, relève, par voie d'analogie, du phénomène que j'ai appelé « intrication prophétique »⁴.

1. Expression calquée sur celle d'« Intrication quantique » dans le domaine de la physique des particules. Voir la note 5, ci-dessous.
2. Au sens biblique de l'expression : « qui vous touche m'atteint à la prune de l'œil » (Za 2, 12).
3. Allusion à la norme d'interprétation formulée par Irénée de Lyon, selon laquelle certains passages de l'Écriture sont « à la fois un récit de ce qui s'est produit dans le passé, tel qu'il s'est déroulé, et une prophétie de ce qui sera » ; voir Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies*, Livre V, 28, 3, vol. 2, Sources Chrétiennes 153, Cerf, Paris, 1969, p. 359.
4. Au risque de me voir reprocher d'éclairer l'obscur par plus obscur encore, je crois utile de recourir à l'analogie de l'Intrication quantique. Il s'agit d'un phénomène

J'en vois une préfiguration, parmi d'autres, dans cet oracle d'Isaïe, 46, 10 :

J'annonce *dès l'origine ce qui doit arriver*, d'avance, ce qui n'est pas encore accompli, je dis : « Mon dessein s'accomplira, et tout ce qui me plaît, je le ferai ».

Plus frappant encore, et plus significatif, est le reproche de Jésus à Pierre, qui vient de trancher l'oreille du serviteur du Grand Prêtre (Mt 26, 54) :

Penses-tu donc que je ne puisse faire appel à mon Père qui me fournirait sur-le-champ plus de douze légions d'anges ? *Mais alors comment s'accompliraient les Écritures d'après lesquelles il doit en être ainsi ?*

J'ai mis en italiques la phrase insolite. Elle implique que toute action, même défensive, contraire au dessein de Dieu prophétisé par les Écritures, pourrait, si c'était possible, en empêcher l'accomplissement. Cette constatation est lourde de conséquences en ce qui concerne le rôle de l'Écriture dans le dessein de Dieu. Quand on examine attentivement le Nouveau Testament, tout se passe comme si ce qu'ont annoncé les prophètes devait s'accomplir *inégalement*.

Ce caractère – en quelque sorte obligatoire – des événements connus par la prescience de Dieu, et qui *doivent advenir*, justement parce qu'ils ont été vus d'avance par Dieu, est exprimé dans le Nouveau Testament par le verbe grec *dein*, (falloir, ou devoir), comme, entre autres, dans les occurrences suivantes :

fondamental de la mécanique quantique, mis en évidence par Einstein et Schrödinger dans les années 30. Deux systèmes physiques, par exemple deux particules, se retrouvent alors dans un état quantique dans lequel ils ne forment plus qu'un seul système dans un certain sens subtil. Toute mesure effectuée sur l'un des systèmes affecte l'autre, et ce quelle que soit la distance qui les sépare. Avant l'intrication, deux systèmes physiques sans interactions sont dans des états quantiques indépendants, mais après l'intrication, ces deux états sont en quelque sorte « *enchevêtrés* » et il n'est plus possible de décrire ces deux systèmes de façon indépendante. Ceci d'après le site Futura-sciences.com.

Mt 16, 21 : A dater de ce jour, Jésus commença de montrer à ses disciples qu'il lui *fallait* s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué et, le troisième jour, ressusciter.

Mt 17, 10 (= Mc 9, 11): Et les disciples lui posèrent cette question: « Que disent donc les scribes, qu'Élie *doit* venir d'abord ? »

Mt 24, 6 (= Mc 13, 7) : Vous aurez aussi à entendre parler de guerres et de rumeurs de guerres; voyez, ne vous alarmez pas: car il *faut* que cela arrive, mais ce n'est pas encore la fin.

Mt 26, 54 : Comment alors s'accompliraient les Écritures d'après lesquelles il *doit* en être ainsi?

Mc 8, 31 : Et il commença de leur enseigner: « Le Fils de l'homme *doit* beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué et, après trois jours, ressusciter...

Mc 13, 10 : Il *faut* d'abord que l'Evangile soit proclamé à toutes les nations.

Lc 9, 22 : Le Fils de l'homme, dit-il, *doit* souffrir beaucoup, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué et, le troisième jour, ressusciter.

Lc 13, 33 : [...] aujourd'hui, demain et le jour suivant, je *dois* poursuivre ma route, car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem.

Lc 17, 25 : il *faut* d'abord qu'il souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette génération.

Lc 21, 9 : Lorsque vous entendrez parler de guerres et de désordres, ne vous effrayez pas; car il *faut* que cela arrive d'abord, mais ce ne sera pas de sitôt la fin.

Lc 22, 37 : Car, je vous le dis, il *faut* que s'accomplisse en moi ceci qui est écrit: Il a été compté parmi les scélérats. Aussi bien, ce qui me concerne touche à sa fin.

Lc 24, 7 : Il *faut*, disait-il, que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour.

Lc 24, 26 : Alors il leur dit: « Ô coeurs sans intelligence, lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Ne *fallait*-il pas que le Christ endure cela pour entrer dans sa gloire ? »

Lc 24, 44 : Puis il leur dit: « Telles sont bien les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous: il *faut* que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes. »

Jn 3, 14 : Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi *faut*-il que soit élevé le Fils de l'homme...

Jn 13, 18 : Ce n'est pas de vous tous que je parle ; je connais ceux que j'ai choisis; mais il *faut* que l'Écriture s'accomplisse: Celui qui mange mon pain a levé contre moi son talon.

Jn 20, 9 : En effet, ils ne savaient pas encore que, d'après l'Écriture, il *devait* ressusciter d'entre les morts.

Ac 1, 16 : Frères, il *fallait* que s'accomplît l'Écriture où, par la bouche de David, l'Esprit Saint avait parlé d'avance de Judas, qui s'est fait le guide de ceux qui ont arrêté Jésus.

Ac 3, 21 : ... celui que le ciel *doit* garder jusqu'aux temps de la réalisation de tout ce que Dieu a dit par la bouche de ses saints prophètes de toujours...

Ac 17, 3 : Il les leur expliquait, établissant que le Christ *devait* souffrir et ressusciter des morts...

Ac 27, 24 : et il m'a dit: Sois sans crainte, Paul. Il *faut* que tu comparaisses devant César...

1 Co 11, 19 : Il *faut* qu'il y ait aussi des scissions parmi vous, pour permettre aux hommes éprouvés de se manifester parmi vous.

1 Co 15, 25 : Car il *faut* qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds.

1 Co 15, 53 : Il *faut*, en effet, que cet être corruptible revête l'incorruptibilité, que cet être mortel revête l'immortalité.

2 Co 5, 10 : Car il *faut* que tous nous soyons mis à découvert devant le tribunal du Christ, pour que chacun recouvre ce qu'il aura fait pendant qu'il était dans son corps, soit en bien, soit en mal.

1 Jn 2, 19 : Ils sont sortis de chez nous, mais ils n'étaient pas des nôtres. S'ils avaient été des nôtres, ils seraient restés avec nous. Mais il *fallait* que fût démontré que tous n'étaient pas des nôtres.

Ap 20, 3 : Il le jeta dans l'Abîme, tira sur lui les verrous, apposa des scellés, afin qu'il cessât de fourvoyer les nations jusqu'à l'achèvement des mille années. Après quoi, il *doit* être relâché pour un peu de temps.

Qu'on n'aille surtout pas croire qu'il s'agit là d'une espèce de prédestination événementielle, et donc de fatalité, au sens que celle-ci revêt dans la tragédie grecque où des héros, tel Oreste, ne peuvent échapper à leur destin. La théodicée antique a tenté de régler la question difficile de la contradiction entre le déterminisme naturel et le libre arbitre humain auquel Dieu semble faire échec, comme dans le cas d'école de Pharaon dont l'obstination est attribuée à Dieu sur la foi de l'affirmation mise dans sa bouche par l'Écriture : « J'endurcirai le cœur de Pharaon » (Ex 4, 21, etc.). Les anciens commentateurs, tant juifs que chrétiens, ont tenté de résoudre cette aporie en dissuadant

de comprendre cette phrase au pied de la lettre. L'Écriture, affirment-ils en substance, veut dire que plus Dieu le frappe, plus le Pharaon résiste et s'endurcit, et c'est en ce sens qu'on peut attribuer à Dieu son endurcissement.

Si, à l'évidence, les versets du Nouveau Testament cités ci-dessus n'entrent pas dans cette perspective, il reste que le problème qu'ils soulèvent donne une impression de parenté, en ce qu'ils paraissent accréditer le soupçon que l'homme n'est pas libre, du fait que tout ce qui arrive – y compris la trahison de Judas – est présenté par l'Écriture comme étant inéluctable. Pourtant, comme nous le verrons plus loin, la différence de situations est totale. Dans les cas de figure évoqués par le Nouveau Testament, le fait que Dieu ait *su* d'avance que des actes mauvais seraient commis par un individu ne le *prédestine* pas à les commettre. La prescience divine laisse entière la liberté humaine. La tradition juive s'est évidemment mesurée à ce problème. Selon certains spécialistes, la solution qu'elle a trouvée s'exprime dans la formule suivante : « *Tout est prévu, mais la liberté est donnée.* »⁵. Quant à Paul, il tranche la question par un argument d'autorité, selon lequel Dieu n'a pas de comptes à rendre à l'homme (Rm 9, 17-20):

Car l'Écriture dit au Pharaon: Je t'ai suscité à dessein pour montrer en toi ma puissance et pour qu'on célèbre mon nom par toute la terre. Ainsi donc il fait miséricorde à qui il veut, et il endure qui il veut. Tu vas donc me dire : Qu'a-t-il encore à blâmer ? Qui résiste en effet à sa volonté ? » Ô homme ! Qui es-tu pour disputer avec Dieu ? L'œuvre va-t-elle dire à celui qui l'a modelée: Pourquoi m'as-tu faite ainsi ? [...].

Il ne faudrait pas déduire de cette déclaration péremptoire de l'Apôtre qu'elle ferme la porte à tout effort de compréhension

5. En hébreu, « *hakol tsafoui wehareshout netounah* » (Mishna Avot, 3, 15). Les opinions sur le sens et la portée de cet aphorisme divergent ; voir la discussion dans E. E. Urbach, *Les Sages d'Israël, conceptions et croyances des maîtres du Talmud*, (original hébreu 1969), traduction française M.-J. Jolivet, Cerf - Verdier, Paris, 1996, ch. XI, « De la Providence », p. 268, ss.

de la portée prophétique de l'Écriture, et de discernement des signes de son accomplissement. En effet, le même Paul affirme aussi (Rm 15, 4) :

[...] ce qui a été écrit par *avance* l'a été *pour notre enseignement*, afin que par la *persévérance* et par la consolation [que procurent] les Écritures, nous ayons l'*espérance*.

On ne peut mieux résumer l'encouragement que procure la lecture des Écritures au croyant qu'elles instruisent des promesses et des oracles prophétiques et auquel elles en garantissent l'accomplissement, suscitant sa persévérance et illuminant sa foi de consolation et d'espérance.

Par ailleurs, poursuit l'Apôtre (Rm 15, 8-12) :

Je l'affirme en effet, le Christ s'est fait *ministre* [ou s'est mis au service] des *circoncis* à l'honneur de la véracité divine, *pour accomplir les promesses faites aux patriarches*, et les nations glorifient Dieu *pour sa miséricorde*, selon le mot de l'Écriture : C'est pourquoi je te louerai parmi les *nations* et je chanterai à la gloire de ton nom ; et cet autre : *Nations*, exultez avec son peuple ; ou encore : Toutes les *nations*, louez le Seigneur, et que tous les *peuples* le célèbrent. Et Isaïe dit à son tour : Il paraîtra, le rejeton de Jessé, celui qui se dresse pour commander aux *nations*. En lui les *nations* mettront leur *espérance*.

Ce développement est précieux pour une perception « judéo-chrétienne » de la Révélation. En effet, non seulement il exprime le but ultime du dessein de Dieu, révélé dans les Écritures, qui est de fondre dans l'unité les juifs et les chrétiens, mais il en récapitule les étapes et les modalités. Dans cet exposé saturé de références bibliques, les deux peuples sont comme en miroir l'un par rapport à l'autre, mais leur spécificité est nettement exprimée. S'agissant des juifs (les « circoncis »), Paul déclare tout net que le Christ s'est mis à *leur service* par *fidélité* à *l'engagement* que Dieu a pris envers leurs ancêtres (les

« patriarches »). Quant aux nations, elles bénéficient de sa *miséricorde*. La hiérarchie de cette geste divine, si subtile qu'en soit l'expression, est perceptible. Elle concerne *d'abord* les juifs ⁶, et si, chez Paul, les *nations* leur sont, à l'évidence, *inextricablement liées*, c'est en la personne du *Messie* (« le rejeton de Jessé »), qui les régira ⁷ et sera *leur seule espérance*.

Ceci étant dit, je ne prétends pas avoir éclairci le mystère – car c'en est un – que recèlent ces propos, comme d'ailleurs tous ceux qui traitent des juifs et des nations, qui, selon l'Apôtre sont objets du même jugement et de la même miséricorde de Dieu. J'ai seulement voulu mettre en garde les chrétiens contre leur sous-estimation routinière de la portée eschatologique des Écritures, qui les maintient jusqu'à ce jour dans l'ignorance du dessein de Dieu sur le peuple juif et, par contrecoup, sur la chrétienté.

Leur incompréhension de l'histoire tragique du peuple juif est du même ordre que celle dont ont fait preuve les Apôtres eux-mêmes des nombreux passages de l'Écriture qu'ils avaient maintes fois lus sans comprendre qu'ils s'appliquaient à Jésus, comme en témoigne l'évangile de Luc (24, 25-27) :

Alors il leur dit : « Ô cœurs *sans intelligence*, lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Ne *fallait-il* pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? » Et, commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur *interpréta* dans toutes les Écritures *ce qui le concernait*.

Au risque d'être considéré comme un blasphémateur, j'ose la transposition suivante de ce texte : « Ô cœurs *sans intelligence*, lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Ne *fallait-il* pas que le peuple juif endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? » Et il n'aura pas échappé à celles et ceux qui ont lu tout ou partie de ce que j'ai écrit sur ce thème depuis des décennies,

6. Cf. "le juif d'abord" (Rm 1, 16 ; 2, 9.10).

7. L'apocalypse précise mystérieusement : « avec un sceptre de fer » (Ap 2, 27 ; 12, 5 ; 19, 15).

que je ne cesse d'« *interpréter*, dans toutes les Écritures *ce qui concerne* » ce peuple.

Je terminerai ce chapitre sur une autre transposition, plus audacieuse encore, de ce que dit Jésus dans ce même passage de l'Évangile (Lc 24, 44) :

il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit *de moi* dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes ;

que je lis ainsi : « *il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit des juifs dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes* ».

Irez-vous, me dira-t-on sans doute, jusqu'à transposer aux juifs ce que dit de Jésus le v. 46 ?

Ainsi est-il écrit que le Christ *souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour...*

Ma réponse est que ce ne sera pas nécessaire, car cet oracle d'Osee, aussi mystérieux que fulgurant, l'a fait, lui (Os 6, 1-2) :

Venez, retournons à L'Éternel. Il a déchiré, mais il nous guérira ; il a frappé, mais il soignera nos plaies ; *après deux jours il nous fera revivre, le troisième jour il nous relèvera et nous vivrons devant lui.*

Au moins, pensera-t-on sans doute, le verset 47 du chapitre 24 de Luc, est irréductible à la transposition au peuple juif :

et qu'en son nom le repentir en vue de la rémission des péchés serait proclamé à toutes les nations, à commencer par Jérusalem.

Sans aucun doute. Mais il faut avoir à l'esprit que « l'intrication prophétique » des Écritures, dont je parle, ne postule pas que *tous les termes d'un même texte* concernant à la fois le peuple juif et le Christ, s'appliquent littéralement à l'un et à l'autre⁸.

8. L'exemple-type est la présence, dans le Psaume 69, parmi plusieurs phrases

Autre remarque : l'évangile relate que les Sadducéens, qui ne croyaient pas à la résurrection des morts, avaient forgé, pour en démontrer l'impossibilité, l'apologue de la femme aux sept maris (Mt 22, 23-28). Jésus leur avait répliqué (v. 29) :

Vous faites erreur, *faute de connaître les Écritures* et la puissance de Dieu.

Les chrétiens qui ne croient pas à l'intrication du dessein de Dieu sur son peuple et sur le Christ sont, *mutatis mutandis*, enfermés dans la même ignorance invincible. Plaise à Dieu que ce Christ auquel ils croient, avec juste raison, fasse pour eux ce qu'il fit pour ses Apôtres :

Alors *il leur ouvrit l'esprit pour qu'ils comprissent les Écritures...* (Lc 24, 45).

prophétisant les souffrances du Christ, de celle du v. 9, qui, à l'évidence ne le concerne pas : « Ô Dieu, tu sais ma folie, mes offenses sont à nu devant toi ».

LE MYSTÈRE DE L'APOCATASTASE

Rétablissement d'Israël

Avant d'aborder ce sujet difficile, force m'est, pour en situer la genèse, de relater, avec confusion mais en toute vérité, l'expérience spirituelle qui m'advint, au début du printemps de 1967.

Je venais de lire, pour la énième fois, la célèbre exclamation prophétique de Paul, dans son Épître aux Romains :

Dieu aurait-Il rejeté son peuple? – Jamais de la vie! *Dieu n'a pas rejeté le peuple qu'il a discerné d'avance.* (Rm 11, 1-2).

Alors, jaillit du tréfonds de ma conscience une protestation véhémence, dont, jusqu'alors, je n'avais pas pris conscience qu'elle était latente en moi depuis longtemps. C'était un véritable cri, qui peut se résumer à peu près en ces termes, que j'émis avec fougue et dans le silence d'un recueillement intense et déjà quasi surnaturel :

Mais enfin, Seigneur, dans les faits, les juifs sont séparés

du Christ et de Son Église ! Qu'en est-il des paroles de Paul affirmant que Tu ne les as pas rejetés ?

Il faut croire que l'ardeur de cette interpellation douloureuse fut agréable à Dieu, puisque, dans Son immense miséricorde, Il daigna me répondre. Je me sentis submergé par un recueillement intérieur surnaturel m'avertissant de la proximité d'un dévoilement de la Présence divine, qui eut lieu, en effet. La vision fut brève et la suspension de mes sens cessa vite. Toutefois, juste avant que se dissipe la lumière surnaturelle qui m'enveloppait, s'imprima clairement en moi la phrase suivante :

« Dieu a rétabli son peuple. »

En même temps, m'était infusée la certitude qu'il s'agissait du peuple juif ; que son rétablissement, dont la « bonne nouvelle » venait de m'être annoncée, était *chose faite* (il ne me fut pas dit depuis quand) et que l'événement concernait autant les juifs d'aujourd'hui, la terre d'Israël et Jérusalem, que la chrétienté et toute l'humanité.

Quarante-huit ans se sont écoulés depuis, près de cinq décennies durant lesquelles j'ai tu cette annonce inouïe, sauf en de rares occasions et dans le cadre de groupes restreints. Mais les moqueries et les soupçons d'aliénation mentale que m'ont valus ces confidences, de la part de certains, ont eu raison de mon peu de courage. Comme Jérémie, je me suis dit :

*Je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son Nom ;
mais c'était en mon cœur comme un feu dévorant, enfermé
dans mes os. Je m'épuisais à le contenir, mais je n'ai pas pu.
(Jr 20, 9).*

Je n'ai recouvré un semblant de paix qu'en me lançant, à corps perdu, dans l'étude, suivant en cela les conseils des rares ecclésiastiques qui acceptaient d'accompagner ma vie spirituelle. C'est donc le plus naturellement du monde que j'entrepris des études théologiques. Je m'orientai d'abord vers

l'exégèse biblique. En effet, je brûlais du désir d'approfondir le verset 21 du chapitre 3 des Actes des Apôtres. Voici pourquoi.

Revenu à moi après le bref transport mystique qui m'avait envahi, suite à la phrase relatée ci-dessus (« Dieu a rétabli son peuple »), et alors que je me demandais ce que pouvait bien signifier ce « rétablissement » qui m'avait été annoncé comme *déjà* accompli, s'imposa irrésistiblement à mon esprit la certitude qu'il s'agissait d'un événement annoncé dans un passage du début du Livre des Actes des Apôtres, que je trouvais sans difficulté :

Repentez-vous donc et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés, et qu'ainsi le Seigneur fasse venir le temps du répit. Il enverra alors le Christ qui vous a été destiné, Jésus, celui que le ciel doit garder *jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de toujours*. (Ac 3, 19-21).

Ma perplexité était grande. En effet, le « rétablissement » dont il était question dans ce verset n'était, à l'évidence, pas celui des juifs – qui venait de m'être annoncé –, mais celui de « *toutes choses* », que la majorité écrasante des chrétiens, de leurs pasteurs et de leurs théologiens interprétaient – et interprètent encore – comme la reconstitution (*apokatastasis*) de l'univers après sa dissolution par le feu (*ekpurôsis*), attendue pour la *fin du monde*, ou lors de la Parousie du Christ. Malgré tout, je ne pouvais douter que c'était bien ce passage qui s'était présenté à mon intelligence avec une certitude inexplicable. L'idée que la traduction reçue était peut-être imprécise, voire fausse, me traversa alors l'esprit, mais je la repoussai comme une présomption orgueilleuse.

Quand les mots manquent pour exprimer le mystère

Il m'en a pris près de cinquante années de méditation, d'étude et de prière pour me convaincre de rendre publics non seulement l'annonce surnaturelle selon laquelle le peuple juif était rétabli, mais aussi le développement conceptuel qu'en avait élaboré

mon intelligence humaine sous la forme de deux convictions sur lesquelles butaient désespérément ma foi et mon éducation chrétiennes. A savoir : 1. Que le peuple juif était revenu en grâce auprès de Dieu, sans devoir, comme l'énoncent une vénérable tradition patristique et la quasi-totalité des théologiens, professer que le Christ Jésus est son Messie, son Seigneur et son Dieu. 2. Qu'il y avait un lien indissociable entre ce rétablissement des juifs, déjà accompli, et l'événement ultime annoncé en Ac 3, 21, dans une traduction qui me semblait inadéquate :

Il enverra alors le Christ qui vous a été destiné, Jésus, celui que le ciel doit garder *jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé* par la bouche de ses saints prophètes de toujours ¹. (Ac 3, 20-21).

Selon cette interprétation, il s'agit d'un « rétablissement » universel, autrement dit, d'un événement mystérieux et, à l'évidence, eschatologique. Sans entrer ici dans des détails grammaticaux, disons que cette construction, théoriquement possible en syntaxe grecque, repose sur une méconnaissance de l'évolution sémantique du verbe *lalein* (parler, dire), de son sens et de sa construction, dans le Nouveau Testament notamment.

Il existe une autre manière de traduire – grammaticalement possible elle aussi et, selon moi, plus vraisemblable –, qui a longtemps été minoritaire, mais qui rallie plusieurs biblistes :

«...jusqu'aux temps du rétablissement de ***tout ce que Dieu a dit par la bouche de ses saints prophètes de toujours*** »,

Ce qui est « rétabli », ici, ce sont les paroles de Dieu transmises depuis toujours par les prophètes. Un problème subsiste, toutefois : en rigueur de termes, on ne *rétablit* pas des paroles ou des promesses, fussent-elles prophétiques, mais on les

1. Je proposais alors la paraphrase alternative suivante en substituant le verbe *apokathistanai* au substantif *apokatastasis* : jusqu'aux temps où tout ce que Dieu a dit par la bouche de ses saints prophètes *produira l'intégralité de ses potentialités*.

accomplit. Cette difficulté m'a longtemps bloqué. Comme beaucoup, j'étais conditionné par les conceptions historiques et théologiques héritées de ma culture française et de mon éducation religieuse chrétienne. Persuadé, à juste titre, que les paroles de Dieu, doivent *s'accomplir*, j'en étais venu à lire, comme beaucoup, sous le grec *apokatastasis* et le latin *restitutio*, de Ac 3, 21, l'idée d'*accomplissement*. Or, sauf erreur, ces termes n'ont jamais ce sens. Et si c'est à un accomplissement que pensait le rédacteur des Actes des Apôtres, Luc, qui maîtrisait parfaitement le grec, pourquoi aurait-il choisi de l'exprimer par *apokatastasis*, alors qu'il disposait de termes dérivés du verbe *plèroô*, qui, lui, signifie bien accomplir ? Comme en témoigne le verset 18 du même chapitre des Actes :

« Dieu, lui, a ainsi *accompli* (*eplèrôsen*) ce qu'il avait annoncé d'avance par la bouche de tous les prophètes, que son Christ souffrirait. »

Après des années de tâtonnements – dont on trouvera maintes traces sur mon site rivtsion.org – pour mieux rendre cette notion d'« apocatastase », j'optai pour une autre traduction, qui me semblait féconde en ce qu'elle pouvait avoir, selon les contextes, tant le sens de « réalisation » que celui de « restitution future d'une situation ancienne ». Il s'agit de la notion d'« acquittement ». On lit, en effet, dans la Genèse :

Abraham donna son consentement à Ephrôn et Abraham *s'acquitta* (*apekatestèsen*)² envers Ephrôn de la somme *qu'il avait dite*, au su des fils de Hèt, soit 400 sicles d'argent ayant cours chez le marchand. (Gn 23, 16)³.

2. L'hébreu lit : « Abraham *pesa* [c'est-à-dire paya] à Ephrôn l'argent... ». Il est intéressant de constater que le choix d'un verbe grec de sens différent confirme bien que la Septante est un Targum, c'est-à-dire une interprétation actualisante, et éventuellement explicitée, qui, si elle n'omet aucun des mots du texte, n'hésite pas à utiliser, en lieu et place de « peser » (terme archaïque correspondant à un mode de paiement qui n'existait plus dans la société hellénistique), le verbe *apokathistanai*, utilisé dans la vie courante pour les transactions, et que tous les auditeurs, ou les lecteurs pouvaient comprendre.

3. Gn 23, 16 (selon la Septante) : [...] *apekatestèsen*... *to argurion ho elalèsen* [Abraham] [...]; à comparer avec Ac 3, 21 : [...] *apokatastaseôs pantôn hôn elalèsen ho theos* [...].

J'eus alors l'idée que le substantif *apokatastasis*, en Ac 3, 21, pouvait avoir eu, à l'époque, le sens métaphorique d'« acquittement » par Dieu de tout ce qu'il a dit par la bouche de ses saints prophètes. J'insistais, toutefois, dans mes analyses d'alors, sur le fait que cette notion n'impliquait pas que Dieu fût dans l'« obligation » de réaliser les paroles de l'Écriture. À mes yeux, elle indiquait plutôt que la portée finale de leur contenu séminal se révélerait, au temps voulu par Dieu, aux croyants qui sauraient en distinguer les accomplissements dans les événements de l'histoire des hommes. Cette connotation d'acquittement m'était d'autant plus chère, qu'elle me paraissait correspondre au célèbre oracle d'Isaïe :

...ainsi en est-il de la parole qui sort de ma bouche, elle ne revient pas vers moi sans effet, *sans avoir accompli ce que j'ai voulu et réalisé l'objet de sa mission*. (Is 55, 11).

Aussi, ma joie fut-elle grande quand je découvris la présence du terme dans cette exégèse d'Irénée de Lyon :

Et le Verbe « parlait à Moïse face à face, comme quelqu'un qui parlerait à son ami » [Ex 33, 11]. Mais Moïse désira voir à découvert celui qui lui parlait. Alors, il lui fut dit : « Tiens-toi sur le faite du rocher, et je te couvrirai de ma main ; quand ma gloire passera, tu me verras par derrière ; mais ma face ne sera pas vue de toi, car l'homme ne peut voir ma face et vivre » [Ex 33, 20-22]. Cela signifiait deux choses : que l'homme était impuissant à voir Dieu, et que néanmoins, grâce à la sagesse de Dieu, à la fin, l'homme le verrait sur le faite du rocher, c'est-à-dire dans sa venue comme homme. Voilà pourquoi il s'est entretenu avec lui face à face sur le faite de la montagne [Tabor], en présence d'Élie, comme le rapporte l'évangile [dans le récit de la transfiguration, en Mt 17, 1-8], *acquittant [restituens]* ainsi à la fin *l'antique promesse*. (Irénée de Lyon, *Adv. Haer.*, IV, 20, 9) ⁴.

4. Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies*, Livre IV, vol. 2, Sources Chrétiennes 100, Cerf, 1965, p. 655-659.

Bien que conscient du caractère non scientifique du recours à cette exégèse patristique ancienne pour éclairer le sens d'un terme du Nouveau Testament, je trouvais appréciable le fait que sa version latine⁵ utilisât le verbe *restituere*, comme c'est le cas en Ac 3, 21, où Luc a parlé d'*apokatastasis*, et le latin, de *restitutio*. Et, de fait, cet emploi est témoin d'un sens auquel trop peu de biblistes prêtent attention tant leur culture classique les a familiarisés avec la théorie cosmologique, que beaucoup croient y voir, de la Grande Année – ou retour des astres à leur position initiale après la destruction de l'univers –, alors qu'il s'agit plutôt, me semble-t-il, d'un terme grec courant à l'époque, comme en témoigne un dictionnaire, très utilisé par les spécialistes, qui recense les occurrences des termes du Nouveau Testament appartenant au vocabulaire courant de la grécité de l'époque⁶.

J'ajoute que j'ai longtemps été influencé par l'article d'un spécialiste qui s'en prenait, avec beaucoup de force de conviction, à la définition origénienne de l'*apokatastasis*⁷, qu'il discréditait complètement, aux dépens de la connotation de retour à un état antérieur, pourtant indissociable de ce terme, comme je l'expliquerai plus loin. Je souscrivais volontiers à cet extrait de son argumentation, sans me rendre compte qu'il réintroduisait la notion d'accomplissement, rebaptisée pour l'occasion « *réalisation* » :

[...] *Plutôt que l'idée de retour à un état primitif*, [le terme *apokatastasis*] impliquait, chez les écrivains ecclésiastiques, en Ac 3, 21, chez Irénée probablement,

5. Je précise que l'édition-traduction savante sur laquelle je me base est faite sur une version arménienne (l'original grec ayant presque totalement disparu) et sur une ancienne version latine qui, elle, a subsisté.
6. *The Vocabulary of the Greek Testament*. Illustrated from the Papyri and Other Non-Literary Sources, by James Hope Moulton and George Milligan, B. Eerdmans Publishing Company, Grand Rapids Michigan, 1930, reprint 1982. Il existe également une réédition en un volume unique, compact et de format plus modeste, sous le titre *Vocabulary of the Greek Testament*, J.H. Moulton and G. Milligan, Hendrickson Publishers, Peabody, MA, U.S.A., 1997.
7. A. Méhat, "« Apocatastase » : Origène, Clément d'Alexandrie, Ac 3, 21", in *Vigiliae Christianae*, Vol. X, 1956, p. 196-214 (consultable en ligne à l'url www.rivtsion.org/f/index.php?sujet_id=1552).

chez Clément certainement, l'idée d'une libération, d'un *règlement définitif* ou d'une *réalisation des prophéties*. La langue [courante] ou même populaire, plus que l'astrologie ou la philosophie, en commandait l'usage. C'est Origène qui, le premier, du moins à l'intérieur de la grande Église et de la tradition alexandrine, l'a lié à la *doctrine de la restauration à l'état primitif*. Il l'a fait avec tant de rigueur apparente, il a imprimé à cette liaison un tel caractère de nécessité que le mot en est resté marqué et qu'aujourd'hui on a peine à l'en dégager [...].

Comme c'est souvent le cas, dans la recherche scientifique, les spécialistes qui ont découvert une faille dans les théories de leurs devanciers ont tendance, avec les meilleures intentions du monde, à pousser à l'extrême la théorie inverse qui est la leur, au point de tomber eux-mêmes dans l'excès de systématisation qu'ils dénoncent dans la recherche antérieure. Voici le texte d'Origène auquel faisait allusion le savant précité :

C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur : « Si tu te convertis, je te rétablirai » [Jr 15, 19]. Cette parole s'adresse de nouveau à chacun de ceux que Dieu invite à se convertir à lui, mais il me semble qu'un mystère est ici indiqué dans les mots « Je te rétablirai ». Nul n'est *rétabli* dans un lieu où il n'a jamais été, mais le *rétablissement* de quelqu'un ou de quelque chose se fait dans son lieu propre. Par exemple, quand un des membres est démis, le médecin essaie de réaliser le *rétablissement* du membre démis ; quand quelqu'un se trouve hors de sa patrie pour une raison juste ou injuste et qu'il reçoit la faculté d'être de nouveau légalement dans sa patrie, il est *rétabli* dans sa patrie ; tu auras le même sens pour un soldat cassé de son grade, puis *rétabli*. Dieu dit donc ici, à nous qui nous sommes détournés de lui, que si nous nous convertissons, il nous *rétablira*. Et tel est, en effet, le terme de la promesse – comme il est écrit dans les Actes des Apôtres, au [verset] : « Jusqu'au temps du rétablissement *de tous* dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes depuis

toujours » [Ac 3, 21]... ». (Origène, *Homélie sur Jérémie*, XIV, 18, Paris, Ed. du Cerf, Coll. Sources chrétiennes n° 232, 1976, p. 109-111).

En relisant attentivement ce passage, force m'était de reconnaître que les cas évoqués par Origène ne rendaient pas suffisamment compte de la palette variée des connotations du verbe *apokathistanai* et du substantif *apokatastasis*. Par exemple, manquent, dans le texte cité, des acceptions aussi fréquentes qu'usuelles dans les domaines financier, juridique, militaire et administratif, tels : rétablir (une situation, un compte déficitaire), payer (un prix convenu, un dédommagement), acquitter, honorer (une dette, un engagement), compenser, résoudre, restituer, donner ce qui est dû, etc.

Pour autant, je n'étais pas convaincu par l'affirmation du savant bibliste précité qu'il fallait voir dans le terme *apokatastasis* « l'idée d'une libération, d'un règlement définitif ou d'une réalisation des prophéties ». Une telle interprétation avait, à mes yeux, l'inconvénient de faire disparaître la connotation sémantique majeure, présente dans de multiples textes bien soulignée par Origène (quoique de manière excessivement unilatérale et réductrice) : le retour à une situation ou un état antérieurs, exprimé, selon les contextes, par des termes tels que « *restauration* », « *réhabilitation* ». J'inclinai même à voir, dans l'*apokatastasis* de Ac 3, 21, une *remise en vigueur de l'ordre primordial de la création, tel que conçu dans le dessein éternel de Dieu*.

Plus j'approfondissais la notion et les sens qu'elle avait dans les nombreux textes que je lisais, au fil des années, plus il m'apparaissait nécessaire de forger un terme générique français, apte à rendre les connotations aussi diverses qu'avaient, selon les contextes, le mot grec *apokatastasis* et son pendant latin *restitutio*, ainsi que les verbes correspondants connotant les sens de réparation, compensation, remise en état, restauration, réhabilitation, reconstitution, acquittement d'un dû, mise en règle, dédommagement, dévolution de ce qui est

dû ou revient à quiconque en a été frustré, etc. Faute d'une terminologie qui satisfasse à ces exigences sans nécessiter des périphrases ou des notes à chacune des occurrences, j'ai opté pour la transcription littérale du grec sous-jacent, *apokatastasis*, en « apocatastase », pour parler du processus en lui-même, et « apocatastatique » pour désigner les textes et situations scripturaires qui y ont trait.

Selon moi, l'*apocatastase* annoncée par Pierre, n'est pas un événement ponctuel subit, une espèce de bing-bang apocalyptique mettant fin à l'histoire, voire à la création, mais un *processus séminal*, initié par l'incarnation du Christ, sa prédication, sa passion et sa résurrection, entré, à notre insu, dans sa phase ultime, à mi-chemin entre histoire et eschatologie, et initié par le rétablissement du peuple juif, auquel, selon moi, ont été 'restituées' ses prérogatives et sa mission initiales.

Pour conclure, au moins provisoirement, mon analyse de cette problématique – sur laquelle je reviendrai ultérieurement –, je propose de considérer la phrase de Pierre, en Ac 3, 21, comme l'annonce inspirée selon laquelle, au temps fixé, Dieu *amènera à sa plénitude l'ordre primordial conçu dans son dessein éternel, tel que l'ont exprimé les prophètes et les auteurs inspirés*.

En attendant que « l'Esprit de vérité les introduise dans la vérité toute entière » (cf. Jn 16, 13), celles et ceux qui « cherchent avant tout le Royaume de Dieu et sa justice » (cf. Mt 6, 33), avec sincérité et humilité, verront clairement, à Sa lumière et à celle des Écritures, s'il y a, dans ce que j'ai écrit, « une parole de l'Éternel » (cf. Za 11, 11), ou si j'ai parlé par arrogance (cf. Dt 18, 22). Le même Esprit leur fera discerner les signes avant-coureurs de la *remise en vigueur* de situations prophétisées par les Écritures, et ceux de l'imminence du surgissement d'événements ayant déjà eu lieu dans le passé sans qu'en aient été épuisées toutes les potentialités prophétiques, lesquelles révéleront leur portée plénière à la fin des temps, comme il ressort, semble-t-il de la lecture que faisait Irénée de Lyon de Gn 2, 1-2, comme étant

à la fois un récit du passé, tel qu'il s'est déroulé, et une prophétie de l'avenir (Irénee de Lyon, *Contre les Hérésies*, V, 28, 3).

ANNONCES ESCHATOLOGIQUES À CARACTÈRE APOCATASTATIQUE

Il convient de sonder les textes évangéliques eux-mêmes pour tenter d'y déceler des preuves de la notion, encore mystérieuse pour beaucoup, d'«apocatastase». Nous allons le voir : si le *mot* n'y est pas, la *chose*, elle, s'y trouve. Mais, avant même d'aborder ce difficile problème, il convient d'examiner quelques paroles du Christ, dont le caractère eschatologique ne fait pas le moindre doute et qui, si on ne peut les qualifier d'«apocatastatiques», n'en ont pas moins un caractère mystérieux qui les apparente à la notion que nous scrutons, car elles postulent, de par leur nature et leur forme mêmes, une «apocatastase» à la fin des temps.

1) Après avoir solennellement proclamé sa messianité, lors de son procès devant le Sanhédrin, Jésus déclare :

Dorénavant, vous verrez le Fils de l'Homme siéger à la droite de la puissance et venant sur les nuées du ciel. » (Mt 26, 64).

J'ai mis en italiques les deux notions clé : « *dorénavant* » renvoie à un accomplissement ultime : la Parousie. « *Vous verrez* » précise que ce sera un événement terrestre que chacun pourra

voir de ses yeux, et non une constatation qui aurait lieu dans l' »autre monde », c'est-à-dire après la destruction de ce monde-ci. En fait, cette déclaration de Jésus renvoie clairement à la vision de Daniel :

Je contempiais, dans les visions de la nuit ; voici, venant sur les nuées du ciel, comme un Fils d'Homme [...] A lui fut conféré empire, honneur et royauté, et tous peuples, nations et langues le servirent. Son empire est un empire éternel qui ne passera point et son royaume ne sera pas détruit. (Dn 7, 13-14).

D'ailleurs, la réaction du grand prêtre et du Sanhédrin ne laisse aucun doute sur le fait qu'ils ont bien compris l'allusion. C'est pourquoi ils l'accusent de « blasphème » et le condamnent à mort (Mt 26, 65-66).

Il faut bien comprendre ce qui est en jeu ici. Celui qui comparaît devant la plus haute instance religieuse du judaïsme est considéré comme un homme ordinaire, sans instruction. Il n'appartient à aucune école rabbinique ; on ne lui connaît pas de maître notoire. Il est difficile de le rattacher à la tradition des prophètes de l'ancien Israël, car son style et le contenu de sa prédication sont très différents de ceux de ces derniers. De surcroît, il a déjà émis des déclarations stupéfiantes et scandaleuses, allant jusqu'à s'identifier à Dieu Lui-même, réclamant, pour son enseignement, une autorité indiscutable, qui plaçait ses décisions au-dessus de celles de la tradition et du magistère religieux d'alors. Enfin, sa réinterprétation du passage de Daniel, en termes d'eschatologie (car les sanhédrins voyaient bien que, dans la situation actuelle, Jésus n'avait pas la possibilité de réaliser cet événement transcendant), postulait qu'il se prenait pour Dieu lui-même, puisqu'à Dieu seul appartient l'empire sur toute la terre (cf. Abdias, 21).

A vrai dire, les autorités juives étaient embarrassées. Dans un contexte moins passionnel, moins explosif, cet appel à Daniel eût donné lieu à de longues controverses et une partie de l'assemblée eût peut-être donné raison à Jésus¹. En effet, le

Livre de Daniel ne faisait pas encore partie du Canon juif des Écritures. Son contenu était tenu en haute suspicion par certains. De plus, la nature mystérieuse de ce « Fils d'Homme » aux prérogatives quasi-célestes et divines rendait la lecture littérale de ce texte (sans commentaires rabbiniques) dangereuse pour le commun des fidèles.

Ce n'est que plusieurs siècles après sa rédaction que le Livre de Daniel fut « interprété », c'est-à-dire transformé en un Targum qui le rendait orthodoxe, et put trouver sa place dans la « Bible » juive. Mais, le passage évoqué par Jésus faisait incontestablement partie des textes messianiques, On lit, en effet, dans le Talmud (Traité Sanhédrin 98a) :

Rabbi Alexandri a dit : Rabbi Josué Ben Lévi a relevé une contradiction entre deux textes : « *Et voilà qu'au sein des nuages célestes survint quelqu'un qui ressemblait à un fils de l'homme* » (Dn 7, 13) et : « *humble, monté sur un âne* » (Za 9, 9). Il faut comprendre : si on le mérite, le Messie viendra « *au sein des nuages* » ; si on ne le mérite pas, [il viendra] « *humble monté sur un âne* ».

Il est d'autant plus frappant que ce texte ait pu trouver place dans le Talmud, que les juifs connaissaient bien l'insistance des chrétiens sur l'épisode « messianique » de l'entrée de Jésus à Jérusalem sur un âne et aux cris de la foule : « *Hosannah au Fils de David* » (Mt 21, 1-10). Quant à l'appellation de « Fils de l'homme », elle abonde dans le Nouveau Testament, au point qu'elle a frappé la génération de Jésus, comme en témoigne la question que lui pose la foule : « *Qui est ce Fils de l'homme ?* » (Jn 12, 34).

La déclaration solennelle de Jésus devant le Sanhédrin a donc un caractère « apocatastatique », en ce sens qu'elle ne se reproduira en plénitude qu'à la faveur de « *la restauration de tout ce que Dieu a dit par la bouche de ses saints Prophètes* » (Ac 3, 21).

1. Comme ce fut le cas pour Paul lorsqu'il invoqua sa croyance à la résurrection, provoquant ainsi la division au sein du Sanhédrin (Ac 23, 6ss).

2) De même nature que la précédente, est l'affirmation de Jésus :

Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit Celui qui vient dans le nom du Seigneur! (Mt 23, 39).

Le parallèle, en Lc 13, 35, est encore plus frappant :

Vous ne me verrez plus jusqu'à ce qu'arrive le jour où vous direz : « Béni soit Celui qui vient dans le nom du Seigneur! »

C'est donc bien d'un événement historique qu'il s'agit : un jour – « le jour de L'Éternel », dont parle l'Écriture² –, Les juifs **verront** la Parousie et **acclameront** Jésus, comme leur Seigneur.

Pour cela, il est clair qu'il leur faut être **rétablis, redevenus comme avant**, ce qui est proprement une **apocatastase**.

3) Autre annonce surprenante de Jésus, et qui n'a de sens que dans le cadre d'une reconstitution d'Israël « *comme au commencement* » :

Dans la régénération³, vous siégerez sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël (Mt 19, 28).

Ce n'est que par suite d'une allégorisation croissante des Écritures (pieusement baptisée « interprétation spirituelle ») que beaucoup de chrétiens et la grande majorité de leurs pasteurs en sont venus à « transcender » cet événement et à le transporter indûment **au ciel**. C'est ainsi, d'ailleurs, que la venue en gloire du Royaume de Dieu, dont les juifs attendent l'avènement **ici-bas**, s'est vu assigner comme cadre, par les chrétiens, le « monde nouveau », c'est-à-dire, selon eux, celui de la résurrection, après la fin de *ce monde-ci*⁴.

2. Nombreuses références : cf., entre autres : Is 2, 12; Jr 30, 7; Jl 1, 15, etc.; Am 5, 18ss; Abd 15; So 1, 7, etc.; Za 3, 17ss.

3. Il s'agit de la "palingénésie".

4. La confusion est telle entre "fin du monde" et "fin des temps", qu'il faudrait

Ce contresens est tellement fréquent et si ancré, qu'il a fini par revêtir l'aspect d'un dogme et d'une vérité révélée. Or, une telle conception n'a aucun fondement scripturaire. Toute l'espérance messianique chrétienne est à revoir à la lumière de la juive et sur le fondement de l'Écriture. En reportant « au ciel » l'établissement définitif du Royaume, on escamote l'espérance messianique juive, on dissout l'historicité de la venue sur la terre du Verbe en tant qu'homme, l'Incarnation de Dieu devient sans objet.

Mais revenons à la citation de Mt 19, 28. Elle a des parallèles :

En Lc 22, 30, la « régénération » ou « palingénésie », devient le « Royaume ».

En Mc 10, 30, la rétribution promise aux Apôtres est double :

...dès maintenant, en ce temps (grec : *kairos*), le centuple en maisons, frères, soeurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions et, dans le siècle (grec : *aiôn*, c'est-à-dire ère, époque) à venir, la vie éternelle.

Convenons qu'avec ce dernier passage, la confusion est possible entre « le siècle à venir » et l'au-delà, puisqu'il y est question de résurrection. Et, pense le chrétien, la résurrection, c'est au ciel. Mais c'est là ignorance de l'Écriture et de la dispensation du mystère de Dieu. En effet, on lit dans le Livre de Daniel :

Beaucoup de ceux qui dorment au pays de la poussière s'éveilleront... (Dn 12, 2).

Beaucoup, mais pas tous. Ce que confirme d'ailleurs ce passage de l'Apocalypse :

Puis je vis des trônes sur lesquels ils s'assirent et on leur

y consacrer un exposé spécial. En attendant, Précisons que l'expression juive "le monde à venir" (en hébreu : *ha'olam haba'*) ne veut pas dire "le ciel", mais "le siècle (litt., éon) qui vient", c'est-à-dire, selon la tradition judéo-chrétienne, l'époque messianique. D'ailleurs, le grec néotestamentaire, lui-même, distingue le monde matériel, *kosmos*, du monde-époque, pour lequel il utilise le terme *aiôn* (= éon).

remit le jugement [...] Ils reprirent vie et régnèrent avec le Christ mille années. Les autres morts ne purent reprendre vie avant l'achèvement des mille années [...] (Ap 20, 4-5).

Remarquons le parallèle saisissant : les trônes et le jugement⁵ sont remis aux Saints du Très-Haut (cf. Dn 7, 27 et Ap 2, 26-27), à ceux qui ont suivi le Christ jusqu'au bout, en subissant Son destin.

Le Royaume est donc l'équivalent des temps messianiques, et il a bien lieu *sur la terre*.

Reste, bien entendu, la difficile question de ce qu'on a appelé « l'hérésie millénariste ». Il n'y a pas lieu d'en traiter ici⁶. On retiendra pourtant que c'est à cause de la prolifération des excès et des sectes issues d'une instrumentalisation fondamentaliste et sectaire d'Ap 20, 4ss, que le Magistère de l'Église a estimé nécessaire, en son temps, de prendre des positions extrêmement restrictives à l'encontre de la conception d'un règne temporel du Christ après la Parousie. Il est dommage que cette réaction autoritaire ait incité beaucoup de chrétiens à nier, purement et simplement, le règne futur du Christ sur terre et à renier cette Écriture (Ap 20, 4ss) en l'allégorisant de manière forcenée, comme d'ailleurs l'Apocalypse entière et tout ce qui, dans l'Écriture, n'est pas réductible à leurs conceptions rationalisantes.

C'est eux que vise l'Écriture lorsqu'elle dit, par la bouche de Job : « *Avec vous mourra la sagesse* » (Jb 12, 2). Il s'agit d'une « *sagesse de Dieu, mystérieuse, demeurée cachée* » (1 Co 2, 7). Or, non contents d'être incapables d'entrer eux-mêmes dans cette connaissance dont ils ont ôté la clé, « *ils empêchent les autres d'y entrer* » (cf. Lc 11, 52).

En conclusion, la citation examinée ici (Mt 19, 28) nous amène

5. Voir Is 1, 26 qu'il faut traduire : « *Je rétablirai tes juges, comme au début* ».

6. J'y reviendrai en son lieu. En attendant, il peut être utile de lire, en version française, le petit ouvrage de C. Rykiewitz et H. Payne, *Le Millénaire. Image ou Réalité ?* Ed. La Maison de la Bible Genève-Paris, Editions Promesse, Bienne.

inéluctablement, par ses termes mêmes – palingénésie, douze trônes, douze tribus – à envisager une « apocatastase » d'Israël, comme l'annoncent deux textes prophétiques :

Is 49, 6 : C'est trop peu que tu sois pour moi un serviteur pour *relever les tribus de Jacob* et rétablir (ou ramener) les conservés d'Israël.

Si 48, 10 : Toi (Élie) qui fus désigné dans des menaces futures, pour *apaiser la colère* avant qu'elle n'éclate, pour *ramener les cœurs des pères vers les fils* et rétablir les tribus de Jacob.

Les termes et expressions mis en italiques appartiennent tous, on le voit, au vocabulaire de l'apocatastase. Ils impliquent incontestablement une **reconstitution** d'Israël dans son état primitif. C'est dur à admettre, difficile à imaginer, mais c'est écrit et il faut y croire.

4) La dernière citation qui sera examinée dans le cadre de cette étude des « annonces eschatologiques à caractère apocatastatique » contenues dans le Nouveau Testament n'est, en fait, qu'un corollaire du cas précédent. Il s'agit de la question, apparemment insolite, des Apôtres à Jésus :

Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu vas restituer la royauté à Israël ? (Ac 1, 6).

De fait et de prime abord, une telle demande apparaît comme surprenante dans le contexte où elle est formulée. Jésus est ressuscité. Les Apôtres croient – sans trop comprendre ce qu'il en est exactement – que leur Maître est investi d'un caractère divin. Certes, ils n'ont pas encore reçu l'Esprit Saint en plénitude, mais ils ont pu constater, à plusieurs reprises, que leur Maître accomplit, en sa personne, une partie des prophéties. Ce n'est donc certainement pas par étourderie ou par « esprit du monde » qu'ils interrogent ainsi Jésus. D'ailleurs, la réponse du Maître ne les rabroue pas (preuve qu'ils n'ont pas

mal parlé), mais elle reporte la réalisation de cette espérance à un avenir dont le Père s'est réservé le secret.

Le verbe utilisé (*apokathistanai*) est caractéristique du vocabulaire de l'apocatastase. Il figure en Mt 17, 11 et Mc 9, 12, pour le retour d'Élie, qui viendra tout reconstituer (ou rétablir, ou remettre en état). Théodotion l'emploie également dans sa traduction de ce passage d'Isaïe :

Je *rétablirai* (ou *restituerai*) tes juges comme au début ⁷ (Is 1, 26).

Le rétablissement des tribus impliquait donc comme allant de soi la reconstitution de la Maison de David, ainsi que l'annonçaient d'ailleurs les prophètes, et, entre autres, Michée et Amos :

Mi 4, 8 : Et toi, Tour du troupeau, Ophel de la Fille de Sion, à toi va *venir* la souveraineté *première*, la royauté pour la Fille de Jérusalem.

Mi 5, 1ss : Et toi, Bethléem, Ephrata, le moindre des clans de Juda, c'est de toi que me naîtra celui qui régnera sur Israël; ses origines remontent *au temps jadis*, aux jours antiques. C'est pourquoi il les abandonnera jusqu'au temps où aura enfanté celle qui enfante. Alors, le reste de ses frères reviendra aux enfants d'Israël. Il se dressera, il fera paître son troupeau par la majesté du nom de son Dieu ⁸. Ils s'établiront, car alors, il sera grand jusqu'aux extrémités de la terre.

Am 9, 11ss : « En ces jours-là, je relèverai la hutte

7. Et non comme traduit la Bible de Jérusalem : "Je rendrai tes juges tels que jadis". A ce propos, il est intéressant de rapprocher cette prophétie de la promesse du Christ à ses Apôtres : "*Vous siégerez sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël.*" (Mt 19, 28), laquelle illumine, de manière fulgurante, ce texte mystérieux de Ps 122, 5 : "*Car là (à Jérusalem) sont les sièges du jugement, les sièges de la maison de David*".

8. N'est-ce pas là une preuve supplémentaire de la nature humaine ordinaire de ce Bethléémite qui gouverne son peuple "*par la majesté du nom de son Dieu*", et non comme le Seigneur de ce peuple qu'est le Christ Jésus ?

branlante de David, je réparerai ses brèches, je relèverai ses ruines, je la rebâtirai *comme aux jours d'antan* (...) Je rétablirai mon peuple, Israël. Ils rebâtiront les villes dévastées et les habiteront (...) Je les planterai sur leur terre et ils ne seront plus arrachés de dessus la terre que je leur ai donnée... »

Pour la tradition chrétienne dans son ensemble, ces textes se sont accomplis en Jésus, qui a reconstitué la Maison de David, est devenu lui-même le Fils de David, et reviendra pour prendre possession de Son Royaume. D'autant que l'Évangile (Mt 2, 6) applique clairement la prophétie de Michée à la naissance obscure de Jésus dans une grotte des environs de Bethléem.

Et pourtant, on va le voir une fois de plus, il s'agit là d'une situation à caractère « apocatastatique », dont le contenu n'a pas encore réalisé toutes ses potentialités. On le constate, tout d'abord, par le contexte vétéro-testamentaire. Tant chez Michée que chez Amos, la reconstitution de la Maison de David est concomitante de la reconstitution et du rétablissement d'Israël sur sa terre, ce qui n'a pas été le cas au temps de Jésus.

De plus, « *celle qui enfante* » n'est pas forcément une vraie femme. On le voit clairement dans ce passage d'Isaïe, cité ici d'après l'hébreu, car toutes les traductions modernes sont insatisfaisantes :

Alors qu'elle n'avait *pas encore*⁹ eu d'enfant, elle a enfanté,

9. La locution hébraïque sous-jacente est *beterem*, que la Septante rend, hélas! par *prin* qui signifie généralement 'avant que'; alors qu'elle traduit correctement la même locution par *oudepô* (pas encore) en Ex 9, 30 : "Quant à toi (Pharaon) et à tes serviteurs, je savais que vous ne craindriez *pas encore* Dieu". Il ne s'agit donc pas, en Is 66, 7, d'une femme qui enfante avant d'avoir eu les douleurs, ce qui serait, proprement, une naissance virginale. Sinon, Luc n'eût pas hésité à voir, dans cette Écriture, une prophétie de la conception virginale de Marie. La Bible de Jérusalem surprend encore davantage quand elle voit, dans ce passage, une prophétie de la Femme dans le Soleil d'Ap 12, 5, alors que cette dernière *enfante précisément dans la douleur*. Il est clair qu'elle a cité ce parallèle à cause de la mention de l'« enfant mâle », mais, une fois encore, c'est là de l'exégèse et non l'utilisation d'une application, faite par le Nouveau Testament lui-même, d'une prophétie vétérotestamentaire, car il n'est pas du tout sûr qu'Ap 12, 7 évoquait Is 66, 7 en parlant de l'[enfant] mâle enfanté par la Femme.

alors qu'elle n'avait *pas encore* eu les douleurs, elle a accouché d'un mâle. Qui a jamais entendu rien de tel ? Qui a jamais vu chose pareille ? Peut-on *mettre au monde un pays en un jour* ? *Enfante-t-on une nation en une fois* ? Et voici que Sion a enfanté et mis au monde ses fils. (Is 66, 7-8).

Ce passage fait écho à cet autre, du même Isaïe :

Is 49, 20 : Ils diront de nouveau à tes oreilles les fils de ton veuvage : l'endroit est trop étroit pour moi, fais-moi une place pour que je m'installe. Et tu diras dans ton cœur : « *Qui m'a enfanté ceux-ci* ? J'étais privée d'enfants et stérile, exilée et répudiée, et ceux-ci, qui les a élevés ? Pendant que moi, j'étais laissée seule, ceux-ci, où étaient-ils ?

Et Osée prophétise de même :

Os 3, 4-5 : Car, pendant de longs jours, les enfants d'Israël resteront sans roi et sans chef, sans sacrifice et sans stèle, sans éphod et sans téraphim. Ensuite, les enfants d'Israël reviendront. Ils rechercheront L'Éternel, leur Dieu et David, leur roi, ils accourront en tremblant vers L'Éternel et vers ses biens *à la fin des jours*¹⁰. »

Enfin, dans les chapitres 12 et 13 de Zacharie, il est question de la Maison de David, dans un contexte mystérieux mais incontestablement eschatologique, puisqu'il s'agit de la montée de toutes les nations contre Jérusalem (cf. Za 12, 2 ss.).

Il est donc clair que la question des disciples à Jésus concernant le rétablissement de la royauté davidique s'appuyait sur une solide tradition prophétique, que Jésus entérine.

Pourtant, il faut s'arrêter un instant sur une difficulté qui

10. L'expression *beaharit hayamim* veut dire littéralement "dans l'après des jours" ; elle connote un temps qui est au-delà du temps ordinaire de l'histoire. C'est l'époque messianique.

semble découler de la révélation néotestamentaire. Elle concerne la messianité de Jésus.

Que Jésus soit né dans la Maison de David, l'Évangile l'affirme sans ambages (Lc 1, 69). Pourtant, il est symptomatique que, si le Nouveau Testament et la tradition apostolique font usage du titre « Fils de David » et d'autres apparentés, pour caractériser la messianité de Jésus¹¹, ce dernier, au contraire, semble s'en distancier, comme on peut le lire dans l'Évangile de Matthieu :

Comme les Pharisiens se trouvaient réunis, Jésus leur posa cette question : 'Quelle est votre opinion au sujet du Christ ? De qui est-il le fils ?' Ils lui disent : 'De David'. 'Comment donc, dit-il, David, parlant sous l'inspiration, l'appelle-t-il Seigneur, quand il dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : siéger à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis sous tes pieds ». Si donc, David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ?' Nul ne fut capable de lui répondre un mot. Et, à partir de ce jour, personne n'osa plus l'interroger. (Mt 22, 41-46)

La réponse du chrétien à une telle aporie sera aisée. Il dira que Jésus a voulu exprimer par là le mystère de sa double nature, à la fois divine et humaine. Par la chair, il est fils de David, puisque né dans une famille de la lignée de David, tandis qu'il est Dieu par sa nature divine.

Il n'en reste pas moins qu'en levant ainsi un coin du voile sur son être mystérieux, Jésus laisse la porte ouverte à l'espérance messianique juive traditionnelle, laquelle s'appuie d'ailleurs sur les Écritures, et spécialement sur les livres des Prophètes, pour attendre un « prince » (*nasi*)¹², ainsi que l'atteste ce passage du Talmud :

Rabbi Juda a dit, au nom de Rav: le Saint, béni soit-il, suscitera pour Israël un autre David, car il est dit : « Ils

11. Voir, entre autres : Mt 9, 27; 12, 23; 15, 22; 20, 30-31; 21, 9; Lc 1, 32; Jn 7, 42; Rm 1, 3; 2 Tt 2, 8; Ap 5, 5; 22, 16.

12. *Nasi*, prince, et non *mashiah*, qui veut dire proprement : "oint", "Messie".

serviront l'Éternel, leur Dieu, et David, leur roi, que je placerai à leur tête » (Jr 30, 9). Il n'est pas dit : « J'ai placé », mais « je placerai ». Rabbi Pappa a fait remarquer à Abaye : Il est écrit pourtant : « David, mon serviteur, sera leur prince pour toujours » (cf. Éz 37, 25). (Réponse d'Abaye) : il y a bien aujourd'hui un empereur et un vice-empereur. (TB *Sanhédrin* 98b).

Le dilemme de ces rabbins est le suivant : d'après Jérémie, Dieu annonce, **pour l'avenir**, que David régnera. Ce ne peut donc être qu'un **autre David**, puisque le véritable David est mort depuis longtemps¹³. Pourtant, il existe une autre prophétie qui semble dire tout le contraire, puisqu'elle affirme que David régnera **pour toujours**. Or, on le sait, pour la tradition juive, la Parole de Dieu ne saurait se contredire. Il faut donc absolument trouver une solution à cette aporie insupportable. C'est ce que fait Abaye, en fondant son exégèse sur une particularité du texte d'Ézéchiél, où David est appelé « Prince » (*nasi*) et non plus « roi ». Il suppose donc qu'aux temps messianiques, il y aura un roi : David, et un vice-roi : le Prince.

Quelle que soit la valeur intrinsèque de ce midrash, convenons qu'il ouvre des horizons insoupçonnés. En effet, pour la tradition chrétienne, le Verbe de Dieu, en s'incarnant, est devenu le nouveau David qui régnera éternellement sur le Peuple de Dieu. Et puisque, lors de Sa Parousie, Il prendra possession de Son règne et régira toutes les nations, pourquoi n'aurait-il pas un second, un Prince juif ? L'existence de ce Prince eschatologique est, d'ailleurs, clairement annoncée par Ézéchiél, qui n'utilise jamais le titre de « Messie », dans les chapitres 45 et 46 consacrés à la description du pays et du culte aux temps messianiques. De plus, ce Prince ne peut être qu'un homme, puisque, entre autres obligations cultuelles, « *il offrira pour lui-même et pour tout le peuple du pays un taureau en sacrifice pour le péché* » (Éz 45, 22).

Or, on l'a vu, ce Prince est appelé « **mon serviteur David** »

13. Cf. Ac 2, 29 ss.

(Éz 34, 24). Et, de ce même David, il est dit : « **Il régnera sur eux** » (Éz 37, 24).

Mais il y a plus : il est écrit en Jérémie :

Son chef sera issu de lui, son souverain sortira du milieu de lui. Je lui donnerai audience et il s'approchera de moi; qui donc, en effet, aurait l'audace de s'approcher de moi? Oracle de L'Éternel. (Jr 30, 21¹⁴).

Tandis qu'en Ézéchiél il est précisé :

Le *Prince* s'assiéra (dans le porche oriental) pour y prendre son repas en présence de L'Éternel. (Éz 44, 3).

Enfin, pour qu'il ne subsiste plus de doute sur la possibilité d'un roi humain pour les juifs aux temps eschatologiques, on lit, au chapitre 12 de Zacharie, qu'à cette époque, **la Maison de David sera reconstituée**, ainsi d'ailleurs que les deux familles d'Israël – la Maison de Joseph (ancien Royaume du Nord) et celle de Juda (Za 10, 6). Le passage-clé concernant cet événement mystérieux n'est pas très clair pour nous, aujourd'hui, mais l'Esprit Saint nous le fera comprendre un jour.

Za 12, 7 : L'Éternel sauvera d'abord les tentes de Juda pour que la gloire de la Maison de David et celle de l'habitant de Jérusalem ne s'élève [sic] pas au-dessus de Juda. En ce jour-là, L'Éternel protégera l'habitant de Jérusalem, celui d'entre eux qui chancelle sera comme David, en ce jour-là, comme l'Ange de L'Éternel devant eux.

Cette analyse de la quatrième et dernière citation examinée dans le cadre des annonces eschatologiques à caractère apocatastatique nous a menés loin. Elle aura au moins permis de réaliser combien était fondée la question des Apôtres à Jésus ressuscité :

14. Cf. Za 3, 7.

Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu vas *restituer*
(*apokathistaneis*) la royauté à Israël ? (Ac, 6)

Et plaise à Dieu que, lorsque la chose se produira et que surgira,
du milieu du peuple juif, un homme que certains d'entre eux
appelleront le Messie, ou Fils de David, nous n'allions pas crier
à l'Antichrist et monter contre ce peuple et contre son oint (cf.
Ps 2, 2) en une immense et sacrilège croisade (cf. Ac 4, 2) !

SITUATIONS APOCATASTATIQUES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

Il s'agit de situations dont le contenu et la portée ne peuvent en aucun cas être considérés comme pleinement accomplis par l'événement ponctuel et localisé qui a donné lieu à leur narration. Ces situations se révèlent alors ouvertes sur un avenir eschatologique, et porteuses d'une redondance telle, qu'on peut bien les appeler « génétiques », ou « séminales »¹. Elles se comportent, en fait, comme un capital d'informations chromosomiques, ou – si l'on préfère – comme une sorte de programme, de code, dont la structure se reproduira inlassablement dans le cours subséquent de l'histoire événementielle, jusqu'à ce qu'elle ait produit tous ses fruits, accompli toutes ses modalités, donné le jour à tous les possibles qu'elle recelait en son sein. C'est pourquoi il est souvent parlé ici de cette période et de son moteur intime (Jésus), comme d'un « **noyau** », au sens nucléaire du terme. Son explosion initiale (la mort de Jésus) a libéré une énergie formidable qui, malgré le frein considérable que représentent l'inertie (ou entropie) du monde et celle de nos individualités, fait inexorablement lever

1. J'ai préféré employer le mot "germe", mais on conviendra, grâce aux progrès de la science moderne, que l'analogie entre les deux est totale.

la pâte de histoire, gonfler le ventre de l'humanité fécondée par Dieu, et projettera à la lumière, au temps marqué – celui des douleurs de l'enfantement du Messie –, son fruit final, malgré la coalition, apparemment fatale pour lui, de toutes les forces du Mal, liguées pour l'étouffer dans le sein.

On a là, à l'évidence, un modèle nucléaire, au sens moderne du terme. Le noyau brisé, c'est le Christ écartelé sur la croix, la réaction en chaîne, c'est l'Esprit répandu dans le cœur des fidèles, et l'explosion finale, c'est la rupture totale et définitive entre ce Monde et ce qui n'est pas du Monde. C'est là le feu dont Jésus a dit :

Je suis venu mettre le feu à la terre et comme je voudrais qu'il brûle déjà. (Lc 12, 49).

Précédemment, nous avons analysé quelques paroles du Christ, à portée eschatologique et qui ne peuvent pas, à proprement parler, être considérées comme « apocatastatiques », bien que leur accomplissement postule, de soi, une « apocatastase ». Cette fois, nous allons examiner des textes néotestamentaires qui semblent considérer comme accomplis des Écritures et des prophéties, dont le contenu et la portée sont, pourtant, incontestablement plus vastes. Tout se passe, alors, comme si les auteurs du Nouveau Testament – et, avant eux, le Christ lui-même – avaient considéré leur époque et les événements qui s'y déroulaient, comme venant réaliser « *ce que Dieu avait dit par la bouche de ses saints prophètes de toujours* » (Ac 3, 21), tout en laissant ouverte la perspective d'un accomplissement plus vaste, plus plénier, qui sera comme l'efflorescence complète de la semence initiale, dont toutes les virtualités seront alors parvenues à leur terme.

Pour être exhaustif, il faudrait passer en revue toutes les citations, explicites et implicites, de l'Ancien Testament dans le Nouveau, ce qui serait beaucoup trop long. On se contentera donc ici d'en évoquer quelques passages parmi les plus significatifs, et surtout, les plus lourds de conséquences.

1) Le « massacre des innocents »

Le premier cas de situation « apocatastatique », dont toutes les potentialités n'ont pas été épuisées lors de l'événement qui a donné lieu à une évocation de la prophétie vétérotestamentaire considérée alors comme réalisée, est le massacre dit « des Innocents », relaté en Mt 2, 1-18 :

Alors, Hérode, voyant qu'il avait été joué par les Mages, fut pris d'une violente fureur et envoya mettre à mort, dans Bethléem et tout son territoire, tous les enfants de moins de deux ans [...]. Alors, s'accomplit l'oracle du prophète Jérémie (Jr 31, 15) 'Une voix, dans Rama, s'est fait entendre, pleur et longue plainte: c'est Rachel qui pleure ses enfants et elle ne veut pas qu'on la console, car ils ne sont plus ».

Il est clair que l'Évangéliste n'a pas poursuivi le texte de la citation de Jérémie, parce que la suite de cette prophétie ne concernait pas l'événement censé accomplir cet oracle. Mais, loin d'être un procédé artificiel – une sorte de midrash accommodant permettant d'« actualiser » une écriture pour la faire correspondre aux besoins pastoraux des prédicateurs, en prenant de plus ou moins grandes libertés avec le texte – et spécialement en tronquant la citation pour ne retenir que les mots utiles à la démonstration ou à l'homélie – nous avons affaire ici à une démonstration d'Esprit (cf. 1 Co 2, 4).

Parce qu'ils étaient remplis de l'Esprit de prophétie, les témoins apostoliques de cet événement l'ont « relu » comme accomplissant **réellement** cette prophétie de Jérémie, s'en remettant à Dieu pour concilier cette interprétation qu'il leur dictait, avec la suite de l'oracle, dont la portée était clairement eschatologique.

Or, en Jérémie, le texte poursuit :

Ainsi parle L'Éternel. Cesse ta plainte, sèche tes yeux! Car il est un *salaire* pour ta peine – oracle de L'Éternel ! – Ils vont revenir du pays ennemi. Il y a un espoir pour ton avenir ² – oracle de L'Éternel ! – *Ils vont revenir, tes fils, sur leur territoire.* (Jr 31, 16-17).

J'ai mis en italiques les termes significatifs. Ils rendent indéniable le contexte eschatologique. Et il semble bien que cet accomplissement « plérômatique » ³ soit en cours de déroulement sous nos yeux incrédules, comme il est écrit :

Regardez parmi les peuples, voyez, soyez stupides et stupéfaits! Car j'accomplis, de vos jours, une œuvre que vous ne croiriez pas si on la racontait. (Ha 1, 5)

Quant au mot « *salaire* », il est intéressant dans ce contexte, il faut le noter. En effet, il implique que ce retour d'Israël dans sa terre n'est pas un acte de pure grâce de la part de Dieu, ni un événement totalement surnaturel et transcendant – comme le sera, par exemple, la résurrection des ossements, dans la vision d'Ézéchiél (Éz 37, 1-14) – mais une **rétribution** ⁴, une consolation bien méritée.

2) Tout s'est-il accompli au début de l'ère chrétienne ?

Il est un autre texte néotestamentaire dont l'interprétation littérale a toujours semblé impossible aux commentateurs (anciens et modernes), sinon au prix d'une violence faite au sens des mots. Il s'agit de ce verset de Matthieu :

2. Le terme hébreu est *aharit*. Il a une connotation eschatologique indéniable.
3. On voudra bien pardonner ce néologisme! J'ai été contraint de le forger, comme d'ailleurs son adjectif "apocatastatique", pour rendre au mieux le caractère de *plénitude*, de *complétude* (que connote précisément le terme grec de *plêrôma*) de cet accomplissement final des prophéties, qui a véritablement le caractère parabolique d'une fin de grossesse – par fidélité à l'image utilisée par les prophètes et par Jésus lui-même –, lorsque toutes choses parviennent à leur terme.
4. On est très près du sens du terme hébreu *shvut*, tel que le comprennent certains lexicographes, au sens de "contrepartie", accomplissement d'une promesse, dévolution d'un héritage.

Mt 24, 34 : En vérité, je vous le dis, *cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé.*

Dans ce contexte, « *tout cela* », ce sont les signes et événements eschatologiques (Mt 24, 1-31) : depuis les guerres et la prise de Jérusalem, en passant par les catastrophes cosmiques, et jusqu'à la Parousie éclatante du Christ. Or, si on prend le texte à la lettre, tout se produira *avant que ne passe la génération du Christ et des Apôtres* !

Comme nous le savons, à part la destruction de Jérusalem, rien de tel n'a eu lieu à cette époque, ni depuis d'ailleurs. Pour échapper à cette difficulté, des exégètes ont imaginé deux expédients. Le premier trouve son expression dans une note de la Bible de Jérusalem à ce verset : « Cette affirmation concerne la ruine de Jérusalem et non la fin du monde. Dans sa prédication, Jésus avait sans doute mieux distingué les perspectives ».

C'est, une fois de plus, le procédé connu, mais inadmissible selon la foi, qui consiste à opposer les paroles « originales » du Christ, dont il faut à tout jamais désespérer de pouvoir les reconstituer, et le « kérygme » – c'est-à-dire la proclamation originelle⁵ de la première communauté chrétienne, qui serait davantage une méditation et l'expression d'une foi, qu'un récit historique rigoureux.

Certes, les Évangiles ne sont pas une sténographie des événements de la vie du Christ. Mais le croyant doit les considérer comme l'expression, assistée par l'Esprit de Dieu, des actes de Jésus et du contenu de sa prédication. Ce qui implique que les fidèles doivent prendre au sérieux la « réception » que la communauté chrétienne en a faite par une tradition sûre, laquelle constitue le « dépôt » qu'il faut « garder » (cf. 1 Tm 6, 20 ; 2 Tm 1, 12.14).

Or, ce « dépôt » nous parle de la génération du Christ, et non, comme le veut un autre expédient – plus précaire encore que

5. Le mot grec *kèrugma* signifie "proclamation solennelle ou publique".

le précédent – de la **race** des juifs. L'astuce⁶ – car c'en est une – consiste à déformer le terme grec *génée* (génération) et à le confondre avec un terme apparenté : *génos*, qui veut dire « race ». Mieux vaut passer pieusement sur ce piteux stratagème qui n'a d'ailleurs pas retenu l'attention des spécialistes.

On ne s'attardera pas non plus sur d'autres commentaires, plus « raisonnables », de ce passage difficile, car leurs explications ne résolvent ni n'éclairent rien⁷. On préférera à tout cela l'explication « apocatastatique », au sens donné à cette épithète dans cet écrit.

En effet, de tous les événements annoncés, seuls un début de prédication universelle de la Bonne Nouvelle et la destruction de Jérusalem se sont accomplis. Comme dans le cas précédent et dans le suivant, certains éléments du texte trouvent leur accomplissement, d'autres ne se réaliseront qu'aux temps eschatologiques.

La « situation apocatastatique » consiste en ceci, que quelque chose s'est produit en germe, qui se reproduira, plérômatiquement, c'est-à-dire en plénitude, « au temps de l'apocatastase de tout ce que Dieu a dit par la bouche de ses saints prophètes d'autrefois » (cf. Ac 3, 21). De là découle qu'en aucun cas, la ruine de Jérusalem ne doit être considérée comme accomplissant pleinement la prophétie de Jésus, et que donc sa destruction n'est pas définitive, comme se sont complus à le croire tant de chrétiens, au fil des siècles et encore aujourd'hui, pour trop d'entre eux.

Au contraire, la ville doit être « rebâtie dans ses murailles » (cf. Jr 30, 18 ; 31, 4 ; Dn 9, 5 ; Mi 7, 11, etc.), ne serait-ce que

6. Ainsi, le sens du texte serait parfaitement plausible : les descendants juifs, "race" qui - cela va de soi - existera jusqu'à la fin du monde (ne serait-ce que pour se convertir au christianisme!...), seront témoins de tous les événements eschatologiques décrits par le Christ.

7. Celle de la TOB est décevante, malgré son appel au « contexte messianique de l'époque » ; elle a, cependant, le mérite de ne pas escamoter la difficulté, en précisant que la tradition scripturaire des Evangiles a tenu à conserver ce passage, malgré son obscurité.

pour qu'elle devienne, au temps de la fin, « *une pierre à soulever pour tous les peuples* » (Za 12, 3) et que se produise la dernière et définitive prise de Jérusalem qui, elle, *restituera*, dans sa plénitude eschatologique, l'affirmation mystérieuse de Jésus, qui fait l'objet de la présente analyse (Mt 24, 34). En effet, on en lit l'annonce extrapolée à des dimensions inimaginables, en Za 14, 1ss :

Voici qu'il vient, le jour de L'Éternel, quand on partagera tes dépouilles au milieu de toi. J'assemblerai toutes les nations vers Jérusalem pour le combat. La ville sera prise [...] Alors L'Éternel sortira pour combattre les nations [...] En ce jour-là, ses pieds se poseront sur le Mont des Oliviers qui fait face à Jérusalem, vers l'Orient [...] Et L'Éternel, mon Dieu, viendra, tous les saints avec lui...

Une fois de plus, nous pouvons le constater, il est clair que cette prise de Jérusalem, suivie du salut divin, ne s'est pas produite, au temps de la « génération du Christ ». Seul, l'« événement-germe » a eu lieu, en attendant que se réalise sa « réédition plérômatisée », au temps de l'apocatastase de toutes les prophéties.

3) Jésus s'applique une citation de l'Écriture, dont il est clair que le contenu ne s'épuise pas dans la situation historique concernée

Examinons maintenant une autre application, faite par Jésus lui-même cette fois, d'une prophétie de l'Ancien Testament, à une situation de sa vie à lui.

Mt 26, 31 : « Alors, Jésus leur dit : « Vous tous, vous allez succomber, à cause de moi, cette nuit même. Il est écrit en effet : « je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées ».

Cette prophétie figure en ces termes, dans un oracle de Zacharie :

Za 13, 7 : Epée, éveille-toi contre mon pasteur⁸ et contre l'homme qui est mon familier⁹ – oracle de L'Éternel ! – Frappe le pasteur, que soient dispersées les brebis et je tournerai la main contre les petits. Alors, il arrivera dans tout le pays – oracle de L'Éternel – que deux tiers en seront retranchés, périront, et que l'autre tiers y sera laissé. Je ferai entrer ce tiers dans le feu; je les éprouverai comme on épure l'argent, je les éprouverai comme on éprouve l'or. Lui, il invoquera mon nom et moi, je lui répondrai. Je dirai : Il est mon peuple! Et lui dira: L'Éternel est mon Dieu !

La comparaison entre ces deux textes montre que Jésus lisait, dans l'Esprit- Saint, tout ce qui le concernait comme constituant le « prototype » d'événements eschatologiques. En effet, il est clair que ce qui lui est arrivé n'accomplit pas pleinement ce qu'annonce Zacharie, puisque la mort de Jésus, le Bon Pasteur, n'a pas été suivie de l'épuration du Peuple, ni de sa réconciliation avec Dieu, tant s'en faut ! C'est donc qu'est encore à venir une restauration (ou restitution) « plérômatique » de cette situation-germe, vécue jusque-là par Jésus seul.

4) Coalition des nations contre Jésus seul ?

Exactement du même ordre est le passage que nous allons examiner maintenant. Le contexte en est le suivant. Les Apôtres, relâchés par le Sanhédrin, qui ne trouvait rien à leur reprocher, s'exclament d'une seule voix :

Ac 4, 24-28 : Maître, c'est toi qui as fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve, c'est toi qui as dit par l'Esprit Saint et par la bouche de notre père, David, ton serviteur : Pourquoi cette arrogance chez les nations, ces vaines paroles chez les peuples ? Les rois de la terre se sont mis en campagne et les magistrats se sont rassemblés de concert contre le Seigneur et contre son Oint. Oui, vraiment, ils se sont rassemblés dans cette ville contre

8. Cf. le « Bon Pasteur » de l'évangile.

9. Hébreu : *'amiti*. On peut également traduire : « mon collègue », « mon égal », « mon alter ego ».

ton saint serviteur, Jésus, que tu as oint, Hérode et Ponce Pilate, avec les nations et les peuples d'Israël, pour accomplir tout ce que, dans ta puissance et ta sagesse, tu avais déterminé par avance.

Apparemment, nous avons affaire, ici, à un mode d'interprétation bien connu du judaïsme de l'époque : le *peshet*. C'est surtout dans les écrits découverts à Qumran, dans le désert de Judée (Manuscrits de la Mer Morte), que l'on trouve le plus d'attestations de ce mode d'interprétation. Il s'agit, en substance, d'une relecture « actualisante » d'événements et de prophéties scripturaires, considérés comme accomplis dans les situations contemporaines de l'auteur du *peshet* en question. Et c'est bien ce que font les Apôtres avec, toutefois, cette nuance capitale, qu'ils émettent leur « *peshet* » sous l'inspiration de l'Esprit, car il était certainement aussi clair pour eux alors que ce l'est pour nous aujourd'hui, que ce n'étaient, ni « des nations », ni des « peuples d'Israël » qui s'étaient « ligüés » contre le Messie Jésus, mais seulement quelques représentants et membres des unes (les Romains), et des autres (les accusateurs juifs de Jésus).

C'est, une fois de plus, une situation redondante ou, selon ma terminologie propre, « apocatastatique ». En effet, ce qui s'est produit *en germe*, c'est-à-dire au niveau du seul Messie-Jésus, accusé par une poignée de représentants du peuple juif et exécuté par un détachement de Romains, sur l'ordre de leur « magistrat », Ponce-Pilate, se reproduira, à des dimensions tentaculaires, lorsque se réalisera intégralement la prophétie du Ps 2, concernant la montée finale des nations contre Jérusalem :

Pourquoi ces nations en tumulte, ces peuples qui débitent de vaines paroles ? Les rois de la terre s'insurgent, des princes conspirent contre L'Éternel et contre son Oint : faisons sauter leurs entraves, débarrassons-nous de leurs liens!... Celui qui siège dans les deux s'en amuse, L'Éternel les tourne en dérision. Puis, dans sa colère, il leur parle, dans sa fureur, il les épouvante : c'est moi qui ai sacré mon roi, sur Sion, ma montagne sainte. J'énoncerai le statut de

L'Éternel : il m'a dit : Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré. Demande et je te donne les nations pour héritage, pour domaine, les extrémités de la terre ; tu les briseras avec un sceptre de fer, comme vases de potier, tu les casseras. (Ps 2, 1-9).

Il a paru utile de citer la majeure partie de ce psaume, parce que sa réalisation eschatologique révélera pleinement le mystère du Christ et de Son Peuple, lorsque ce dernier sera investi de ses fonctions messianiques, comme on va tenter de l'analyser à présent.

Tout d'abord, il convient de rappeler que, pour toute la tradition chrétienne sans aucune exception, c'est Jésus qui est le Roi, l'Oint dont parle ce psaume ; et, bien entendu, c'est lui qui est le Fils engendré par Dieu (cf. Ac 13, 33ss; He 1, 5).

Pourtant, ce titre de Fils de Dieu est attribué à quelqu'un de la lignée de David, qui ne peut être Jésus, comme l'atteste le texte suivant, où, après avoir annoncé à David qu'il lui fera une Maison, Dieu ajoute :

Et, quand tes jours seront accomplis [...], je maintiendrai après toi le lignage issu de tes entrailles et j'affermirai sa royauté. C'est lui qui construira une maison pour Mon Nom et j'affermirai pour toujours son trône royal. Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils. S'il commet le mal, je le châtierai avec une verge d'homme et, par les coups que donnent les humains. Mais ma faveur ne lui sera pas retirée comme je l'ai retirée à Saül que j'ai écarté de devant toi. Ta maison et ta royauté resteront assurées à jamais devant moi, ton trône sera établi à jamais. (2 S 7, 12-16)

Ce que confirme le Psaume 89 :

Il m'appellera : Toi, mon père, mon Dieu et le rocher de mon salut! Si bien que j'en ferai l'aîné, le souverain des rois de la terre. [...] J'ai pour toujours établi sa lignée et son trône comme les jours des cieux. Si ses fils abandonnent

ma loi, ne marchent pas selon mes jugements [...] je visiterai avec une verge leurs péchés, avec des coups, leurs méfaits; mais sans retirer de lui mon amour, sans faillir dans ma vérité. Point ne profanerais mon Alliance, ne dénierai ce qui sort de mes lèvres : une fois, je l'ai juré par ma sainteté : mentir à David, jamais! Sa lignée à jamais sera et son trône comme le soleil devant moi, comme est fondée la lune à jamais témoin véridique dans la nue. (Ps 89, 27-38)

Pourtant, dans le même psaume, voici un cri de détresse, motivé par la non-fidélité apparente de Dieu à ses promesses :

Mais toi, tu as rejeté et répudié ; tu t'es emporté contre ton Oint; tu as renié l'alliance de ton serviteur, tu as profané jusqu'à terre son diadème [...]. Où sont tes faveurs originelles, Seigneur ? Tu as juré à David sur ta vérité. Souviens-toi, Seigneur, de l'insulte à ton serviteur : Je reçois en mon sein tous les traits des peuples ; ainsi tes adversaires, Éternel, ont insulté, ainsi insulté les traces de ton oint ! (Ps 89, 39-52).

Le mystère « apocatastatique » de ces concordances scripturaires est le suivant : il y a identité analogique entre la filiation divine de Jésus et celle de Son Peuple, et entre Son intronisation messianique et celle de ce même Peuple.

À « *Aujourd'hui, je t'ai engendré* » correspondent ces paroles de Dieu (déjà citées plus haut), par la bouche d'Isaïe :

Alors qu'elle n'a pas encore eu d'enfant, elle a enfanté, alors qu'elle n'a pas encore eu les douleurs, elle a accouché d'un mâle. Qui a jamais entendu rien de tel ? Qui a jamais vu chose pareille? Peut-on mettre au monde un pays en un seul jour? Enfante-t-on une nation en une fois? Et voici que Sion a enfanté et mis au monde ses fils. (Is 66, 7-8).

Toutefois, il est patent que le Nouveau Testament a, pour ainsi

dire, 'monopolisé' le verset 7 du Psaume 2 au profit de Jésus. Ce passage de l'Évangile de Luc l'applique au baptême du Christ :

Or, il advint, une fois que tout le peuple eut été baptisé et, au moment où Jésus, baptisé lui aussi, se trouvait en prière, que le ciel s'ouvrit et l'Esprit Saint descendit sur Lui, sous une forme corporelle, comme une colombe. Et une voix vint du ciel : Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré. (Lc 3, 21-22)

Pour Paul, par contre, c'est en ressuscitant que Jésus devient Fils de Dieu :

Et nous, nous vous annonçons la Bonne Nouvelle : la promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie en notre faveur à nous, leurs enfants : il a ressuscité Jésus. Ainsi est-il écrit dans les Psaumes : Tu es mon fils. Moi-même, aujourd'hui, je t'ai engendré. (Ac 13, 32-33).

L'Église, elle, par la bouche de la plupart de ses écrivains ecclésiastiques, voit, dans l'enfant mis au monde par la « *femme dans le soleil* », en Ap 12, 1ss, la naissance de Jésus, ou sa résurrection.

Pourtant, si l'on s'en tient au contexte, cela paraît peu probable ; en effet, Jésus est ressuscité et monté au ciel, adulte. De surcroît, la femme de l'Apocalypse – quel qu'en soit le symbole caché – s'enfuit au désert pour une période définie : 1260 jours (v. 6). Et il n'est pas possible de voir, dans ce laps de temps, même si on le convertit en années, le règne invisible du Christ, au travers de son Église, jusqu'à la Parousie, comme le professent nombre d'exégètes et de prédicateurs chrétiens.

Ce qui paraît fonder cette interprétation traditionnelle est la citation vétérotestamentaire explicite de la fameuse phrase (v. 5) : « *Or la Femme mit au monde un enfant mâle, celui qui doit mener toutes les nations avec un sceptre de fer* », qui est une référence au Ps 2 (v. 9), lequel traite du Messie eschatologique.

Et, en effet, Ap 19, 11 ss. attribue au « *Cavalier-Verbe de Dieu* », venant « *à la tête des armées du Ciel* », le même « *sceptre de fer* ».

Il semble donc que l'auteur de l'Apocalypse ait vu, dans l'enfant enlevé, le Verbe de Dieu, considéré comme Premier-né d'entre les morts. Toutefois, un examen plus attentif de l'Écriture révèle que, comme beaucoup d'autres passages, celui-ci peut s'appliquer aussi bien à un être unique – ici, le Verbe de Dieu – qu'à une collectivité d'individus – en l'occurrence, le peuple de Dieu parvenu à son stade messianique.

En fait foi ce passage de l'Apocalypse :

Le vainqueur, celui qui restera fidèle à mon service jusqu'à la fin, je lui donnerai pouvoir sur les nations; c'est avec un sceptre de fer qu'il les mènera, comme on fracasse des vases d'argile ! Ainsi, moi-même, j'ai reçu ce pouvoir de mon père... (Ap 2, 26-28)

Ainsi, on peut le constater une fois de plus, tant les paroles des prophètes, que celles des auteurs du Nouveau Testament, nous invitent à être sans cesse attentifs à ce mystère de la récapitulation apocatastatique des Écritures, à la Fin des temps, qui est celui de la Consommation¹⁰.

Si nous acceptons de lire ainsi ce récit d'Ac 4, 24 ss., analysé plus haut, force est de reconnaître que la première communauté chrétienne a vu, dans la coalition momentanée du pouvoir religieux juif avec l'empire romain, non pas l'accomplissement *total* de la prophétie de David (Ps 2), mais son accomplissement *apocatastatique*, tout en pressentant que l'avenir reproduirait, en plénitude, le modèle ainsi réalisé dans le drame messianique réel, mais aux dimensions nucléaires, qui eut lieu sous Ponce-Pilate.

10. La preuve de cette vue est que l'Apocalypse évoque ce texte dans un contexte qui est incontestablement eschatologique, puisqu'il s'agit de l'établissement, sur terre, du règne du Christ (Voir Ap 11, 18). C'est, encore une fois, une situation-germe.

5) L'effusion de l'Esprit à la Pentecôte épuise-t-elle la portée eschatologique de la prophétie de Joël ?

C'est à un processus de même nature que l'on a affaire avec le discours de Pierre à la foule, accourue après la descente de l'Esprit Saint sur la première communauté :

Hommes de Judée et vous tous qui résidez à Jérusalem, apprenez ceci, prêtez l'oreille à mes paroles. Non, ces gens ne sont pas ivres, comme vous le supposez; ce n'est d'ailleurs que la troisième heure du jour. Mais c'est bien ce qu'a dit le prophète : Il se fera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair. Alors, vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards des songes. Et moi, sur mes serviteurs et sur mes servantes, je répandrai de mon Esprit. Et je ferai paraître des prodiges là-haut dans le ciel et des signes, ici-bas, sur la terre. Le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang, avant que vienne le jour du Seigneur, ce grand jour. Et quiconque, alors, invoquera la nom du Seigneur sera sauvé. (Ac 2, 14-21)

Ce n'est certainement pas un hasard si la prophétie de Joël (3, 1-5) est donnée, *in extenso*, alors que ne s'est produit aucun des signes terrifiants annoncés par le prophète (prodiges au ciel et sur la terre, soleil changé en ténèbres, et lune changée en sang). De plus, il est patent – et ce l'était, bien entendu, pour les contemporains de cet événement – que l'Esprit n'a pas été répandu « sur toute chair », et que le « Jour du Seigneur », c'est-à-dire celui du Jugement, n'est pas advenu.

Il est vrai qu'il est courant d'entendre affirmer que Pierre et les premiers adeptes de Jésus étaient persuadés que « *la fin de toutes choses était proche* » (1 P 4, 7); si bien que, pour beaucoup de commentateurs, ce passage ne fait pas difficulté. L'argument ne convaincra que les convaincus d'avance. Il reste que, si tel était bien le cas, les chrétiens seraient les plus malheureux des hommes, car il leur faudrait avouer que Pierre et les autres Apôtres se sont trompés, puisque, *de fait*, aucun de ces signes

ne s'est produit. Dans ce cas, c'est le Nouveau Testament tout entier qui deviendrait suspect.

Mieux vaut, pour le bon sens et pour la foi, voir dans cet événement et dans son interprétation par Pierre, un cas particulièrement frappant de prophétie à caractère « apocatastatique », et attendre, avec confiance, la réédition, « extensive » à toute la communauté eschatologique, de cette effusion de l'Esprit, laquelle sera alors réellement accompagnée des signes annoncés par Joël et Jésus lui-même (Mt 24, 29).

6) Le cas particulier du Psaume 69

Nous arrivons maintenant à un cas très intéressant d'application apocatastatique par le Nouveau Testament de plusieurs passages d'un texte vétérotestamentaire, en l'occurrence, le Psaume 69.

En effet, le Nouveau Testament a abondamment puisé dans ce Psaume pour en actualiser certaines prophéties. On ne retiendra ici que celles qui s'appliquent à Jésus :

- Jn 15, 24-25, qui cite Ps 69, 5 :

Si je n'avais pas fait, parmi eux, des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, ils ont vu et ils nous haïssent, et moi, et mon Père. Mais c'est pour que s'accomplisse la parole écrite dans leur Loi : Ils m'ont haï sans raison.

- Jn 2, 17, qui cite Ps 69, 10, à la suite de l'expulsion des vendeurs du Temple, par Jésus :

Les disciples se rappelèrent qu'il est écrit : le zèle de ta maison me dévore.

- Jn 19, 28-30, qui cite Ps 69, 22 :

Après quoi, sachant que, désormais, tout était achevé, pour que l'Écriture fût parfaitement accomplie, Jésus dit : « J'ai

soif ». Un vase était là, rempli de vin aigre. On mit autour d'une branche d'hysope, une éponge imbibée de vinaigre et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vin aigre, Jésus dit : « c'est achevé ». Et, inclinant la tête, il rendit le dernier soupir.

Une utilisation aussi importante d'un même texte vétér testamentaire, par le Nouveau Testament ¹¹, est un fait trop exceptionnel pour que le chrétien fidèle ne se sente pas invité à regarder de plus près le Psaume 69, que voici *in extenso* :

Sauve-moi ô Dieu, car les eaux me sont entrées jusqu'à l'âme. J'enfonce dans la bourbe du gouffre, et rien qui tienne; je suis entré dans l'abîme des eaux et le flot me submerge. Je m'épuise à crier, ma gorge brûle, mes yeux sont consumés d'attendre mon Dieu. Plus nombreux que les cheveux de la tête, ceux qui me haïssent sans cause; ils sont puissants ceux qui me détruisent, les ennemis qui m'accablent de mensonges (ce que je n'ai pas volé, je dois le rendre).

Ô Dieu, tu sais ma folie, mes offenses sont à nu devant toi. Qu'ils ne rougissent pas de moi ceux qui t'espèrent, Éternel Sabaot ! Qu'ils n'aient pas honte de moi, ceux qui te cherchent, Dieu d'Israël ! C'est pour toi que je souffre l'insulte, que la honte me couvre le visage, que je suis un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère ; car *le zèle de ta maison me dévore*, l'insulte de tes insulteurs tombe sur moi.

Que je pleure sur moi-même et jeûne et l'on m'en fait un sujet d'insulte; que je prenne un sac pour vêtement et, pour eux, je deviens une fable, le conte des gens assis à la porte et la chanson des buveurs de boissons fortes.

Et moi, t'adressant ma prière, Éternel, au temps favorable,

11. Il faut y ajouter : Rm 15, 3 ; 11, 9-10 ; Ac 1, 20.

en ton grand amour, Dieu, réponds-moi en la vérité de ton salut.

Tire-moi du borbier où je m'enfoncé, que j'échappe à mes adversaires, à l'abîme des eaux ! Que le flux des eaux ne me submerge, que le gouffre ne me dévore, que la bouche de la fosse ne me happe !

Réponds-moi, Éternel, car ton amour est bonté; en ta grande tendresse, regarde vers moi ; à ton serviteur, ne cache point ta face, l'oppression est sur moi, vite, réponds-moi, approche de mon âme, venge-la, à cause de mes ennemis, rachète-moi.

Toi, tu connais mon insulte, ma honte et mon affront, devant toi tous mes oppresseurs. L'insulte m'a brisé le cœur jusqu'au désespoir. J'espérais la compassion ¹², mais en vain, des consolateurs, et je n'en ai pas trouvé. Pour nourriture, ils m'ont donné du poison, *dans ma soif ils m'abreuvaient de vinaigre*.

Que devant eux leur table soit un piège et leur abondance un traquenard; que leurs yeux s'enténébrent pour ne plus voir, fais qu'à tout instant les reins leur manquent ! Déverse sur eux ton courroux, que le feu de ta colère les atteigne ; que leur enclos devienne un désert, que leurs tentes soient sans habitants : ils s'acharnent sur celui que tu frappes, ils glosent sur les blessures de ta victime ¹³. Charge-les, tort sur tort, qu'ils n'aient plus d'accès à ta justice; qu'ils soient rayés du Livre de Vie, retranchés du compte des Justes. Et moi, courbé, pauvre et douloureux, ton salut, Dieu, me redressera.

12. En fait, l'hébreu porte : "hocher la tête" (en signe de sympathie et de compassion). Ces deux attitudes : le hochement de tête et les paroles d'encouragement et de consolation, étaient classiques, dans l'ancien temps. Elles n'étaient pas réservées uniquement au deuil, mais se pratiquaient envers qui était dans la détresse et la persécution (cf. Jb 2, 11).

13. Mot à mot : "ils racontent, ils s'entretiennent des blessures de celui que tu as frappé".

Je louerai le nom de Dieu par un cantique, je le magnifierai par l'action de grâces ; cela plaît à L'Éternel plus qu'un taureau, une forte bête avec corne et sabot.

Ils ont vu, les humbles, ils jubilent; chercheurs de Dieu, que vive votre cœur !

Car L'Éternel exauce les pauvres, il n'a pas méprisé ses prisonniers.

Que l'acclament le ciel et la terre, la mer et tout ce qui s'y remue!

Car Dieu sauvera Sion, il bâtira les villes de Juda, là, on habitera, on possédera; la lignée de ses serviteurs en hérite et les amants de son nom y demeurent.

Une lecture attentive du texte est de nature à convaincre les plus sceptiques que, *considéré dans son entièreté*, ce psaume *ne peut s'appliquer à Jésus*. En témoigne le verset 6 :

« Ô Dieu, tu sais ma folie, mes offenses sont à nu devant toi ». Jésus a-t-il péché, qu'Il doive confesser sa folie ?

Mais même cette évidence ne viendra pas à bout de la dialectique apologétique des allégoristes et spiritualistes chrétiens, pour lesquels l'Écriture n'est qu'un magma humano-divin, un corps mélangé, une espèce de matière première brute, d'où émergent, parfois – tels des diamants à peine décelables dans leur gangue de boue – quelques pépites savamment enfouies par Dieu, tombées de la bouche des semeurs inconscients qu'étaient les prophètes d'Israël, afin que les Pères de l'Église, les écrivains ecclésiastiques anciens et modernes, les exégètes, les prédicateurs et les théologiens chrétiens d'aujourd'hui, y trouvent exactement ce qu'ils cherchent : ***la justification et la confirmation péremptoires des présupposés de leur religion, alors considérée comme ayant supplanté le judaïsme.***

Paul a eu bien raison d'écrire : *« tous les descendants d'Israël*

ne sont pas Israël » (Rm 9, 6). Car tous les chrétiens évoqués ci-dessus n'ont pas forcément l'Esprit de Dieu. Ils ne trouvent dans l'Écriture que ce qu'ils veulent y voir. Ayant, une fois pour toutes, décrété que **l'ancien Israël**¹⁴ lisait les événements de son histoire nationale et religieuse, « de façon charnelle », et qu'il préférerait « la lettre qui tue » à « l'Esprit qui vivifie », ils en ont déduit qu'eux seuls avaient le discernement nécessaire pour trancher dans le vif de la Parole de Dieu et affirmer : « Ceci est un cri de haine nationaliste du prophète »¹⁵, ou : Ceci est l'expression des espérances terrestres limitées à l'horizon du prophète », etc.

Même le « *pas un point sur l'i, pas un trait ne passera de la Loi, que tout ne s'accomplisse* » (Mt 5, 18), sera inopérant sur ces gens-là. Ils souriront, avec commisération, de votre naïve « foi du charbonnier », et mettront les rieurs de leur côté en recourant, à grand renfort de sophismes, à des passages de l'Ancien Testament et du Nouveau, qui n'ont, à l'évidence, aucune portée prophétique¹⁶.

Pour eux, en effet, ce qui compte, ce sont les « pépites » – entendez : les paroles – qui, *incontestablement*, « ont été écrites pour notre instruction ». C'est ainsi qu'ils deviennent totalement aveugles concernant le reste, ce qu'ils appellent le « terreau ». En poussant à l'extrême les conséquences de leur méthode, le Psaume 69 serait « un tas de fumier », sur lequel fleuriraient – ô merveille ! – les quelques parallèles et analogies surnaturelles applicables à Jésus ou au message chrétien !...

Dieu nous préserve de nous adonner à une telle dissection du corps *vivant* et *un* qu'est l'Écriture, dans le but prométhéen d'en tirer des éléments vivants. La vivisection est un crime, puisque,

14. L'Église étant, bien entendu, le "Nouvel Israël", expression malheureuse dépourvue de tout support scripturaire, mais qui a, hélas! trouvé place dans deux textes du concile Vatican II !

15. Voir la *Bible de Jérusalem*, éditions récentes - Introduction aux prophètes (à propos de Nahum), p. 1088, où le commentateur nous parle de "ce nationalisme violent qui ne soupçonne pas encore l'Évangile, ni même l'universalisme de la seconde partie d'Isaïe"...

16. Par ex. et entre mille : 1 R 15, 1, 9, 25, 33, ??etc. et 2 Tm 4, 13.

d'un être vivant, elle fait un cadavre. Or, la Parole de Dieu est « Esprit et vie ».

En fait, le Psaume 69, lu littéralement – il le faut bien – est une méditation prophétique douloureuse du roi-Messie David sur ses épreuves personnelles. Mais il est certain – et cela n'a, bien entendu, pas échappé à la tradition juive – qu'au-delà de son propre cas, l'inspiration de Dieu lui fait pressentir et exprimer mystérieusement une *extension*, bien plus vaste, et de portée prophétique plus transcendante que ne pourrait le laisser supposer une lecture superficielle du texte.

À combien plus forte raison, pour les fidèles d'aujourd'hui qui lisent de manière « apocatastatique », devrait-il apparaître clairement que c'est là décrite prophétiquement, la situation du **peuple parvenu à sa dimension messianique**¹⁷, aux temps eschatologiques, lorsqu'il sera en butte à la haine, au mépris et aux accusations iniques des nations coalisées contre lui, jusqu'à ce qu'enfin, Dieu prenne fait et cause pour lui, le sauve et le glorifie, confondant ainsi, définitivement, les ennemis de Son peuple.

Outre la reconnaissance de l'état de pécheur de ce Messie (v. 6), les passages suivants confirmeront notre certitude qu'il ne peut aucunement s'agir de Jésus, même « aux jours de sa chair » (cf. He 5, 7) :

Ps 69, 4 : « Mes yeux sont consumés d'attendre mon Dieu. »

C'est bien là la situation du peuple juif depuis des milliers d'années.

Ps 69, 5 : « Ce que je n'ai pas volé, je dois le rendre. »

N'est-ce pas, précisément, ce qu'on exige de l'État d'Israël aujourd'hui, à savoir, qu'il *rende* à d'autres, qui n'ont aucun titre

17. Qu'il s'agisse d'un personnage précis ou de tout le peuple devenu messianique aux temps eschatologiques.

de propriété sur elle, une *terre à eux promise par Dieu Lui-même* et que les juifs n'ont certainement *pas volée* !...

Ps 69, 9 : « Je suis un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère ».

Ce verset est lourd de réminiscences et de parallèles prophétiques. Cette exclamation en rappelle une autre, du même David quand, poursuivi par Saül, il se plaint des hommes qui, dit-il,

m'ont banni aujourd'hui, en sorte que je ne participe plus à l'héritage de L'Éternel, comme s'ils disaient : va servir des dieux étrangers! » (1 S 26, 19).

Alors que Moïse avait dit à tout le peuple :

Car tu es un peuple consacré à L'Éternel, ton Dieu; c'est toi que L'Éternel, ton Dieu a choisi pour son peuple à lui, parmi toutes les nations qui sont sur la terre. (Dt 7, 6).

Ces « *frères* », pour lesquels le peuple juif est un étranger ne seraient-ils pas cet Ephraïm, que constitue la chrétienté, ces dix tribus séparées de Juda par un schisme radical – politique d'abord, religieux ensuite (1 R 12) – puis dispersées dans les nations, sans qu'elles soient jamais revenues, malgré les assurances des prophètes. Ayant oublié leurs racines, elles se sont arrogé le titre de « *nouvel Israël* », niant systématiquement le destin messianique de la tribu de Juda (= les juifs) et refusant la kénose d'une réunion avec lui, pourtant réalisée sacramentellement en Jésus (Ep 2, 14 ss.).

Les « *greffés* », que sont les chrétiens, sur le tronc de Jacob, lequel avait été fait « *maître pour ses frères* », et devant lequel les « *fils de sa mère* » devaient « *se prosterner* » (cf. Gn 27, 29), le somment, depuis plus de seize siècles, d'accepter sans condition une foi dont l'exposé qu'ils en font et la pratique qui en découle – sans parler du visage défiguré qu'ils en présentent, et des conditions qu'ils posent à celles et ceux à qui ils prétendent

la démontrer – détournent invariablement les fils de Jacob d'y adhérer, ou même d'y comprendre quoi que ce soit.

Job a bien prophétisé de ces « frères », en s'écriant :

Mes frères ont été décevants, comme un torrent, comme le cours des torrents passagers ! (Jb 6, 15).

De même, Isaïe, lorsqu'il prononça cet oracle mystérieux :

Écoutez la parole de L'Éternel, vous qui tremblez à sa parole. Ils ont dit, vos frères qui vous haïssent, qui vous rejettent à cause de mon nom: que L'Éternel manifeste sa gloire et que nous soyons témoins de votre joie. Mais c'est eux qui seront confondus! (Is 66, 5).

Mais il est un autre passage, plus prophétique – encore que poétique – et qui préfigure bien la situation ambiguë qui est celle de l'Israël « **selon la chair** », égaré et endurci par rapport au Christ – en raison d'un dessein divin, mystérieux, dont nous n'avons pas la clé -, mais qui est également la situation de l'Israël qui se qualifie de « **nouveau** », à savoir : la chrétienté. Un passage du Cantique des Cantiques prophétise son zèle, qui fut longtemps amer et pharisaïque, ainsi que l'impatience mauvaise et apologétique de ses zéloteurs, fiers de leur religion bien établie et sûrs de leur bon droit confessionnel face aux fils d'Israël, à la nuque raide et à l'âme non encore baptisée :

Les fils de ma mère se sont emportés contre moi. Ils m'ont mise à garder les vignes. Ma vigne à moi, je ne l'avais pas gardée. (Ct 1, 6)

Quand on sait que l'Épouse du Cantique est le symbole de la communauté d'Israël, on ne peut que s'émerveiller de cette prophétie mystérieuse du « *retour au troupeau* » de cette brebis égarée, mais combien chérie, qu'annonce poétiquement ce verset du Cantique :

Dis-moi, toi que mon cœur aime : où mèneras-tu paître le troupeau, où le mettras-tu au repos, à l'heure de midi, pour

que je n'erre plus en vagabonde, près des troupeaux de tes compagnons. (Ct 1, 7)¹⁸.

Et pour revenir au Psaume 69 :

v. 10: « Car le zèle de ta maison me dévore. »

C'est bien à propos des juifs « selon la chair » que Paul lui-même reconnaissait : « Car je leur rends témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu... » (Rm 10, 2), même s'il ajoute : « mais c'est un zèle dépourvu de la connaissance idoine¹⁹. »

v. 21: « J'espérais la compassion, mais en vain, des consoleurs, et je n'en ai pas trouvé. »

C'est bien ce qui arriva à Job, lorsque ses amis vinrent, soi-disant pour le « consoler » (Jb 2, 11), alors qu'en fait, ils se muèrent ensuite en ses pires accusateurs, ce qui provoqua d'ailleurs la colère de Dieu, lequel ne leur pardonna que sur intercession de Job lui-même (cf. Jb 42, 7-8). Et l'on perçoit la terrible déception qu'éprouve Job devant la défection de ses amis, qui le fait s'écrier (Jb 16, 2) : « *Quels pénibles consoleurs vous faites !* »

Et c'est – bien entendu – ce qui arrive au peuple juif depuis qu'il existe. Ce cri de Jérémie en témoigne :

Mes yeux fondent en larmes, car il est loin de moi, le consoleur qui me rendrait la vie ! (Lm 1, 16).

Et ce verset encore :

Sion tend les mains, mais pas de consoleur pour elle... » (Lm 1, 17).

Et pourtant, n'est-ce pas aux chrétiens, de « consoler » le peuple juif, comme Dieu le leur demande, en Isaïe ?

18. Voir aussi Mi 7, 14; Ps 119, 176; Is 63, 17, etc.

19. Et non « mal éclairé », comme traduit la Bible de Jérusalem. Le terme grec est *epignôsis*, que l'on peut rendre ici par « adéquate », ou « qui convient ».

Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu. (Is 40, 1).

L'impératif pluriel ne laisse guère de doute : ce n'est pas à Isaïe qu'est adressée cette injonction, ni au peuple juif lui-même. C'est donc bien aux chrétiens de « *parler au cœur de Jérusalem* » et de lui dire « *que son service est fini, que sa faute est expiée...* » (Is 40, 2).

Et cet oracle d'un Psaume déjà cité ne corrobore-t-il pas l'intuition de celles et ceux, dont je suis, qui perçoivent l'« *intrication prophétique* »²⁰ mystérieuse du destin du peuple juif et de celui de Jésus ?

« Ils s'acharnent sur celui que tu frappes, ils glosent sur les blessures de tes victimes. » (Ps 69, 27).

Ce texte appelle, lui aussi, bien des parallèles. Contentons-nous de ceux qui suivent :

Vient-on me voir, on dit des paroles en l'air. Tous, à l'envi, mes hâisseurs, chuchotent contre moi : ils estiment que le mal qui m'arrive est mérité : « c'est une malédiction infernale qui s'est déversée sur lui. Maintenant qu'il est couché, il ne se relèvera plus ! » (Ps 41, 8-9)²¹.

Jérémie, lui, a bien prophétisé des persécuteurs de tous les temps, pour lesquels tuer ou faire souffrir des juifs est un service rendu à l'humanité et une gloire rendue à Dieu :

20. Voir, à ce propos mon étude intitulée précisément « Le phénomène de l'"intrication prophétique" ».

21. Précisons, au passage, que ce Psaume contient, lui aussi, une phrase appliquée à Jésus, par l'Évangile de Jean (13, 18) : *"Même le confident sur qui je faisais fond et qui mangeait mon pain a levé le talon contre moi"* (Ps 41, 10). Or, une fois de plus, ce Psaume concerne David et - au-delà de lui - le Messie-homme. En effet, au v. 5, nous lisons : *"Moi, j'ai dit : pitié pour moi, Éternel ! Guéris mon âme, car j'ai péché contre toi."* Ce n'est d'ailleurs pas le seul cas dans l'Ancien Testament, citons encore le Psaume 40 dont le v. 8 : *"Alors j'ai dit : Voici, je viens. Au rouleau du Livre il est écrit de moi..."* etc. est cité et appliqué à Jésus par Hb 10, 7, alors que le contexte du Psaume 40 concerne un pécheur, comme en témoigne son v. 13 : *"Car les malheurs m'assiègent, à ne pouvoir les dénombrer ; mes torts retombent sur moi, je n'y peux plus voir ; ils foisonnent plus que les cheveux de ma tête et le cœur me manque."*

Les gens de mon peuple les égaraient, ils erraient par les montagnes, de montagne en colline, ils allaient, oubliant leur bercail. Tous ceux qui les trouvaient les dévoraient, leurs ennemis disaient : Nous ne sommes pas en faute, puisqu'ils ont péché contre L'Éternel ... (Jr 50, 6-7).

Ce qui n'est pas sans rappeler cette parole de Jésus :

...l'heure vient où quiconque vous tuera pensera rendre un culte à Dieu... (Jn 16, 2)

Le Psaume 71 ne dit rien d'autre :

Car mes ennemis parlent de moi, ceux qui guettent mon âme se concertent : Dieu l'a abandonné pourchassez-le, empoignez-le. Il n'a personne pour le défendre ! (Ps 71, 10-11).

Mais Job annonce prophétiquement à ceux qui agissent ainsi, ce qui les attend :

Lorsque vous dites : Comment l'accabler ? Quel prétexte trouverons-nous en lui ? Craignez pour vous-mêmes l'épée, car, en prenant l'épée (contre moi), vous avez attiré la colère sur vos fautes et vous saurez qu'il y a un jugement. (Jb 19, 28-29)²².

Au terme de cette analyse poussée du Psaume 69, il semble que l'on puisse conclure qu'une fois de plus, se révèle, dans l'utilisation faite par Jésus et le Nouveau Testament, d'un texte vétérotestamentaire, le mystère de l'accomplissement apocatastatique. De plus en plus, se superposent, dans une perspective prophétique, Jésus et Son Peuple parvenu à son stade eschatologico-messianique.

22. Même thématique dans cet oracle du prophète Amos : *"Ainsi parle L'Éternel, pour trois crimes d'Edom et pour quatre, je l'ai décidé sans retour : parce qu'il a poursuivi son frère avec l'épée, étouffant toute pitié, parce que sa colère déchire toujours et qu'il conserve sans fin sa fureur, j'enverrai le feu dans Teman et il dévorera les palais de Boçra."* (Am 1, 11-12)

PARABOLES À CARACTÈRE APOCATASTATIQUE: LA VIGNE, LE CHRIST ET LE ROYAUME

Ces paraboles sont trop nombreuses pour être toutes étudiées ici. Je n'en retiendrai que deux qui sont très parlantes pour notre propos et éclairantes pour le mystère que nous contemplons. La première a pour thème **la vigne**, la seconde, **l'intendant infidèle**.

Et tout d'abord, il convient de préciser que, dans l'Ancien Testament, la vigne est l'image fréquente du peuple juif¹. Par contre, dans le Nouveau Testament, elle est plutôt l'image du Royaume. C'est nettement le cas dans la parabole des « *ouvriers de la dernière heure* » (Mt 20, 1 ss.), où les ouvriers sont les fidèles et la vigne, le royaume dans lequel ils prennent une part active. C'est encore plus évident dans la parabole des « *vignerons homicides* » (Mt 21, 33 ss. et parallèles), que nous étudierons en détail, ci-dessous. La vigne que plante le propriétaire (Dieu), est **louée** aux vignerons (les juifs), avant de leur être **enlevée**.

Mais les choses deviennent beaucoup plus mystérieuses lorsque Jésus se désigne lui-même comme « *la vigne véritable* », appelant alors Son père, « *le vigneron* », (Jn 15, 1). Or, la suite des propos

1. Voir surtout Ps 80, 9 ; 15 ; Is 5, 1 ss ; Jr 2, 21ss ; 22, 10 ; Ez 17, 6 ; 19, 10 ; Os 10, 1 ; etc.

de Jésus, dans ce passage de Jean, rend bien claire la nouveauté radicale opérée par la venue du Verbe de Dieu, son incarnation, sa mort et sa résurrection. En effet, en lui, c'est une nouvelle création qui s'opère. Jésus **est** cette vigne nouvelle, céleste autant qu'humaine, non faite de main d'homme, mais incarnée, sur laquelle les chrétiens sont entés, greffés:

Je suis la vigne, vous êtes les sarments (Jn 15, 5).

C'est à la lumière de la révélation de ce mystère qu'il faut aborder cette parabole, terrible en apparence, du 'rejet' du peuple juif, de son exclusion de la vigne.

Écoutez une autre parabole. Un homme était propriétaire et il planta une vigne ; il l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir et y bâtit une tour², puis il la loua à des vigneron et partit en voyage. Quand approcha le moment des fruits, il envoya ses serviteurs aux vigneron pour en recevoir les fruits. Mais les vigneron se saisirent de ses serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre, en lapidèrent un troisième. De nouveau, il envoya d'autres serviteurs, plus nombreux que les premiers, et ils les traitèrent de même. Finalement, il leur envoya son fils en se disant : « Ils respecteront mon fils ». Mais les vigneron, en voyant le fils, se dirent par devers eux: « Celui-ci est l'héritier : venez! Tuons-le, que nous ayons son héritage. » Et, le saisissant, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Lors donc que viendra le maître de la vigne, que fera-t-il à ces vigneron-là? ' Ils lui disent : 'Il fera misérablement périr ces misérables et il louera la vigne à d'autres vigneron, qui lui en livreront les fruits en leur temps ». Jésus leur dit : 'N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : *la pierre qu'avaient rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue pierre de faite. C'est là l'oeuvre du Seigneur et elle est admirable à nos yeux ?* Aussi, je vous le dis : **le royaume de**

2. Cf. Is 5, 1 ss. Voir les variantes des deux autres synoptiques : Mc 12, 1 ss ; Lc 20, 9 ss.

Dieu vous sera retiré pour être confié à un peuple qui en produit les fruits'. »

Ce passage comporte deux réminiscences vétérotestamentaires qui seront analysées séparément, étant donné leur extrême importance respective. C'est pourquoi cette analyse est divisée en deux parties, intitulées : 1. La Vigne et le Royaume. 2. La Pierre d'Angle et le Nouveau Temple de Dieu.

1. La Vigne, le Christ et le Royaume

La première citation vétérotestamentaire à laquelle fait allusion Jésus dans sa parabole des vigneronniers homicides est tirée d'Isaïe :

Is 5, 1-7 : Que je chante à mon bien- aimé le chant de mon ami pour sa vigne. Mon bien-aimé avait une vigne sur un coteau fertile. Il la bêcha, il l'épierra, il y planta du raisin vermeil. Au milieu il bâtit une tour, il y creusa même un pressoir. Il attendait de beaux raisins : elle donna des raisins corrompus. Et maintenant, habitants de Jérusalem et gens de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne. Que pouvais-je encore faire pour ma vigne que je n'aie fait ? Pourquoi espérais-je avoir de beaux raisins, et a-t-elle donné des raisins corrompus ? Et maintenant, que je vous apprenne ce que je vais faire à ma vigne ! En ôter la haie pour qu'on vienne la brouter, en briser la clôture pour qu'on la piétine ; j'en ferai un maquis, elle ne sera, ni taillée, ni sarclée : ronces et épines y croîtront, j'interdirai aux nuages d'y faire tomber la pluie. Eh bien, la vigne de L'Éternel Sabaot, c'est la Maison d'Israël, et l'homme de Juda, c'est son plant de choix. Il attendait le droit et voici l'iniquité, la justice et voici les cris.

Première remarque. Dans ce passage d'Isaïe, il n'est absolument pas question de donner la vigne à d'autres. C'est d'autant plus évident que la parabole est claire : la vigne **est** Israël.

Seconde remarque – qui nous ouvre des horizons insoupçonnés.

Le v. 7, nous apprend non seulement que « *la vigne de L'Éternel Sabaot, est la Maison d'Israël* », mais que cette « *Maison* », c'est **tout Israël**. En effet, il y est précisé : « *et l'homme de Juda, c'est son plant de choix* ». Nous voici donc ramenés à la fameuse dualité mystérieuse, tant de fois remarquée, dans nos investigations : **tout Israël = Ephraïm** (Royaume du Nord, 10 tribus) **et Juda** (Royaume du Sud, 1 tribu, à laquelle, selon la Tradition, on ajoute parfois Benjamin).

Précisons également que la vigne comme symbole du Peuple de Dieu est un thème relativement fréquent dans l'Écriture³, surtout – il faut bien le reconnaître – dans des contextes de jugement et de désastres pour Israël. Mais il existe au moins deux textes qui parlent explicitement d'un rétablissement de la Vigne. Le premier est tiré du Psaume 80, qui est un cantique de conversion et de restauration. Le voici en entier, car c'est ainsi qu'il convient de le lire pour comprendre la suite.

Pasteur d'Israël, écoute, toi qui mènes Joseph comme un troupeau ; toi qui sièges sur les Chérubins, resplendis devant Ephraïm, Benjamin et Manassé, réveille ta vaillance et viens à notre secours. Dieu fais-nous revenir, fais luire ta face et nous serons sauvés. Jusques à quand, Éternel, Dieu Sabaot, prendras-tu feu contre la prière de ton peuple ? Tu l'as nourri d'un pain de larmes, abreuvé de larmes à triple mesure ; tu fais de nous une question pour nos voisins et nos ennemis se moquent de nous. Dieu Sabaot, fais-nous revenir, fais luire ta face et nous serons sauvés. Il était une vigne, tu l'arraches d'Égypte, tu chasses les nations pour la planter ; devant elle tu fais place nette, elle prend racine et remplit le pays. Les montagnes étaient couvertes de son ombre, et de ses pampres les cèdres de Dieu ; elle étendait ses sarments jusqu'à la mer et du côté du fleuve ses rejetons. Pourquoi as-tu rompu ses clôtures, et tout passant du chemin la grappille ? Le sanglier des forêts la ravage et la bête des champs la dévore ? Dieu Sabaot,

3. Voir surtout Is 27, 2 ss ; Jr 2, 21 ; 5, 10 ; 6, 9 ; 8, 13 ; 12, 10 ; Ez 17, 6 ; 19, 10 ; Os 10, 1 ss ; Jl 1, 7 ; Ps 80, 9-19 ; Ct 1, 6 ; 8, 11-12, etc.

reviens enfin, observe des cieux et vois, *visite cette vigne, protège-la, celle que ta droite a plantée. Ils l'ont brûlée par le feu comme une ordure, au reproche de ta face ils périront.* Ta main soit sur l'homme de ta droite, le fils d'Adam que tu as rendu fort pour toi. Jamais plus, nous n'irons loin de toi ; rends-nous la vie, qu'on invoque ton nom, Éternel Dieu Sabaot, fais-nous revenir, fais luire ta face et nous serons sauvés.

On aura remarqué qu'aux versets 15-16, il est question pour Dieu de « *visiter cette vigne* » et de la « protéger ». Et, au v. 17, il est clair que ceux qui l'ont brûlée subiront un châtiment.

Le second texte est encore plus favorable. En Isaïe, c'est Dieu lui-même qui déclare :

Is 27, 2-3 : Ce jour-là, la vigne de vin, chantez-la ! Moi, L'Éternel, j'en suis le gardien, de temps en temps, je l'irrigue ; pour qu'on ne lui fasse pas de mal, nuit et jour, je la garde.

Que le contexte de cette merveilleuse protection divine sur sa vigne soit eschatologique, c'est ce que prouve le verset précédent (v. 1) :

Ce jour-là, L'Éternel châtiara avec son épée dure, grande et forte, Léviathan, le serpent fuyard, Léviathan, le serpent tortueux, il tuera le dragon qui habite la mer.⁴

La répétition de l'expression caractéristique : **ce jour-là** ne laisse aucun doute, c'est bien le **Jour du Seigneur**, qui inaugure le millénaire du règne terrestre du Christ (Ap 20, 4-6).

Mais, d'ici à la consommation eschatologique du mystère que nous contemplons, force nous est de scruter encore l'Écriture pour mieux entrer dans la compréhension de ce qui est en jeu depuis la solennelle et terrible parole du Christ dans cette parabole des 'vignerons homicides' :

4. Cf. Ap 20, 1 ss.

Mt 21, 43 : « Ainsi, je vous le dis : le Royaume de Dieu vous sera retiré pour être confié à un peuple qui en porte les fruits! »

De fait, après ce jugement sans appel, il semble qu'il n'y ait rien à espérer et que soient rendus vains les textes inspirés évoqués ci-dessus, lesquels semblaient pourtant bien prophétiser un rétablissement de la Vigne.

Et tout d'abord, il y a lieu de nous interroger sur une question délicate. N'est-ce pas une vue chrétienne polémique et apologétique que ce rejet des juifs ? Cette parabole n'est-elle pas le fruit d'un durcissement théologique postérieur de la communauté chrétienne, lorsqu'il fut devenu évident que, dans sa grande masse, le peuple juif n'acceptait pas le message chrétien ? Quelques historiens des religions l'ont affirmé, sans preuve, comme d'habitude.

Pourtant, les juifs eux-mêmes ont eu conscience de ce rejet, de cette dépossession du Royaume. On en veut pour preuve les deux textes suivants, l'un tiré de l'Écriture, l'autre, du Talmud. Commençons par le texte scripturaire.

Is 63, 15-19 : Regarde du ciel et vois, depuis ta demeure, sainte et glorieuse. Où sont ta jalousie et ta puissance ? Le frémissement de tes entrailles et ta pitié pour moi se sont-ils contenus ? Pourtant, tu es notre père. Si Abraham ne nous a pas reconnus, si Israël ne se souvient plus de nous, toi, Éternel, tu es notre père, notre rédempteur, tel est ton nom depuis toujours. Pourquoi, Éternel, nous laisser errer loin de tes voies et endurcir nos cœurs en refusant ta crainte ? Reviens à cause de tes serviteurs et des tribus de ton héritage. Pour bien peu de temps ton peuple saint a joui de son héritage ; nos ennemis ont piétiné ton sanctuaire. Nous sommes, depuis longtemps, des gens sur qui tu ne règnes plus et qui ne portent plus ton nom.

Voici maintenant le texte talmudique (Talmud de Babylone) :

Traité *Haguigah*, 5b : (On commente le passage de Jr 13, 17) « Si vous n'écoutez pas cet avertissement, je pleurerai en secret à cause de l'orgueil... » Quel est le sens de l'expression '*à cause de l'orgueil*'⁵ ? R. Samuel b. Isaac a dit : parce que **la gloire** (litt. l'orgueil) **leur a été ôtée pour être donnée aux nations de la terre**. R. Samuel b. Nahmani a dit : à cause de la gloire du Royaume des cieux.

On reste confondu devant l'adéquation de ce texte rabbinique avec celui de l'Évangile. R. Samuel b. Nahmani, dit, en d'autres termes, ce qu'a dit Jésus : « *Le royaume des cieux va vous être ôté* », tandis que R. Samuel b. Isaac a exprimé, lui aussi, d'une autre manière, ce qu'a exprimé Jésus lorsqu'il disait : « *pour être donné à une nation qui en porte les fruits* ».

Autre passage de la littérature rabbinique, consonant avec cette thématique. Il s'agit encore du midrash d'un autre texte de Jérémie, cité par le Talmud de Babylone :

Traité *Sanhédrin* 98, b: Qu'entend-on par : « *Tous les visages prendront un teint livide* » (Jr 30, 6) ? Selon R. Johanan, il s'agit de la famille céleste et de la famille d'ici-bas. Car le Saint, béni soit-il, pensera alors : **les uns et les autres (c'est-à-dire Israël et les Nations) sont l'œuvre de mes mains**. Comment pourrais-je perdre ceux-ci au profit de ceux-là ? R. Pappa cite, à ce propos, un dicton : si, en courant, le bœuf est **tombé** (son maître) installera le cheval dans l'étable (c'est-à-dire qu'il labourera avec le cheval, faute de mieux). »

Ce texte, relativement obscur, est explicité par Rashi, le célèbre commentateur du XIIe siècle, en ces termes :

Lorsque le bœuf a couru et est **tombé**, on met un cheval à sa place dans l'étable, ce qu'on n'avait pas l'intention de faire avant la **chute** du bœuf, car le bœuf était beaucoup

5. Le terme hébraïque *gevah* est rare ; il est rattaché à la racine mieux attestée GaH. Voir Jb 22, 29 ; 33, 17 ; Dn 4, 34, qui sont les trois seuls autres passages où l'on trouve cette forme.

plus cher (au cœur de son maître)⁶. Et, lorsqu'un jour ou l'autre, le bœuf guérit de sa chute, il est difficile pour lui (pour son maître) d'évincer le cheval à cause du bœuf, après l'avoir installé là. ***Ainsi, le Saint, béni soit-Il, voyant la chute d'Israël, donna sa grandeur aux idolâtres. Et, lorsqu'Israël se convertit et est racheté, il lui est difficile de perdre les idolâtres à cause d'Israël.***

Le dilemme divin qu'expose Rashi est exactement le même que celui qui déchirait l'apôtre Paul, lorsqu'il repoussait avec horreur l'idée d'un rejet définitif de son Peuple :

Rm 11, 1-2 : Je demande donc : Dieu aurait-il ***rejeté*** son peuple ? Jamais de la vie ! [...] Dieu n'a ***pas rejeté*** le peuple que d'avance il a discerné.

Mieux, Paul parle aussi de *chute* :

Rm 11, 11 : Je demande donc est-ce pour une vraie chute qu'ils ont trébuché ?

Il veut dire par cette question : sont-ils tombés sans espoir de guérison ? Et, comme le Talmud et Rashi, il donne la réponse, pleine d'espérance :

Rm 11, 11-12 : « Certes non ! Mais leur faux pas (mot à mot : trébuchement) a procuré le salut aux Païens afin que leur propre jalousie en fût excitée. Et si leur faux pas a fait la richesse du monde et leur amoindrissement la richesse des Païens, que ne fera pas leur plénitude ! (plérôme) (...) Car, ***si leur faux pas a fait la richesse du monde et leur amoindrissement la richesse des païens, que ne fera pas leur totalité !***

Comme les Sages du Talmud et comme Dieu lui-même, Paul refuse le manichéisme, le « ou, ou ». Tandis que le Païen qui a cru au Christ, le Goÿ « *sauvageon d'olivier* », 'se glorifie' de ce

6. Admirons au passage le discret humour juif : le bœuf, en effet, est kasher, c'est-à-dire licite à la consommation, ce qui n'est pas le cas du cheval.

qu' »on a coupé des branches pour que lui soit greffé » (Rm 11, 17-19), Paul met en garde : le Goÿ lui aussi, lui surtout, pourrait bien être retranché à son tour s'il s'enorgueillit, lui qui n'est pas de l'olivier franc. Il ne tient que par la foi et à conditions qu'il demeure dans la bonté de Dieu. Quant aux rejetons naturels, ils pourraient bien être à nouveau entés sur leur propre olivier, s'ils deviennent croyants (vv. 20-24).

Enfin, Paul révèle le mystère (v. 25) : il attend le salut du **tout Israël** (v. 26). Salut entièrement gratuit, dont l'initiative vient de Dieu. Car Dieu, comme l'avaient génialement perçu les Sages du Talmud, ne rejettera ni le cheval (= les nations païennes devenues croyantes en Jésus), ni le bœuf (le peuple juif qui a trébuché). Et voici la synthèse de l'apôtre, admirable mais obscure à force de concision :

Rm 11, 28-32 : Ennemis, il est vrai, pour ce qui est de la Bonne Nouvelle, à cause de vous, ils sont, pour ce qui est de l'élection, chéris, à cause de leurs Pères, Car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. En effet, de même que, jadis, vous avez été désobéissants envers Dieu et qu'au temps présent, vous avez obtenu miséricorde du fait de leur désobéissance, eux, de même, au temps présent, ont été désobéissants du fait de la miséricorde exercée envers vous, afin qu'eux aussi obtiennent, au temps présent, miséricorde. Car Dieu les a tous (juifs et païens), enfermés dans la désobéissance pour leur faire, à tous, miséricorde.

On aura remarqué que miséricorde a **déjà** été faite aux juifs, dans les premiers temps de l'Église, ce qui est conforme à l'enseignement de Paul en Ep 2, 11-18.

Il reste à présent à tenter de nous y retrouver dans les méandres du dévoilement progressif de ce **mystère** - car c'en est un : il importe de le rappeler contre toutes les tentatives rationalistes ou intellectualistes de résoudre les antinomies apparentes des textes évoqués ci-dessus.

Revenons donc à ce qui fait l'objet du présent paragraphe, le

rejet de la Vigne juive, et posons-nous la question en toute loyauté : en quoi cette parabole paulinienne de l'olivier franc vient-elle 'réparer les dégâts' de la parabole des 'vignerons homicides', émise par Jésus ?

Une fois de plus, c'est Paul qui nous aidera, lui, le révélateur du mystère « *enveloppé de silence aux siècles éternels* » (Rm 16, 25). Il écrit en effet :

Rm 11, 16 : Or, si les prémices sont saintes, toute la pâte aussi; si la racine est sainte, les branches aussi.

Paul résume magnifiquement ce mystère en une formule ramassée, à laquelle nous avons déjà fait allusion ci-dessus (Rm 11, 16). Commentaire de la *Bible de Jérusalem* sur ce verset :

« La conversion future d'Israël, clairement affirmée, vv. 11-15, en attendant les déclarations encore plus explicites des vv. 25-26, prouve que la portion fidèle réalise pleinement la notion du 'reste', signe indubitable de restauration pour toute la nation ; mais il en résulte aussi que la partie infidèle elle-même reste solidaire de la partie fidèle et participe, en quelque façon, à sa sainteté, comme une pâte que consacre toute entière l'offrande des prémices, Nb 15, 19-21. »

Il convient cependant de préciser que, si ce « *reste élu par grâce* » (Rm 11, 5) est bien « signe indubitable de restauration pour la nation », comme le dit avec justesse le rédacteur de cette note, la cause efficiente de cette restauration, c'est le Christ, comme « *prémices* » (cf. Col 15, 20-23), à un titre privilégié, unique et en perfection. Mais, à son instar, le reste eschatologique devra jouer ce rôle puisqu'il a reçu « *les prémices de l'Esprit* » (Rm 8, 23).

C'est ce qu'expriment l'apôtre Jacques, lorsqu'il déclare que

le « *Père des lumières [...]* a voulu nous enfanter par une

parole de vérité, pour que nous soyons des prémices de ses créatures » (Jc 1, 18);

et l'Apocalypse, quand elle décrit le Reste eschatologique en la personne des

« cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus, des Fils d'Israël (Ap 7, 4 ss.),

en ces termes :

Puis voici que l'Agneau apparut à mes yeux ; il se tenait sur le Mont Sion, avec cent quarante-quatre milliers de gens portant inscrits sur le front son nom et le nom de son père. Et j'entendis un bruit venant du ciel, comme le mugissement des grandes eaux ou le grondement d'un orage violent, et ce bruit me faisait songer à des joueurs de harpe touchant de leurs instruments ; ils chantent un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre Vivants et les Vieillards. Et nul ne pouvait apprendre le cantique, hormis les cent quarante-quatre milliers, les rachetés à la terre. Ceux-là, ils ne se sont pas souillés avec des femmes, ils sont vierges; ceux-là suivent l'Agneau partout où il va ; ceux-là ont été rachetés d'entre les hommes comme prémices pour Dieu et pour l'Agneau. Jamais leur bouche ne connut le mensonge, ils sont immaculés. (Ap 14, 1-5).

Arrêtons-nous un instant sur l'institution des prémices dans l'Ancien Testament. La législation en est complexe et, pour mieux s'y retrouver, il sera utile de se reporter à des ouvrages techniques d'accès facile⁷. Pour résumer, disons que les prémices, comme les dîmes et l'offrande des primeurs (du sol et du bétail), étaient une offrande d'hommage et d'actions de grâces envers Dieu qui donne à l'homme tout ce qui est

7. Voir surtout : R. De Vaux, *Les Institutions de l'Ancien Testament*, Cerf, Paris 1967. T. II 244, 246, 276, 300, etc. On consultera aussi avec profit le *Vocabulaire de Théologie Biblique*, publié sous la direction de X. Léon-Dufour, Cerf, Paris 1981, art. Prémices, col. 1016 ss.

nécessaire à sa subsistance. Mais, outre l'obligation de réserver aux prêtres la meilleure partie (Dt 18, 1-5), on trouve également, dans le Deutéronome, des prescriptions enjoignant aux Israélites d'apporter ces offrandes au sanctuaire fixé par Dieu, et de les manger en présence de L'Éternel (cf. Dt 12, 6-7; 11-12; 17-19).

Mais le rite comportait un autre aspect qui semble bien fondamental ; la consécration à Dieu de la primeur des fruits et des animaux **sanctifie toutes les récoltes, toutes les bêtes du troupeau**. Cet aspect est bien décrit par le *Vocabulaire de Théologie Biblique* :

« Ainsi Israël (Jr 2, 3), les Chrétiens (Jc 1, 18) et spécialement les premiers convertis (Rm 16, 5 ; 1 Co 16, 15), ou les vierges (Ap 14, 4), sont comparés à des prémices prélevées sur la masse et offertes à Dieu ou au Christ. Dans le plan du salut, une élite consacrée joue un rôle actif dans la sanctification du monde. D'après 1 Co 15, 20.23, le Christ ressuscite comme 'prémices', afin que tous ceux qui dorment le suivent dans la gloire. Il est possible que Paul, en Col 1, 5 ss., s'inspire de Pr 8, 22, où la sagesse divine est appelée 'prémices' de l'œuvre ou de la puissance divine. Dans l'ordre de la création, comme dans celui de la rédemption, le Christ réalise les deux aspects contenus dans la notion de prémices : priorité et influence. L'image évolue en Rm 8, 23, où les prémices de l'Esprit désignent l'anticipation et la garantie du salut final des Chrétiens. »

Si l'on a bien compris le rôle de 'prémices', joué par le Christ, on commence à entrevoir le mystère de son sacrifice pascal. En effet, la victime (l'agneau) joue un rôle analogue à celui des prémices, en ce sens qu'elle est la partie immolée, substitut du tout, qu'elle sanctifie ou rachète. Or, le Christ, la veille de sa Passion, s'est donné en « nourriture » et en « breuvage » pour le salut de tout homme.

Arrêtons-nous d'abord sur l'aspect nourriture. C'est sous la forme de pain sans levain que Jésus a donné son corps à

manger⁸. Or, parmi les prémices et autres sacrifices, il existait une offrande végétale appelée *minhah*. Pour mieux en comprendre le sens mystérieux, il est utile de lire le passage suivant, emprunté à l'ouvrage du regretté Père De Vaux, cité ci-dessus⁹.

« L'offrande végétale est appelée *minhah* qui, d'après l'étymologie la plus probable, signifie « don ». Le rituel de Lv 2 distingue plusieurs sources d'offrandes : il y a l'offrande non cuite de fleur de farine imbibée d'huile et accompagnée d'encens ; une poignée de cette farine et tout l'encens sont brûlés sur l'autel, le reste revient aux prêtres, Lv 2, 1-3 ; 6, 7-11 ; 7, 10. Il y a l'offrande de la même pâte, cuite sur une plaque ou dans un moule ; une partie est brûlée, le reste revient aux prêtres, Lv 2, 4-10 ; 7, 9. Ces offrandes doivent être sans levain et assaisonnées de sel, Lv 2, 11-13. Enfin Lv 2, 14-16 assimile à la *minhah* l'offrande des prémices, épis grillés ou pain cuit, accompagnés d'huile et d'encens ; une partie est brûlée sur l'autel. Ce qui est ainsi brûlé de toutes ces offrandes s'appelle '*azkârah*'. Le sens précis est discuté : ou bien un 'mémorial' qui rappelle l'offrant au souvenir de Dieu, ou bien un 'gage', une petite partie qui est donnée à Dieu, le fait penser au tout et en tient lieu. La *minhah* était offerte seule dans des cas spéciaux, ainsi l'offrande quotidienne du grand prêtre, qui était entièrement consumée, le prêtre ne pouvant pas donner et recevoir une même offrande, Lv 6, 13-16. Indépendantes aussi étaient l'offrande qui, pour le pauvre, tenait lieu de sacrifice pour le péché, Lv 5, 11-13, et l'« offrande de jalousie », Nb 5, 15 ; dans tous les cas, on supprimait l'huile et l'encens. Mais, le plus souvent, **la *minhah* était le complément d'un sacrifice sanglant**, holocauste ou sacrifice de communion, et elle était

8. Et non sous les espèces du pain ordinaire. Rappelons qu'à la Pâque, les juifs ne mangent que des pains azymes, tout levain étant rigoureusement interdit, cf. Ex 12, 8, Paul lui-même appelle les fidèles Corinthiens des "azymes" (1Co 5, 7).

9. *Institutions de l'Ancien Testament*, op. cit. T. II, p. 300.

accompagnée d'une libation de vin, cf. Ex 29, 40; Lv 23, 13, surtout Nb 15, 1-12¹⁰.

Dans ce texte, c'est surtout le terme '*azkârah*' qui retiendra notre attention. C'est bien le terme de 'mémorial' qui convient pour le traduire. Or, c'est précisément ce terme que recouvre incontestablement le mot grec qui traduit l'expression employée par Jésus lorsqu'il précise après l'institution de l'Eucharistie (Lc 22, 19) : « *Faites cela en tant que mon mémorial* » (*eis tèn emèn anamnèsin*), plutôt que « *Faites ceci en mémoire de moi* », comme traduit universellement.

Le terme grec *anamnèsis* rend précisément, dans la Septante, l'hébreu '*azkârah*' évoqué ci-dessus en Lv 24, 5-9 :

Tu prendras de la fleur de farine et tu en feras cuire douze galettes, chacune de deux dixièmes. Puis tu les placeras en deux rangées de six sur la table pure qui est devant L'Éternel. Sur chaque rangée, tu déposeras de l'encens pur. Ce sera l'aliment offert en mémorial, un mets pour L'Éternel. C'est chaque jour de Sabbat qu'en permanence, on les disposera devant L'Éternel. Les Israélites les fourniront à titre d'alliance perpétuelle, ils appartiendront à Aaron et à ses fils qui les mangeront en un lieu sacré, car c'est pour lui une part très sainte des mets de L'Éternel. C'est une loi perpétuelle.

Les choses sont maintenant devenues plus claires, mais le mystère est encore loin d'être résolu. En effet, si nous avons bien compris qu'en donnant son corps immaculé en nourriture parfaite et en versant son sang précieux en libation, Jésus accomplissait en perfection les institutions de l'ancienne Alliance par la nouvelle alliance en son corps, il ne faudrait pas en conclure que les institutions de l'Ancien Testament sont abolies et que tout s'arrête à l'Eucharistie que nous connaissons. Car voici un nouvel aspect apocatastatique totalement inattendu, que nous dévoile l'évangile de Luc.

10. Les mises en exergue (italiques et grasses) sont de moi.

Lc 22, 14 ss. Lorsque l'heure fut venue, il se mit à table et les Apôtres avec lui. Et il leur dit : « J'ai ardemment désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir; car, je vous le dis, ***jamais plus je ne la mangerai jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse dans le royaume de Dieu*** ». Puis, ayant pris une coupe, il rendit grâces et dit : « Prenez ceci et partagez entre vous, car, je vous le dis, ***je ne boirai plus, désormais, du produit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu*** ».

N'est-on pas, jusqu'ici, passé à côté de ce mystère apocatastatique sans en soupçonner même l'existence ? Quoi qu'il en soit, il est clair qu'il y aura un accomplissement de la Pâque dans le Royaume de Dieu. Même si nous ne pouvons pas encore le comprendre, nous devons le croire.

Mais un coin du voile est déjà soulevé pour nous par la révélation de Jésus-Christ. En effet, il nous dit lui-même : « *Je suis la vraie vigne* » (Jn 15, 1).

Les deux éléments indispensables à la vie de l'homme, le pain et le vin, dans l'ordre végétal, la chair et le sang, dans l'ordre animal, l'eau et l'Esprit dans l'ordre spirituel¹¹, il les a recréés dans Sa chair humaine tirée du limon de la terre et reçue d'Adam – dont Il descend par Marie – et qu'il a divinisée en s'unissant à elle en tant que Verbe de Dieu par sa génération éternelle dans le sein du Père. Il est donc bien « *celui qui est rempli tout en tout* » (Ep 1, 23) :

Car c'est en Lui qu'ont été créées toutes choses dans les cieux et sur la terre [...] Il est le Principe, le Premier-Né d'entre les morts. Il fallait qu'il obtînt en tout la primauté. Car Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la plénitude [plérôme] et, par Lui, à réconcilier tous les êtres, pour lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix » (Col 1, 15-20).

11. Et, pourquoi pas le feu et l'eau dans le monde physique, comme leur correspondant ?...

En conclusion, il est la nouvelle création, le nouveau cosmos, qui, depuis qu'il est élevé de terre, attire inexorablement, amoureusement, tous les êtres (cf. Jn 12, 32),

« ceux qui ne sont nés, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu » (Jn 1, 13).

C'est cette création que cherchera à dévorer le Dragon (Ap 12, 1 ss.) lorsqu'elle sortira, telle un enfant, du sein de la Femme – qui figure l'Église –, celle que nous ne connaissons pas encore, bien qu'elle soit déjà sortie du flanc du Christ, telle une Nouvelle Ève, lors de la mort du Nouvel Adam sur la croix. Elle contient les deux parties du Peuple de Dieu : les juifs et les chrétiens.

Momentanément ¹² dépossédés de la Vigne – le Royaume –, les juifs sont, ici-bas, des étrangers sans repos. Pourtant, nous le savons par l'Écriture, ils sont toujours chéris à cause de leurs pères et « non pas rejetés », « *car les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables* » (Rm 11, 29). C'est que, pour eux, le 'repos' ne commence que le septième jour, c'est-à-dire au début de l'ère messianique, quand Dieu établit son règne sur la terre d'Israël, ainsi qu'en témoigne l'auteur de l'Épître aux Hébreux :

Hb 4, 6-9 : Ainsi donc, puisqu'il est acquis que certains doivent y entrer ¹³ et que ceux qui avaient reçu d'abord

12. Outre le fait que l'apôtre Paul dit explicitement, en Rm 11, 25 : « ...un **endurcissement partiel** [ou **temporaire**] est advenu à Israël », on trouve, dans l'Ancien Testament, une typologie du caractère temporaire de cette mise à l'écart. Quand Dieu décida d'arracher le royaume de la tribu de Juda pour le donner à Jéroboam, l'ex-intendant révolté de Salomon qui avait pris la tête des 10 tribus de l'Israël du Nord (1 R 11, 27-37), il lui fit dire par le ministre du prophète Ahiyya : « Si tu obéis à tout ce que je t'ordonnerai, si tu suis mes voies et fais ce qui est juste à mes yeux, en observant mes lois et mes commandements comme a fait mon serviteur David, alors je serai avec toi et je te construirai une maison stable comme j'ai construit pour David. Je te donnerai Israël et j'humilierai la descendance de David à cause de cela... » avant d'ajouter aussitôt : « cependant **pas pour toujours** ». (1 R 11, 38-39).

13. Il s'agit de la future Terre d'Israël, appelée "repos", parce que le Peuple de Dieu ne peut vivre en paix que dans sa terre. L'auteur fait ici allusion à la révolte des éclaireurs qui démoralisèrent le peuple en décrivant ce qui était encore la Terre de Canaan comme redoutable (Nb 1, 3) ; ils furent cause que le peuple ne crut pas aux paroles optimistes de Caleb et de Josué et furent privés d'entrer dans la Terre Sainte. L'auteur de l'Épître aux Hébreux compare cette incrédulité des

la bonne nouvelle n'y entrèrent pas à cause de leur incrédulité, de nouveau Dieu fixa un jour, un aujourd'hui, disant, en David, après si longtemps [...] : Aujourd'hui, si vous entendez Sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs [...] Si Josué avait introduit les Israélites dans ce repos, Dieu n'aurait pas, dans la suite, parlé d'un autre jour. C'est donc qu'un repos, celui du septième jour, est réservé au peuple de Dieu.

En attendant, le peuple juif est comme la Belle au Bois Dormant de la légende, ou – plus scripturairement – comme l'Épouse du Cantique. Écoutons ses plaintes et ses espoirs.

Ct 1, 6 : Les fils de ma mère se sont emportés contre moi, ils m'ont mise à garder les vignes, ma vigne à moi, je ne l'avais pas gardée.

Nous avons vu plus haut, à propos de Ps 69, 9, que « *les fils de la mère* » du peuple juif sont ses frères qui le persécutent ou, à tout le moins, le jugent sévèrement, c'est-à-dire les chrétiens.

Et, lorsque l'Épouse implore en disant :

Ct 1, 7 : Dis-moi, toi que mon cœur aime : où mèneras-tu paître le troupeau, où le mettras-tu au repos à l'heure de midi pour que je n'erre plus en vagabonde près des troupeaux de tes compagnons ?

Le prophète Michée répond par un appel à Dieu :

Mi 7, 14 : Fais paître ton peuple sous ta houlette, le troupeau de ton héritage qui demeure isolé dans les broussailles, au milieu des vergers. Puisse-t-il paître en Baahan et en Galaad, comme aux jours antiques !

C'est alors que Dieu pardonne à son peuple et le rétablit, « *à main forte et à bras étendus* » :

anciens Hébreux à celle de ses coreligionnaires juifs qui refusent de croire au Christ.

Mi 7, 15-20 : « Comme aux jours où tu sortis du pays d'Égypte, fais-nous voir des merveilles ! Les nations verront et seront confondues malgré toute leur puissance ; elles se mettront la main sur la bouche, elles en auront les oreilles assourdies. Elles lécheront la poussière comme le serpent, comme les bêtes qui rampent sur la terre. Elles sortiront tremblantes de leur repaire, terrifiées et craintives devant toi. Quel est le Dieu comme toi, qui enlève la faute, qui pardonne le crime, qui n'exaspère pas pour toujours sa colère, mais qui prend plaisir à faire grâce ? Une fois de plus, aie pitié de nous ! Foule aux pieds nos fautes, jette au fond de la mer tous nos péchés ! Accorde à Jacob ta fidélité, à Abraham, ta grâce, que tu as jurée à nos pères ¹⁴ dès les jours d'antan.

En attendant, l'Épouse attend fermement, mais humblement, la venue de son bien-aimé :

Ct 2, 7 : Je vous en conjure, filles de Jérusalem [...], n'éveillez pas, ne réveillez pas mon amour, avant l'heure de son bon plaisir.

Lisons encore ce mystérieux oracle de Jérémie :

Jr 31, 21-26 : Reviens, Vierge d'Israël, reviens vers ces villes qui sont tiennes. Jusques à quand te déroberas-tu, fille rebelle. Car L'Éternel crée du nouveau sur la terre : la Femme recherche son mari. Ainsi parle L'Éternel Sabaot, le Dieu d'Israël. On dira encore cette parole au Pays de Juda et dans ses villes quand je les restaurerai. Que L'Éternel te bénisse, toi, sainte montagne. Dans ce pays s'installeront Juda et toutes ses villes ensemble, les laboureurs et ceux qui conduisent le troupeau. Car je donnerai l'abondance à celui qui était épuisé et je rassasierai tout être qui languit. Sur ce, je me suis éveillé et je vis que mon sommeil avait été favorable. ¹⁵

14. C'est bien ce que Paul disait en Rm 11, 28 : *"Ils sont, par référence à l'Élection, chéris à cause de leurs pères"*.

15. Cf. Ps 3, 6; 4, 9.

On en lit l'écho inspiré dans cette antienne mystérieuse que nous transmet Paul :

Ep 5, 14 : *Éveille-toi, toi qui dors, et sur toi luira le Christ.* »¹⁶

Il convient si bien au Peuple juif rétabli auquel Isaïe annonce :

Is 60, 1 : Debout, resplendis, car voici ta lumière et sur toi se lèvera la gloire de L'Éternel [...] sur toi resplendira L'Éternel et sa gloire sera vue au-dessus de toi.

En attendant, les chrétiens doivent croire que ce peuple est toujours greffé sur le Christ, qui est la Vigne, car il s'est offert en prémices, pour les Païens comme pour les juifs, qui sont les sarments de cette vigne, tout comme les chrétiens qui croient. La seule différence entre eux et les croyants, c'est qu'ils sont encore sous le voile, endormis dans le Christ, encore dans le shéol¹⁷, non encore éveillés jusqu'à l'heure de l'amour, l'heure du bon plaisir de Dieu (cf. Ct 2, 7), qui « *ne permettra pas que Son Saint voie la corruption* » (cf. Ps 16, 10) mais le « *ressuscitera* » (cf. Rm 11, 15), comme son Maître et Seigneur, « le troisième jour » (cf. Os 6, 2).¹⁸

16. Cf. Ps 80, 4.8.20.

17. Je reviendrai en son lieu sur ce 'séjour' du peuple juif au Shéol, appelé encore 'fossé', 'grandes eaux', 'perdition', 'abîme'. En attendant, voir Ps 28, 1 ; 69, 16 ; 88, 5 ; 103, 4 ; 107, 20 ; 2 S 22, 6 ; Jb 14, 13 ; Ps 18, 6 ; 30, 4 ; 49, 16 ; 86,13 ; 116, 3 ; etc.

18. Cf. Ps 16, 9-10. On objectera peut-être que, ce passage ayant été appliqué à la résurrection du Christ par le N.T. (Ac 2, 24 ss.), il a trouvé son plein accomplissement. Une fois de plus, c'est là un cas d'apocatastase. Comme d'autres situations déjà analysées dans le présent écrit et dont Jésus a accompli **en perfection** - mais seulement **en germe** - le contenu prophétique, celle-ci également trouvera - au temps fixé par Dieu - son **accomplissement plérômatisque** dans la communauté eschatologique (= juifs et chrétiens purifiés par le feu de l'épreuve).

GESTES ET DÉCLARATIONS DU CHRIST À CARACTÈRE APOCATASTATIQUE

Les textes que nous abordons à présent sont d'un tout autre ordre que les précédents. Il ne s'agit plus de paraboles, d'enseignements, ni même de prophéties à proprement parler, pas même seulement de situations ayant une implication eschatologique. Nous avons affaire à des gestes symboliques signifiants et à des déclarations solennelles du Christ, dont nous allons voir que, si nous savons aller au-delà du voile des faits et gestes relatés et de nos conceptions limitées les concernant, nous déboucherons subitement en pleine lumière dans la Révélation de la réalisation eschatologique du Plan de Dieu, dans la dernière phase duquel l'histoire humaine est entrée.

Nous examinerons deux thèmes privilégiés, sans prétendre épuiser la matière, car il y en a d'autres. Tout d'abord, nous étudierons l'épisode étrange du Figuier desséché par Jésus et ce que cette geste mystérieuse signifie et implique. Ensuite, nous nous pencherons avec crainte et tremblement sur la difficile question qui divise encore aujourd'hui entre eux les chrétiens eux-mêmes : Jean le Baptiste était-il Élie ?

Étant donné la richesse extrême de connotations

eschatologiques de ce passage, j'en ai divisé l'étude en deux parties séparées. La première traite de l'aspect eschatologique de cette geste, tandis que la seconde étudie davantage l'aspect apocatastatique, en insistant sur la restauration qui succédera au rejet antécédent.

Pour illustrer mon propos, je le fais précéder de cette citation éclairante de Paul, qui servira de fil conducteur de l'une à l'autre partie :

Rm 11, 22-23 : Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu : sévérité envers ceux qui sont tombés et envers toi, bonté, pourvu que tu demeures en cette bonté, autrement tu seras retranché, toi aussi. Et eux, s'ils ne demeurent pas dans l'incrédulité, ils seront greffés ».

D'où les deux chapitres qui suivront : **1. Autrement tu seras retranché, toi aussi (Rm 11, 22). 2. Ils seront greffés à nouveau (Rm 11, 23).**

1. « ***Autrement, tu seras retranché, toi aussi*** » (Rm 11, 22).

Peu d'actes de la vie de Jésus sont aussi déroutants que celui-là. Disons-le sans détour, on a l'impression d'assister à une démonstration, faite par cet homme étonnant, de ses pouvoirs thaumaturgiques, afin de donner à ses disciples une leçon de foi. En tout état de cause, c'est ainsi que l'évangile selon Matthieu a compris le sens de cet épisode. Mais, avant d'aller plus loin dans l'analyse, lisons d'abord les deux versions synoptiques de l'épisode du Figueur desséché :

Mt 21, 18-22 : Comme il rentrait en ville de bon matin, il eut faim. Voyant un figuier près du chemin, il s'en approcha mais n'y trouva rien que des feuilles. Il lui dit alors : « Jamais plus tu ne porteras de fruits. » Et, à l'instant même le figuier devint sec. A cette vue, les disciples dirent, tout étonnés : « Comment, en un instant le figuier est-il devenu sec ? » Jésus leur répondit : « En vérité, je vous le dis, si vous avez une foi qui n'hésite point, non seulement

vous ferez ce que je viens de faire au figuier, mais même si vous dites à cette montagne : « Soulève-toi et jette-toi dans la mer », cela se fera. Et tout ce que vous demanderez dans une prière pleine de foi, vous l'obtiendrez. »

Mc 11, 12-14 : Le lendemain, comme ils étaient sortis de Béthanie, il eut faim. Voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il y trouverait quelques fruits, mais, s'en étant approché, il ne trouva rien que des feuilles : car ce n'était pas la saison des figes. S'adressant au figuier, il lui dit : « Que jamais plus personne ne mange de tes fruits ! » Et ses disciples l'entendaient.

D'emblée, la constatation qui frappe, à la lecture synoptique de la première partie de cette scène, est l'ajout de Mc 11, 13, qui ne figure pas en Matthieu : « *Car ce n'était pas la saison des figes* ». Cette remarque, qui semble incidente, est le point archimédien autour duquel tout le sens de cette scène bascule. En effet, si ce n'était pas la saison des figes, pourquoi Jésus a-t-il desséché ce figuier ?

Pour mieux entrer dans le mystère, il convient donc d'examiner si l'Ancien Testament comporte des éléments qui permettent de comprendre la leçon profonde qui se dégage de cet épisode symbolique. Et, de fait, il y en a, comme on va le voir en abordant quelques passages éclairants. Voici le premier :

Os 9, 10 : Comme des raisins dans le désert, je trouvai Israël, comme la *primeur* du figuier à ses *prémices* (*bereshitah*), je vis vos pères...

Les expressions mises en exergue vont nous servir de phare. Nous avons vu plus haut le rôle capital des 'prémices' et des 'primeurs', dont la nature respective légèrement différente n'empêche pas qu'ils soient les deux aspects complémentaires d'une même réalité, quasiment sacramentelle.

En méditant, plus haut (Voir 5. « Parables à caractère apocatastatique: La vigne, le Christ et le Royaume ») sur la

transformation sublime et stupéfiante qu'a faite Jésus de ces institutions de l'Ancien Testament, lors de l'institution de son mémorial eucharistique, nous avons commencé de pressentir la portée, majoritairement insoupçonnée jusqu'alors, qu'elles avaient en réalité. J'ai fait remarquer plus haut (5. Paraboles à caractère apocatastatique : La Vigne, le Christ et le Royaume), que Paul, une fois de plus, nous donne la clé de tout le mystère en s'écriant :

« Or, si les prémices sont saintes, toute la pâte aussi » (Rm 11, 16),

et également en affirmant péremptoirement à propos des juifs qui n'ont pas cru (ibid. v. 28) :

« Ennemis, il est vrai, par référence à l'Évangile, à cause de vous, ils sont, par référence à l'élection, chéris à cause de leurs pères. »

Reprenons donc ce thème de l'élection des Pères et précisons, d'emblée, qu'elle ne vaut que pour les vrais fils d'Abraham, comme le précise nettement Jésus (Jn 8, 33 ss) :

« Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les oeuvres d'Abraham » (v. 39).

Les Pères, donc, ont été trouvés *fidèles*, justement parce qu'ils ont cru, contre toute apparence, aux promesses de Dieu. Jésus insiste sans cesse, dans son enseignement, sur la nécessité absolue de la foi. Paul y revient très fréquemment, entre autres, dans les premiers chapitres de l'Épître aux Romains, en particulier pour exalter la foi d'Abraham, qu'il pose en modèle (voir Rm 4, et cf. Ga 3). Quant à l'auteur de l'Épître aux Hébreux, dans son « éloge des Pères », qui rappelle quelque peu celui du Livre de l'Écclésiastique (ch. 44 et suivants), il compose un véritable hymne à la foi, qui se fonde sur l'exemple des ancêtres illustres (He 11).

Mais qu'arrive-t-il si les descendants de ces Pères – prémices –

primeurs, déchoient de l'exemple reçu ? Ce que nous exprime Michée, en termes prophétiques et extraordinairement consonants, nous allons le voir, avec l'épisode évangélique du figuier desséché :

Mi 7, 1-7 : Malheur à moi ! Je suis devenu comme un moissonneur en été, comme un grappilleur aux vendanges : plus une grappe à manger, pas une *prime figue* que désire mon âme ! Les fidèles ont disparu du pays : pas un juste parmi les gens ! Tous sont aux aguets pour verser le sang, ils traquent chacun son frère au filet. Pour faire le mal leurs mains sont habiles : le prince réclame, le juge juge pour un cadeau, le grand prononce suivant son bon plaisir. Parmi eux le meilleur est comme une ronce, le plus juste comme une haie d'épines. Aujourd'hui arrive du Nord leur épreuve ; c'est l'instant de leur confusion. Ne vous fiez pas au prochain, n'ayez point confiance en l'ami ; devant celle qui partage ta couche, garde-toi d'ouvrir la bouche. Car le fils insulte le père, la fille se dresse contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère, chacun a pour ennemis les gens de sa maison. Mais moi je regarde vers L'Éternel, j'espère dans le Dieu qui me sauvera ; mon Dieu m'entendra.

Tout d'abord, précisons que l'expression *prime figue* se traduirait mieux, mot à mot, par *primeur*, tout simplement. C'est toujours le mot hébreu déjà rencontré ci-dessus : *bikkurah*¹. À ce stade, un peu d'étymologie, et même de botanique, nous aidera à entrer dans la problématique. Commençons par la botanique. Les dictionnaires hébraïques spécialisés dans le vocabulaire biblique nous apprennent que le figuier, contrairement aux autres arbres fruitiers, donne des fruits durant tout l'été et non en une seule fois, ce que confirme d'ailleurs l'expérience. De ce

1. En hébreu, *bikkurah*, c'est-à-dire : premier fruit, primeurs. C'est le même terme qui est utilisé, au pluriel (*bikkurim*), pour l'offrande des premiers-nés. Il est synonyme de *prémices* (*reshit*), comme l'indique d'ailleurs l'expression qui suit (*bereshitah*) : "au temps de ses prémices". En rigueur de terme, *bikkurah* ne désigne pas obligatoirement la figue, mais la forme féminine est considérée par la tradition juive comme connotant les primeurs du figuier (*te'enh*), lequel est du genre féminin. Ce que Rashi commente, comme à son habitude, sobrement et de manière éclairante : « une figue excellente qui mûrit en son temps ».

fait, le figuier constituait, dans les sociétés agraires primitives, l'arbre idéal pour rassasier sa faim ou sa gourmandise, car quelle que fût l'époque de l'été, on avait toujours des chances de trouver une ou plusieurs figes sur un figuier, même si, quelque temps auparavant, quelqu'un avait littéralement pillé l'arbre.

Toutefois, les dictionnaires justifient l'emploi du terme *bikkurah* = primeur dans le contexte ci-dessus et d'autres parallèles, par l'explication suivante : les figes qui mûrissent les premières sont les plus recherchées et sont appelées *bikkurot* ².

Ceci nous amène à l'étymologie, La racine *BKR* signifie essentiellement *sortir en jaillissant*. Certains philologues la considèrent comme apparentée à *BQR*, qui signifie 'béer', 'trouer', etc. Cette étymologie, si elle était avérée, aurait un immense avantage sur le plan du symbolisme scripturaire. En effet, de la racine *BQR* vient le mot qui signifie 'matin', période où la lumière jaillit. Or, en Mt 21, 18, on nous précise que l'épisode du figuier desséché eut lieu à la suite d'une faim qu'éprouva Jésus : « *de bon matin* », c'est-à-dire à l'aube. Ce symbolisme mérite d'être retenu, l'aurore du jour, ou le chant du coq, étant, dans l'Écriture et dans la tradition juive, le moment privilégié du salut, la victoire de la lumière sur les ténèbres de la nuit ³.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il reste que le sens fondamental de la racine *BKR*, à savoir : 'sortir en jaillissant', nous oblige à nous arrêter un instant sur la notion d'Aîné, qui en est issue. Aîné se dit, en effet, *bekhor* en hébreu ⁴. Une fois de plus, nous laisserons la parole à un spécialiste, en vertu du

2. Je reprends cette explication, ainsi que ce qui précède, d'un dictionnaire biblique en hébreu, dont voici les références pour ceux quiconque peut s'y reporter : *Milon haTanakh (mishpat ha'urim)* de Yehoshua Steinberg, édit. Yizréel, Tel Aviv 1971, p. 105.

3. Souvenons-nous que la Résurrection du Christ a eu lieu, elle aussi, "*de bon matin*", "*lorsque le premier jour de la semaine commençait à poindre*" (Mt 28, 1).

4. Malgré les apparences, c'est la même racine *BKR*, le 'h' n'est ajouté que pour la prononciation. En effet, le 'k' (*kaf*) n'est pas dur mais guttural, il se prononce à peu près comme le 'ch' allemand (par ex., *Woche*), c'est pourquoi, dans le système de translittération qui est le mien, il est transcrit kh.

principe qu'il est dommage de redire, moins adéquatement, ce que d'autres ont si bien exprimé⁵, témoin ce développement :

« Parmi les fils, le premier-né jouissait de certaines prérogatives. Du vivant de son père, il avait la préséance sur ses frères, Gn 43, 33. A la mort de son père, il recevait une double part d'héritage, Dt 21, 17, et devenait le chef de la famille. Dans le cas de deux jumeaux, l'aîné était celui qui voyait le premier la lumière, Gn 25, 24-26 ; 38, 27-30 : bien qu'on ait vu d'abord la main de Zérah, c'est Pérèç qui est l'aîné, cf. 1 Ch. 2, 4, parce qu'il est sorti le premier du sein maternel. L'aîné pouvait perdre son droit de primogéniture, en châtement d'une faute grave, ainsi Ruben après son inceste, Gn 35, 22; cf. 49, 3-4 et 1 Ch. 5, 1, ou il pouvait en faire l'abandon, ainsi Esaü vendant son droit d'aînesse à Jacob, Gn 25, 29-34. Mais la loi protégeait l'aîné contre un choix arbitraire du père, Dt 21, 15-17. Cependant, un thème revient souvent dans l'Ancien Testament, celui du cadet qui supprime son aîné. En dehors des cas de Jacob et d'Esaü, de Pérèç et de Zérah qui viennent d'être rappelés, on peut en citer beaucoup d'autres : Isaac hérite et non pas Ismaël, Joseph est le préféré de son père, puis Benjamin, Ephraïm passe avant Manassé, David, le dernier-né, est choisi entre tous ses frères et il transmet la royauté à son plus jeune fils, Salomon. On a voulu voir, dans ces faits, l'indication d'une coutume contraire au droit d'aînesse, celle de l'ultimogéniture, qui apparaît chez certains peuples : l'héritage et les droits du père passent à son dernier-né. Mais ces cas, qui sortent de la loi commune, manifestent plutôt le conflit entre la coutume juridique et le sentiment qui inclinait le cœur du père vers l'enfant de ses vieux jours, cf. Gn 37, 3 ; 44, 20. Surtout, la Bible marque explicitement qu'ils expriment la gratuité des choix de Dieu, qui avait agréé l'offrande d'Abel et rejeté celle de Caïn son aîné, Gn 4, 4-5, qui a « aimé Jacob et haï Esaü » :

5. Par exemple, et surtout : De Vaux, *Les Institutions de l'Ancien Testament*, op. cit., T. I, pp. 72-73.

Ml 1, 2-3 ; Rm 9, 13; cf. Gn 25, 23, qui a désigné David, 1 S 16, 12, et qui a donné la royauté à Salomon, 1 R 2, 15. À titre de prémices du mariage, les premiers-nés appartenaient à Dieu mais, à la différence des premiers-nés du troupeau qui étaient immolés, ceux de l'homme étaient rachetés, Ex 13, 11 ; 15; 22, 28 ; 34, 20, car le Dieu d'Israël abhorrait les sacrifices d'enfants, Lv 20, 2-5, etc., et cf. le sacrifice d'Isaac, Gn 22. Les Lévites étaient consacrés à Dieu comme les substituts des premiers-nés du peuple, Nb 3, 12-13 ; 8, 16-18. »

Avant de revenir au thème du rejet de l'aîné, au profit du cadet, rappelons un autre texte éclairant, à propos de l'aîné.

Gn 49, 1 : *Ruben, tu es mon premier-né (bekhori), ma force et les prémices (reshit) de ma vigueur.*

Ce passage est intéressant pour les mots 'prémices' et 'primeurs'. En effet, les deux thèmes-clés y figurent : *reshit* et *bekhor*, ce qui ne fait que renforcer la conviction qu'ils connotent, l'un comme l'autre, la même réalité fondamentale.

Mais revenons-en au thème de l'aîné. À la lumière du survol des textes, effectué par le savant cité, et à celle de la citation de Gn 49, 1, ci-dessus, nous commençons à entrevoir ce qu'est réellement l'Aînesse, ou – si l'on préfère – la Primogéniture, dans le Plan de Dieu. En effet, Israël, le Peuple de Dieu, est appelé par lui, à deux reprises, dans l'Écriture, « mon premier-né » (*bekhori*). En tant que tout le peuple d'Israël, en Ex 4, 22 : « Ainsi parle L'Éternel : mon fils premier-né, c'est Israël » ; mais également en tant que constituant le Royaume d'Ephraïm, les dix tribus israélites étaient détentrices du droit d'aînesse, car elles descendaient de leur ancêtre éponyme, Ephraïm, à qui Jacob, dans une étrange bénédiction, antérieure à celle des douze patriarches, avait conféré le droit d'aînesse (Gn, chapitre 48) ⁶. D'ailleurs, nous lisons en Jr 31, 9 :

6. Pour mieux entrer dans le mystère de cet épisode biblique obscur (en effet, du vivant de Joseph, son père, qui n'est lui-même que le onzième fils de Jacob, Ephraïm reçoit le droit d'aînesse sur les douze tribus).

Car je suis un père pour Israël et Ephraïm est mon premier-né.

En fait, les prérogatives de l'aîné, en l'occurrence Ephraïm, c'est-à-dire les dix tribus, constitueront, pour le peuple d'Israël, un problème insoluble, lorsque le Royaume du Nord fera sécession de la Maison de Juda, lors du schisme fomenté par Jéroboam (1R 12), que nous avons évoqué plus haut. En effet, les schismatiques rejeteront la royauté héréditaire instaurée par Dieu lui-même et réservée à la Maison de David, elle-même issue de la Maison de Juda. Cette tribu pouvait se prévaloir de la bénédiction royale, inattaquable, de Jacob (Gn 49, 8-10) :

Juda, toi, tes frères te loueront, ta main est sur la nuque de tes ennemis et les fils de ton père s'inclineront devant toi [...] Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda, ni le bâton de chef d'entre ses pieds...

Cet écartèlement entre le *droit d'aînesse* (qui faisait, de Joseph-Ephraïm, le chef incontestable de la grande famille d'Israël : les douze tribus) et la *royauté* conférée à un membre de la tribu de Juda, ne pouvait qu'aboutir à un schisme. De fait, selon toutes les apparences, seul le droit d'aînesse était voulu par Dieu et constituait le privilège de la judicature et de la direction du clan. L'intrusion de la royauté, arrachée comme, *de force* à Dieu (cf. 1 S, chapitre 8 ; et 12, 17-19 ; Os 13, 11) va introduire une dualité, un pouvoir bicéphale : chacune des deux 'têtes' réclamant pour elle la suprématie, en se référant à sa bénédiction patriarcale respective. C'est ce qui se produira lors de la querelle entre Juda et Israël sur le point de savoir lequel des deux principaux groupes tribaux, intronisera le roi David.

2 S 19, 41-44 : Le roi continua vers Gilgal et Kimhân continua avec lui. Tout le peuple de Juda accompagnait le roi, et aussi la moitié du peuple d'Israël. Et voici que tous les hommes d'Israël vinrent auprès du roi et lui dirent : « Pourquoi nos frères, les hommes de Juda, t'ont-ils enlevé et ont-ils fait passer le Jourdain au roi et à sa famille et à tous les hommes de David avec lui ? » Tous les hommes

de Juda répondirent aux hommes d'Israël : « C'est que *le roi m'est plus apparenté* ! Pourquoi t'irriter à ce propos ? Avons-nous mangé aux dépens du roi ou nous a-t-il apporté quelque portion ? » Les hommes d'Israël répliquèrent aux hommes de Juda et dirent : « J'ai dix parts sur le roi et, de plus, *je suis ton aîné* ⁷, pourquoi m'as-tu méprisé ? N'ai-je pas parlé le premier de faire revenir mon roi ? » Mais les propos des hommes de Juda furent plus violents que ceux des hommes d'Israël.

Faute d'avoir saisi ce « fil rouge », caché « aux sages et aux puissants » (cf. Mt 11, 25 = Lc 10, 21), beaucoup de « scribes et de docteurs de la Loi » chrétiens n'ont vu, dans la rivalité entre les deux royaumes du *Tout Israël*, qu'une donnée politico-ethnique, voire socio-économique.

Or, conformément au mystère (dont j'ai amplement traité dans mes autres écrits), ce schisme s'est reproduit de manière typologique et *apocatastique*, en l'espèce des deux parties actuelles du peuple de Dieu : les juifs (= Juda) et les Chrétiens (= Ephraïm). Il correspond, en effet, prophétiquement, à ce qui est arrivé, après la mort de Jésus (= David). Le Royaume a été enlevé à Juda (les juifs), par suite du péché de leurs chefs (= histoire du rejet de Salomon, cf. 1 R 11, 4-13).

Cependant, rappelons-nous l'antitype. Ayant décidé d'ôter le royaume à Salomon, Dieu lui précise :

1 R 11, 13 : Encore ne lui arracherai-je pas tout le royaume : je laisserai une tribu à ton fils, en considération de mon serviteur David et de Jérusalem que j'ai choisie.

Et, à Jéroboam, l'usurpateur dont Dieu se servira pour déposséder la Maison de Juda de la royauté sur Israël, Il dit, par la bouche d'Ahiyya, le Prophète :

1 R 11,35-39 : Je te donnerai le Royaume, c'est-à-dire les

7. Traduit d'après les versions ; le texte massorétique lit : « *et même pour David je suis plus que toi* ».

dix tribus. Pourtant je laisserai à son fils (celui de Salomon) une tribu, pour que mon serviteur David ait toujours une lampe devant moi, à Jérusalem, la ville que j'ai choisie pour y placer mon Nom (...) Je te donnerai Israël et j'humilierai la descendance de David, à cause de cela, ***cependant pas pour toujours.***

L'aspect typologique et *apocatastatique* de ce mystère est tellement frappant que nous pouvons, avec les yeux de la foi, en voir la continuation et les métamorphoses, plusieurs décennies après la mort de Jésus. En effet, les juifs restés incrédules à la foi chrétienne (= Juda), persécutent les Chrétiens (= Ephraïm). Saul en est la preuve : avant de devenir Paul par sa conversion, il « *approuve le meurtre* » d'Étienne (Ac 8, 1). Pire, « ne respirant toujours que menaces et carnage à l'égard des disciples du Seigneur, il alla trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il s'y trouvait quelques adeptes de la Voie, hommes ou femmes, il les amenât enchaînés à Jérusalem » (ibid. 9, 1-2). De même, comme les spécialistes l'ont bien compris par une lettre de Bar Kochba, le faux messie juif des années 130 après Jésus-Christ, celui qui dirigea la dernière révolte juive contre Rome, persécutait également les Chrétiens qui refusaient d'y prendre part et qu'il appelait 'Galiléens' (allusion à l'origine galiléenne de Jésus, cf. Mt 26, 69).

La tendance paulinienne, qui dissociait vigoureusement la foi au Christ de l'obligation de se soumettre aux observances de la Loi juive, ayant précipité ce processus antagoniste, il se cristallisa en un schisme religieux radical. À la faveur de la ruine du Temple, en 70, puis de la déjudaïsation quasi totale de la Judée et de la Samarie, après 135, le courant chrétien juif fera définitivement sécession du tronc originel, entraînant derrière lui l'immense masse des Goyim, originaires des nations païennes, greffés sur l'arbre juif par le sang du Christ. Hélas, comme dans le cas du schisme entre Juda et Ephraïm, ce dernier finira par en venir à persécuter son aîné. La belle unité, réalisée sacramentellement en Jésus (cf. Ep 2, 11 ss.), devint vite lettre

morte dans les faits, et la coexistence fraternelle de la première génération apostolique (Ac 2, 37-47) ne tarda pas à céder la place à une rivalité, puis à une haine radicale, que cimentera définitivement l'alliance historique entre la chrétienté (constituée, alors, en majorité, de non-juifs) et l'Empire Romain, sous Constantin, au quatrième siècle.

Cette longue digression (utile, au demeurant) m'a éloigné un instant du texte qui y a donné lieu. Je m'apprêtais, en effet, à réfléchir sur le passage de Mi 7, 1-7 cité ci-dessus. Enrichis par les réminiscences bibliques, évoquées par l'examen de la notion de *bikkurah* qui nous a amenés à approfondir la notion d'aïnesse, vue dans le mystère du Plan de Dieu, nous sommes mieux armés, à présent, pour entrer dans la problématique et la symbolique divines de ce passage de Michée.

Et tout d'abord, il y a lieu de nous interroger sur le pourquoi de cette image : quel est le sens caché du symbolisme de cette *figue* que Dieu convoite tant ? Replaçons les choses dans leur contexte. Ici, pas de doute, c'est la saison des figes. Nous sommes en été (Mi 7, 1). C'est le temps de la moisson et même des vendanges. Rappelons que ces réalités agricoles sont souvent utilisées par l'Écriture pour symboliser la Fin des temps et le Jugement (cf. Mt 13, 30 ss. ; Ap 14, 15, 18, etc.) De plus, comme en Osée (9, 10 ss.), examiné plus haut et comme dans le Nouveau Testament (Lc 13, 16), le thème de la *vigne* et celui du *figuier* sont mêlés. De fait, ils sont tous deux, avec *l'olivier*, les symboles végétaux privilégiés du Peuple de Dieu. Pourtant, la comparaison avec Osée nous révèle un clivage, une différence essentielle. En Osée, le Peuple d'Israël a d'abord été trouvé fidèle, à la sortie d'Égypte. Alors, les « Pères » sont comparés à une *figue*, *bikkurah*, c'est-à-dire qui donne son fruit « *en sa saison* », comme explicité plus haut.

Selon cette typologie, il s'avère que ce que Dieu reproche à son peuple (le figuier), en Mi 7, 1 ss., c'est de ne pas produire des fruits *lorsqu'il vient en chercher lui-même, en personne*. Or, c'est précisément ce dont Jésus fait grief à son peuple par la geste du *figuier desséché*. Lorsqu'il s'approche du figuier, qui symbolise

son Peuple, il veut y trouver le fruit qu'il attend, c'est-à-dire l'accueil, dans la foi et l'espérance, du message du Salut en Jésus, le Messie. Les juifs auraient dû être *« ceux qui ont espéré par avance⁸ dans le Christ »* (cf. Ep 1, 12). Ainsi, ils eussent été *capables d'introduire le Royaume de Dieu, dans le concret de l'histoire des hommes de leur temps* et eussent évité la destruction de Jérusalem et la dispersion du peuple juif, comme le prophétise mystérieusement Ézéchiél :

Éz 22, 30-31 : J'ai cherché parmi eux quelqu'un qui construise une enceinte et qui se tienne debout sur la brèche, devant moi, pour défendre le pays et m'empêcher de le détruire et *je n'ai trouvé personne*. Alors j'ai déversé sur eux ma fureur; dans le feu de mon emportement, je les ai exterminés. J'ai fait retomber leur conduite sur leur tête, oracle du Seigneur L'Éternel.

Au *« je n'ai trouvé personne »* d'Ézéchiél, correspond l'exclamation désolée de Michée:

les fidèles ont disparu du pays, pas un juste parmi les gens.
(Mi 7, 2).

Mais il est une concordance plus manifeste encore et qui éclaire le caractère apocatastico-eschatologique de la « Visite » divine que constituait l'avènement du Christ, venu dans la chair pour chercher du fruit sur l'arbre juif et qui n'en a pas trouvé, aussi a-t-il *répudié* ce peuple, jusqu'à ce qu'il lui fasse enfin grâce.

Is 50, 1-2 : Ainsi parle L'Éternel: où est la lettre de divorce de votre mère, par laquelle je l'ai répudiée? Ou encore : auquel de mes créanciers vous ai-je vendus ?⁹ Oui, c'est

8. Le verbe grec (*proelpizô*), intraduisible en français, signifie, mot à mot, 'pré-espérer', être le premier à espérer. Il connote un état de foi exceptionnel qui met l'homme dans une attitude d'acceptation préalable inconditionnelle d'un mystère, sans chercher à savoir ce qu'il lui en coûtera d'y adhérer et sans s'enquérir anxieusement de preuves et de rétribution. C'est une attitude de *prémices*.

9. Je reproduis ici l'utile note de la *Bible de Jérusalem*, concernant ce passage : « Les deux questions appellent une réponse négative : on ne peut pas faire la preuve juridique que Dieu a répudié Israël, cf. Dt 24, 1-4 et les images d'Os 2, 4-9, et

pour vos fautes que vous avez été vendus, c'est pour vos crimes que j'ai répudié votre mère. *Pourquoi suis-je venu sans qu'il y ait personne, pourquoi ai-je appelé sans que nul ne réponde ? [...]* Serait-ce que ma main est trop courte pour racheter, que je n'ai pas la force de délivrer ?

Nous touchons du doigt, ici, la sévérité de Dieu, son côté inflexible.

L'Israël « selon la chair » est l'Aîné. En tant que tel, il partage la responsabilité des rois et des prophètes, pour lesquels le châtiment est d'autant plus grand qu'ils sont plus haut placés, de par leur vocation et les grâces reçues (cf. Sg 6, 5-8). Il a donc perdu sa primauté au profit de son cadet, Ephraïm, qui est devenu l'Aîné (cf. Gn, chapitre 48). La typologie, que je crois scripturaire, invite à admettre qu'Ephraïm égale nations chrétiennes. Nous verrons, en son lieu, que le cadet ne s'avérera pas meilleur que l'aîné, en fin de compte. Mais, d'ores et déjà, nous en lisons l'annonce prophétique mystérieuse, dans ce texte du Livre de la Sagesse :

Sg 6,1-9 : Écoutez donc, rois ¹⁰, et comprenez ! Instruisez-vous, juges des confins de la terre ! Prêtez l'oreille, vous qui dominez sur la multitude, qui vous enorgueillissez de foules de nations ! ¹¹ car c'est le Seigneur qui vous a donné la domination ¹² et le Très-Haut, le pouvoir, c'est lui qui examinera vos œuvres et scrutera vos desseins. Si donc, étant serviteurs de son royaume ¹³ vous n'avez pas jugé

qu'il a vendu ses enfants, Ex 21, 7. Dieu reste fidèle. Les responsables sont les Israélites eux-mêmes, cf. la fin du verset. C'est un usage particulier du thème de l'épouse infidèle, Os 2, 4-9 ; Jr 3, 1 ; Ex 16. »

10. Ce sont les rois de la terre qui, au Ps 22 *"s'insurgent et conspirent contre L'Éternel"*.
11. Est-ce un hasard si, à propos d'Ephraïm – selon moi, type de la Chrétienté -, Jacob annonce : *"et sa descendance sera une multitude de nations"* (Gn 48,19) ?
12. Toute domination est donnée par Dieu. À en croire le Nouveau Testament, Satan l'atteste lui-même, lorsqu'il dit à Jésus : *"Je te donnerai tout ce pouvoir et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été livrée et je la donne à qui je veux"* (Lc 4, 6).
13. Les rois sont donc, à l'origine, investis par Dieu même de leur domination, et ils auront à lui rendre compte de leur conduite et de leurs exactions éventuelles. Il se peut aussi qu'on puisse voir dans ce texte une annonce voilée de l'apostasie future de nombre de dirigeants des nations chrétiennes.

droitement, ni observé la loi, ni suivi la volonté de Dieu, il fondra sur vous d'une manière terrifiante et rapide. Un jugement inexorable s'exerce, en effet, sur les gens haut placés ; aux petits, par pitié, on pardonne, mais les puissants seront examinés puissamment. Car le Maître de tous ne recule devant personne, la grandeur ne lui en impose pas ; petits et grands, c'est lui qui les a faits et de tous il prend un soin égal, mais une enquête sévère attend les forts. C'est donc à vous, souverains, que s'adressent mes paroles, pour que vous appreniez la sagesse et évitiez les fautes.

Voilà donc le jugement qui attend les nations chrétiennes, si elles ne « *veillent* » pas, leurs « *lampes allumées, remplies de l'huile* » (cf. Mt 25, 1-13) du discernement de l'Esprit. Il faudra qu'elles soient trouvées fidèles, au temps de l'épreuve finale, sinon « *elles seront retranchées, elles aussi!...* » (cf. Rm 11, 22).

À ce stade, il convient d'aborder l'aspect eschatologique de cette geste du Figuier desséché, dont l'aspect *apocatastatique* se révèle de plus en plus à nos yeux.

De fait, tant les parallèles que nous avons évoqués au cours des pages précédentes, que d'autres que nous allons examiner à présent, nous indiquent qu'il y aura un accomplissement *apocatastatique* de cette geste mystérieuse. La déceler et la mettre en lumière, nous permettra de nous préparer aux événements terribles qu'elle recèle et qui se produiront, en leur temps. Il s'agit, une fois de plus, de l'*Apostasie*, au sens que donne S. Paul à cette notion (cf., entre autres, 2 Th 2,3).

Une toute petite phrase, déjà évoquée plus haut, nous met sur la piste:

Car ce n'était pas la saison des figes. » (Mc 11, 13).

Je ne dirai pas, comme nombre de biblistes, que c'est un ajout de Marc qui n'aurait pas compris le sens spirituel de l'épisode, je n'invoquerai pas non plus d'autres considérations textuelles

ou historiques pour escamoter la perspective prophétique du texte. Celles et ceux qui, comme moi, croient en l'inspiration des Écritures telles qu'elles nous ont été laissées « en dépôt » (cf. 1 Tm 6, 20 ; 2 Tm 1, 14) par la tradition vivante du judaïsme, pour l'Ancien Testament, et par celle de l'Église, pour le Nouveau, nous verrons, dans cette 'variante', une indication précieuse de l'Esprit Saint. Et c'est la suivante : ***Quand Jésus s'est approché du figuier juif, ce n'était pas encore la saison, le temps de la moisson, la fin des temps.***

Par contre, la méditation *apocatastatique* de cette geste du figuier desséché peut aider à la découverte des signes du temps de la restauration plénière de ce que recelait cet événement profondément signifiant. En résumé, ce qui est arrivé à l'arbre juif arrivera à l'arbre chrétien, si nous imitons « cet exemple de désobéissance » (cf. He 4, 11), lorsque nous serons confrontés à une *épreuve analogue à la leur*. Pour l'instant, il n'y a pas lieu de préciser davantage ce que j'entends par là. Examinons plutôt, à nouveau, la citation de Mi 7, 1 ss., déjà évoquée, et continuons d'en commenter les passages mis en exergue. Abordons-les un à un :

- « ***Les fidèles ont disparu du pays*** » (7, 2).

Jésus pensait sans doute à ce passage lorsqu'il soupirait :

Lc 18, 8 : Le Fils de l'Homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?

- « ***Car le fils insulte le père, la fille se dresse contre sa mère, la belle-fille contre la belle-mère, chacun a pour ennemis les gens de sa maison*** » (Mi 7, 6).

Jésus a cité presque textuellement ce passage lorsqu'il déclare :

Mt 10, 34-35 : N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu *opposer l'homme à son père,*

la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa famille.

Et la tradition rabbinique, une fois de plus, nous surprend par sa consonance, tant avec l'Ancien Testament – ce qui peut sembler normal –, qu'avec le Nouveau – ce qui est plus extraordinaire. Nous lisons, en effet, dans le Talmud de Babylone :

Traité *Sanhedrin* 97, a : Il a été enseigné : Rabbi Nehorai dit : lors de la génération où viendra le Fils de David, les jeunes feront « pâlir » les personnes âgées, en leur manquant de respect, et ce seront les personnes âgées qui se lèveront devant les jeunes. *La fille se dressera contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère*, le visage des gens sera comme le visage des chiens, le fils n'aura aucune honte en face de son père¹⁴.

À ce stade, nous pouvons retourner à l'Ancien Testament et lire plusieurs passages qui s'avèrent extrêmement consonants avec le thème de la visite eschatologique de Dieu, avant même l'établissement du Royaume du Christ, sur la terre. Citons, d'abord, les Psaumes 12 et 14 :

Ps 12, 2-9 : Sauve, Éternel ! Il n'y a plus d'homme fervent¹⁵. Les fidèles ont disparu d'entre les fils d'Adam. On ne fait que mentir chacun à son prochain, lèvres trompeuses, langage d'un cœur double. Que L'Éternel retranche toute lèvre trompeuse, la langue qui fait de grandes phrases, ceux qui disent : « La langue est notre fort, nos lèvres sont pour nous, qui serait notre maître ? » A cause du malheureux qu'on dépouille du pauvre qui gémit, maintenant je me lève, déclare L'Éternel : j'assurerai le salut à ceux qui en ont soif. Les paroles de L'Éternel sont

14. Et qu'on n'aille pas prétendre que ce passage est une citation libre de Michée. Tel n'est pas l'usage des rabbins. Lorsqu'ils citent une Écriture, c'est avec une exactitude pointilleuse. En outre, il y a de grosses différences avec le texte de Michée. Toutefois, une réminiscence implicite est possible. Mais il semble plutôt que ce passage soit influencé par des pseudépigraphes juifs, tel surtout ce qu'on a appelé : la Sibylle juive.

15. *Hasid* : mot à mot, celui qui est l'objet de la faveur divine.

des paroles sincères, argent natif, qui sort de terre, sept fois épuré ; toi, Éternel, tu y veilleras. Tu le protégeras d'une telle engeance à jamais ; de toutes parts les impies s'en iront, comble d'abjection chez les fils d'Adam.

Ps 14, 1-7 : L'insensé ¹⁶ a dit en son cœur: « Non, plus de Dieu ! ». Corrompues, abominables, leurs actions ; *plus un seul* qui fasse le bien. Des cieux, L'Éternel se penche vers les fils d'Adam, pour voir s'il en est un de sensé ¹⁷, un qui cherche Dieu. Tous ils sont dévoyés, ensemble pervertis. PLUS UN qui fasse le bien, non, *plus un seul*. Ne savent-ils, tous les malfaisants ? Ils mangent mon peuple, voilà le pain qu'ils mangent, ils n'invoquent pas L'Éternel. Là, ils seront frappés d'effroi, car Dieu est pour la race du juste : vous bafouez le projet ¹⁸ du pauvre, mais L'Éternel est son abri. Qui donnera, de Sion, le salut d'Israël ? *Lorsque L'Éternel rétablira* ¹⁹ *son peuple*, allégresse pour Jacob et joie pour Israël.

Comme on l'aura sans doute remarqué, les seules phrases mises en exergue dans chacun des deux psaumes constituent le fil rouge qui relie ces textes à celui de Mi 7, 1 ss. En effet, en Mi 7, 2, on peut lire : « *les fidèles ont disparu du pays* », tandis qu'en Ps 12, 2, le psalmiste se plaint : « *les fidèles ont disparu* » ; et au Ps 14,1 : « *plus un seul qui fasse le bien* ».

16. *Nabal* : le terme est plus violent. Il signifie quelque chose comme : *la brute*. C'était le nom du mari d'Abigaïl, laquelle prit fait et cause pour David, malgré la haine de son mari (1 S 2 5, 3 ss.). Au verset 25, est expliqué le sens de son nom.
17. Hébreu : *Maskil* : le terme désigne celui qui a la connaissance et sait la communiquer aux autres.
18. Et non comme traduit la *Bible de Jérusalem* : la "révolte" du pauvre. Le terme hébraïque '*etsah* veut dire 'conseil', 'assemblée', 'résolution', 'détermination', mais jamais 'révolte', sauf par adjonction de termes connotant cette notion.
19. Hébreu : *beshuv adonai shvut* 'amo, généralement traduit, de manière erronée : quand D. ramènera les captifs de son peuple. Il s'agit là d'une ignorance étonnante de la part de biblistes, même expérimentés. L'expression dérive du syntagme *shuv svut*, qui ne signifie pas «ramener les captifs», mais «rétablir (une chose une situation, une personne) dans son état ou sa situation antérieurs, ou dans celui qui était prévu à l'origine». Celles et ceux qui connaissent suffisamment de grec et d'hébreu bibliques peuvent consulter le relevé détaillé des occurrences de cette expression, que j'ai réalisé, sous le titre « L'expression "shuv shvut" ».

Quiconque n'a pas perdu ce fil se souviendra que le point commun fondamental que nous avons découvert entre la geste du figuier desséché par Jésus et son parallèle prophétique, en Mi 7, 1 ss., était : la colère et la déception de Dieu, devant l'absence de réaction des fidèles, dans leur ensemble, à l'explosion du mal.

Que fait alors Dieu ? Dans l'Évangile, comme « *ce n'était pas encore la saison des figes* » (le temps du jugement, le jour de la visite de L'Éternel) mais l'année de grâce annoncée par Isaïe (Lc 4, 18-19; cf. Is 61, 2), Dieu se contente de dessécher le Fiquier, c'est-à-dire le peuple juif, en attendant que « *les temps soient accomplis* de le faire « *reverdir* », comme nous le verrons plus loin. Tout autre sera son attitude, lorsque viendra le Jour du Seigneur, après l'apostasie de l'Intendant infidèle. Alors, il sera sans pitié, parce que nous aurons été suffisamment avertis et instruits par l'échec et le rejet temporaire du peuple juif, dont les chrétiens ont bruyamment fait les gorges chaudes, au fil des siècles, et qui ont tant suscité « *les bavardages et les commérages des gens* » (Éz 36, 3). Notre châtiment sera d'autant plus rude, que le sens caché des Écritures, et surtout, des prophéties, nous aura été dévoilé par l'Esprit et par des « *apôtres des derniers temps* »²⁰ que Dieu suscitera alors.

Cette période, ce Jour que nous pouvons bien appeler, à la suite d'Is 61, 2, « *un jour de vengeance pour notre Dieu* », un autre

20. L'expression, souvent utilisée à notre époque et que certains placent même dans la bouche de Marie, dans ses dernières apparitions (mais, en cette matière comme en tant d'autres, il faut séparer l'ivraie du bon grain), doit être restituée à son auteur ; le bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, qui l'utilise à maintes reprises pour désigner les prêtres et, peut-être même, les simples chrétiens qui, au temps de la Fin, lorsque l'iniquité et l'impiété se déchaîneront sur la terre, auront le courage de prêcher, "à temps et à contretemps" (cf 2 Tm 4, 2), et sauveront l'Église, Curieusement, Grignon a trouvé un équivalent périphrastique assez réussi du au terme *maskil*, qu'il ne semble pas avoir connu, et qu'a utilisé Daniel pour désigner "ceux qui enseignent la multitude" (Dn 11, 33) et encore - "ceux qui rendent justes", les "*matsidiqim*" , c'est-à-dire ceux qui amènent les autres à la justice (*tsdaqah*), au sens de la rectitude de vie en présence de Dieu. La racine *SDQ* connotant la justice, au sens plénier, c'est-à-dire, idéalement, celle de Dieu, à savoir: la sainteté, conformément à l'injonction divine faite à Abraham (Gn 17, 1) : "*marche en ma présence et sois sans reproche*", et au commandement d'Ex 11, 45 : "*Vous serez saints parce que, moi, je suis saint*".

passage d'Isaïe nous le décrit de façon terrifiante, en termes d'eschatologie:

Is 63, 1-6 : Quel est donc celui-ci qui vient d'Edom, de Boçra, en habits éclatants, magnifiquement drapé dans son manteau, s'avancant dans la plénitude de sa force? C'est moi qui parle avec justice, qui suis puissant pour vous sauver. Pourquoi ce rouge à ton manteau, pourquoi es-tu vêtu comme celui qui foule au pressoir ? – À la cuve j'ai foulé solitaire, et *des peuples, pas un n'était avec moi*. Alors je les ai foulés dans ma colère, je les ai piétinés dans ma fureur, leur sang a giclé sur mes habits, et j'ai taché tous mes vêtements. Car j'ai au cœur *un jour de vengeance*, c'est l'année de mon rachat²¹ qui vient. Je regarde : *personne pour m'aider !* Je suis stupéfait : *personne pour me prêter main forte*. Alors mon bras est venu à mon secours, c'est ma fureur qui m'a soutenu. *J'ai écrasé les peuples dans ma colère, je les ai brisés dans ma fureur*, et j'ai fait ruisseler à terre leur sang.

On aura remarqué que les mots mis en italiques corroborent l'existence du fil rouge déjà décelé en Mi 7, 1 ss. Là non plus, il n'y aura « personne ». Dieu sera seul à accomplir le jugement.

Il en est de même en Isaïe 59. Cette fois, je cite tout le chapitre, tant son contexte est important. Et je précise d'emblée, pour ne pas que la longueur du texte en fasse oublier l'existence, la persistance du fil rouge de l'absence d'aide, qui revient, au v. 16, et qui a été mise en exergue.

Is 59, 1-21 : Non, la main de L'Éternel n'est pas trop courte pour sauver, ni son oreille trop dure pour entendre. Mais ce sont vos fautes qui ont creusé un abîme entre vous et votre Dieu. Vos péchés ont fait qu'il vous cache sa face et

21. Mot à mot : "de mon *goëlat*. Rappelons que le *goël* est un parent, un membre du clan. En tant que tel, il doit aider ses proches, soit en les vengeant, s'ils ont subi un grave préjudice, soit en rachetant les biens meubles ou fonciers qu'ils seraient dans l'obligation de vendre pour subsister dans leur misère, (cf. le Livre de Ruth). L'Écriture appelle Dieu, le *Goël*, le Rédempteur d'Israël, car c'est lui qui rachète son peuple et sa terre.

refuse de vous entendre. Car vos mains sont souillées par le sang et vos doigts par le crime, vos lèvres ont proféré le mensonge, votre langue rumine le mal. Nul n'accuse à juste titre, nul ne plaide de bonne foi. On se confie au néant, on profère la fausseté, on conçoit la peine, on enfante le mal. Ils ont fait éclore des œufs de vipère, ils tissent des toiles d'araignée. Qui mange de leurs œufs en meurt ; écrasés, il en sort un serpent. Leurs toiles ne feront pas un vêtement, ils ne pourront se vêtir de leurs œuvres ; leurs œuvres sont des œuvres mauvaises, les actes de violence sont dans leurs mains. Leurs pieds courent au mal ; ils ont hâte de verser le sang innocent. Leurs pensées sont des pensées mauvaises, ravage et destructions sont sur leur chemin. Ils n'ont pas connu la voie de la paix, le droit ne suit pas leurs traces, ils se font des sentiers tortueux, quiconque les suit ignore la paix. Aussi le droit reste loin de nous, la justice ne nous atteint pas. Nous attendions la lumière et voici les ténèbres, la clarté et nous marchons dans l'obscurité. Nous tâtonnons comme des aveugles cherchant un mur, comme privés d'yeux, nous tâtonnons. Nous trébuchons en plein midi comme au crépuscule, parmi les bien portants nous sommes comme des morts. Nous grognons tous comme des ours, comme des colombes nous ne faisons que gémir ; nous attendons le jugement et rien ! le salut et il demeure loin de nous. Car nombreux sont nos crimes envers toi, nos péchés témoignent contre nous. Oui, nos crimes nous sont présents et nous reconnaissons nos fautes : nous révolter, renier L'Éternel, cesser de suivre notre Dieu ; proférer violence et révolte, concevoir et méditer le mensonge. On repousse le jugement, on tient éloignée la justice, car la vérité a trébuché sur la place publique, et la droiture ne trouve point d'accès. La vérité a disparu ; ceux qui s'abstiennent du mal sont dépouillés. L'Éternel a vu, il a jugé mauvais qu'il n'y ait plus de jugement. **Il a vu qu'il n'y avait personne**, il s'est étonné que nul n'intervînt, alors son bras devint son secours, et sa justice son appui. Il a revêtu comme cuirasse, la justice, sur sa tête, le casque du salut, il a revêtu, comme tunique, des habits de vengeance,

il s'est drapé de la jalousie comme d'un manteau. Selon les œuvres il rétribue, fureur pour les adversaires, châtiment pour les ennemis, aux îles il paiera leur salaire. Et l'on craindra, depuis l'Occident, le nom de L'Éternel, et depuis le Levant, sa gloire, car il viendra comme un torrent resserré, chassé par le souffle de L'Éternel. Alors, un rédempteur viendra à Sion, pour ceux qui se détournent de leur crime en Jacob, oracle de L'Éternel. ***Et moi, voici mon alliance avec eux, dit L'Éternel, mon esprit qui est sur toi et mes paroles que j'ai mises dans ta bouche, ne s'éloigneront pas de ta bouche, ni de la bouche de ta descendance, ni de la bouche de la descendance de ta descendance, dit L'Éternel, dès maintenant et à jamais.***

Après cette longue citation, il semble qu'il soit inutile d'insister davantage sur l'adéquation, presque parfaite entre eux, de tous les textes examinés jusqu'ici, à cause de leur concordance eschatologique avec l'épisode mystérieux du dessèchement du figuier par Jésus, outre leur connotation de jugement apocalyptique, qui ne fait que confirmer la portée eschatologique de tout le thème étudié ici.

Dernière remarque concernant cette partie de l'analyse du figuier desséché, avant de passer à l'étude des implications *apocatastatiques* de cette geste. J'ai mis en gras le verset 21 et dernier du chapitre 59 d'Isaïe. En voici la raison : cette déclaration solennelle de Dieu à Isaïe apparaît comme le sceau de la prophétie qu'il lui a confiée, la garantie indubitable de sa restauration eschatologique. L'insistance sur l'assurance donnée que ces paroles « *ne s'éloigneront pas de la bouche de sa descendance, ni de la bouche de la descendance de sa descendance* » ne signifie évidemment pas que la prophétie soit une fonction héréditaire. Dieu ne parle pas des enfants d'Isaïe, selon la chair, mais de sa descendance, selon l'Esprit, c'est-à-dire de ceux qui gardent « *le témoignage de Jésus, qui est l'Esprit de prophétie* » (Ap 19, 10).

De même que Jésus a pu déclarer solennellement :

pas un i, pas un point sur l'i ne passera de la Loi, que tout ne s'accomplisse (Mt 5, 18),

Dieu veut nous manifester ici que nous ne devons pas douter que ce qu'annonce Isaïe (comme tous les autres passages prophétiques des Écritures) aura un jour son plein accomplissement. C'est donc à la **descendance des prophètes**, de reprendre le flambeau de la Parole de Dieu et d'être attentive aux signes des temps qui en annoncent la réédition plénière imminente.

2. « Et eux (...) ils seront greffés à nouveau » (Rm 11, 23)

J'ai montré comment ce qui est arrivé aux juifs – à savoir : être frappés de stérilité, comme le symbolise le dessèchement du figuier – risquait d'arriver à la chrétienté, aux approches de la Fin des temps, si le « *sauvageon d'olivier* » venait à « *s'enorgueillir* » (cf. Rm 11, 20) et à oublier que « *ce n'est pas lui qui porte la racine, mais la racine qui le porte* » (cf. Rm 11, 18).

Il me reste à présent à revenir à cette 'racine' et à scruter, une fois de plus, l'Écriture, pour y trouver les prophéties, encore cachées à nos yeux, de ce *reverdissement* du figuier juif, au temps connu de Dieu seul.

Nous savons tous que l'hiver est le symbole de la mort. Après la jeunesse radieuse du printemps, où triomphe la vie, la force éclatante de l'été où s'épanouit la maturité, et la sagesse sereine de l'automne où la vie future frappe déjà à la porte, vient l'heure fatidique, tragique et indispensable à la fois, de l'hiver, où la mort glacée fait irruption. En surface, tout se fige. Il semble que tout espoir de vie ait définitivement disparu... Et pourtant, la vie continue, souterraine, indestructible, et l'expérience nous prouve que le printemps revient, où tout ressuscite (cf. Ct 2, 11).

Ce cycle de la nature est le signe voulu par Dieu ²² pour nous

22. Il en va de même du cycle du jour et de la nuit (cf. Ps 74, 16-17). Le matin est l'équivalent de la jeunesse ; le midi, celui de l'âge d'homme ; le soir symbolise la vieillesse, et la nuit, le royaume du sommeil et de la mort. L'aube, ou l'aurore,

faire comprendre son Plan et notre destin. En effet, la sagesse divine a semé, dans l'Écriture – qui est la parole même du Seigneur – des allusions si nettes au reverdissement de l'arbre juif, qu'on peut se demander comment nous ne les avons pas distinguées plus tôt. Nous allons en examiner quelques-unes, sans pouvoir, là non plus, épuiser le thème qui est multiforme.

Et tout d'abord, il convient de lier la geste du figuier, desséché par Jésus, à la parabole du figuier stérile. Les deux textes, en effet, sont, spirituellement et prophétiquement, complémentaires. Relisons-en le contenu avant d'en analyser les passages mis en exergue.

Lc 13, 6-9 : Il disait encore la parabole que voici : « Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint y chercher des fruits et n'en trouva pas. Il dit alors au vigneron : « Voilà trois ans que je viens chercher des fruits sur ce figuier et je n'en trouve pas. Coupe-le; pourquoi donc use-t-il la terre pour rien ? » L'autre lui répondit : « Maître, laisse-le, cette année encore, le temps que je creuse tout autour et que je mette du fumier ». ***Peut-être donnera-t-il des fruits, à l'avenir...*** Sinon, tu le couperas. »

Tout d'abord, on constate l'union, ici, de deux symboles végétaux du Peuple de Dieu : la vigne et le figuier (v. 6). Quant aux **trois ans** du v. 7, on a voulu y voir les trois années de la prédication du Christ, et c'est exact, au sens premier du texte. Toutefois, la méditation *apocatastatique* de ce passage nous introduit dans son sens prophétique que nous révèle la prophétie d'Isaïe :

Is 37, 30-32 : Ceci te servira de signe : on mangera cette année du grain tombé et l'an prochain du grain de jachère, mais, le troisième an, semez et moissonnez, plantez des vignes et mangez de leurs fruits. Le reste survivant de la maison de Juda produira de nouvelles racines en bas et

est l'heure de la résurrection. Le chant du coq symbolise l'annonce solennelle de la fin du royaume des ténèbres, la dernière trompette qui introduit la Parousie (1 Co 15, 52).

des fruits en haut, car de Jérusalem sortira un reste et des survivants, du Mont Sion. L'amour jaloux de L'Éternel Sabaot fera cela.

C'est, encore une fois, le processus apocatastatique qui vient nous donner la clé. En fait, Isaïe, inspiré de l'Esprit de Dieu, évoque, en lui donnant une portée eschatologique, une institution de la Torah, celle du jubilé et, plus précisément, de l'Année Sabbatique solennelle qui la clôturait (cf. Lévitique chapitre 25), ainsi qu'il est écrit :

Lv 25, 20-22 : Pour le cas où vous diriez : « Que mangerons-nous en cette septième année si nous n'ensemencions pas et ne récoltons pas nos produits ? » J'ai prescrit à ma bénédiction de vous être acquise la sixième année, en sorte qu'elle assure des produits pour trois ans. Quand vous sèmerez la huitième année, vous pourrez encore manger des produits anciens jusqu'à la neuvième année ; jusqu'à ce que viennent les produits de cette année-là, vous mangerez des anciens.

Nous retrouvons donc les trois années évoquées par Isaïe. Mais ce qui est le plus frappant, dans le passage du prophète cité ci-dessus (Is 37, 31), c'est le *caractère eschatologique de la réalisation* de cette institution mosaïque de l'année sabbatique. Ce sera le grand shabbat de la terre d'Israël, avant qu'elle ne porte ses fruits définitifs pour le « *reste survivant de la maison de Juda* » (v. 31). Or, nous avons vu, à maintes reprises, que Juda est le type du peuple juif. Il s'agira, bien entendu, du **Reste**, c'est-à-dire du petit nombre qui aura été épuré et jugé digne du Royaume. Plus étonnant encore, Is 37, 31 nous dit que ce *Reste* produira « *de nouvelles racines... et des fruits* », ce qui est précisément la *revivification*, le reverdissement de l'arbre juif desséché, sur lequel nous allons nous attarder maintenant.

Revenant à la parabole du figuier stérile, citée plus haut, nous constatons que le vigneron s'oppose à ce que le figuier soit coupé. Avant de nous attarder sur sa proposition, remarquons que c'est le vigneron qui s'oppose à l'arrachage du figuier. Or,

en Jn 15, 1, c'est Jésus qui est la vigne et Son Père qui est le vigneron. C'est donc Dieu lui-même qui refuse que son Peuple soit retranché. Et quel est le délai proposé par le vigneron miséricordieux ? Une année. « *Cette année encore* » (Lc 13, 8). N'est-ce pas une allusion à cette « **année de grâce** » que Jésus est venu proclamer (Lc 4, 18-19) en accomplissant en Sa personne la prophétie d'Is 61, 1-2 ?

Et quel est le traitement infligé à ce figuier épargné ? Le fumier. Le fumier était, jusqu'à ces dernières décades, et est encore aujourd'hui dans beaucoup de régions déshéritées, de la paille ayant servi de litière aux animaux. De ce fait, elle est imbibée de leurs déjections et se décompose par la fermentation. C'est donc un engrais de **pourriture** et de **décomposition**.

Le terme grec pour fumier est *kopria*, qui traduit l'hébreu *ashpot*. Or, voici un éclat de lumière de l'Esprit-Saint, lequel a inspiré jusqu'au choix des termes aux rédacteurs de l'Écriture, lui qui a chargé les mots eux-mêmes d'un *sens prophétique* qui ne se révèle – en son temps – qu'aux « petits » et aux « humbles » ! (cf. Mt 11, 25 = Lc 10, 21)... De fait, nous lisons :

Ps 113, 7-9 : De la poussière, il relève le faible, du **fumier** il retire le pauvre, pour l'asseoir au rang des princes, au rang des princes de son peuple, Il assied la stérile en sa Maison, mère en ses fils, heureuse !

Pour quiconque a le sens des choses de Dieu et de l'interprétation des Écritures, c'est une révélation. Le « Pauvre », c'est le peuple juif lorsqu'il est persécuté pour le nom de Dieu. Quant à **la stérile**, il est transparent qu'il s'agit de **Jérusalem**, en tant que mère du Peuple de Dieu eschatologique, ainsi que le prophétise Isaïe :

Is 49, 13-23 : Cieux, criez de joie, terre exulte, que les montagnes poussent des cris, car L'Éternel a *consolé son peuple, il prend en pitié ses affligés*. Sion avait dit: « L'Éternel m'a abandonnée; le Seigneur m'a oubliée ». Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié

pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierais pas. Vois, je t'ai gravée sur les paumes de mes mains, tes remparts sont devant moi sans cesse. Tes bâtisseurs se hâtent, ceux qui te détruisent et te ravagent vont s'en aller. Lève les yeux alentour et regarde : tous sont rassemblés, ils viennent à toi. Par ma vie, oracle de L'Éternel, ils sont tous comme une parure dont tu te couvriras, comme fait une fiancée, tu te les attacheras. Car tes ruines, tes décombres, ton pays désolé sont désormais trop étroits pour tes habitants, et ceux qui te dévoreraient s'éloigneront. Ils diront de nouveau à tes oreilles, les fils dont tu étais privée : « l'endroit est trop étroit pour moi, fais-moi une place pour que je m'installe ». Et tu diras dans ton cœur : « Qui m'a enfanté ceux-ci ? J'étais privée d'enfants et stérile, exilée et rejetée, et ceux-ci qui les a élevés ? Pendant que moi, j'étais laissée seule, ceux-ci, où étaient-ils ? Ainsi parle le Seigneur L'Éternel, voici que je lève la main vers les nations, que je dresse un signal pour les peuples : ils t'amèneront tes fils dans leurs bras, et tes filles seront portées sur l'épaule. Des rois seront tes pères adoptifs, et leurs princesses, tes nourrices. Face contre terre, ils se prosterneront devant toi, ils lécheront la poussière de tes pieds. Et tu sauras que je suis L'Éternel, ceux qui espèrent en moi ne seront pas déçus.

Is 54, 1-10 : Crie de joie, stérile, toi qui n'as pas enfanté, pousse des cris de joie, des clameurs, toi qui n'as pas mis au monde, car plus nombreux sont les fils de la délaissée que les fils de l'épouse, dit L'Éternel. Elargis l'espace de ta tente, déploie sans lésiner les toiles qui t'abritent, allonge tes cordages, renforce tes piquets, car, à droite et à gauche, tu vas éclater, ta race va déposséder des nations et repeupler les villes abandonnées. N'aie pas peur, tu n'éprouveras plus de honte, ne sois pas confondue, tu n'auras plus à rougir ; car tu vas oublier la honte de ta jeunesse, tu ne te souviendras plus de l'infamie de ton veuvage. Ton créateur est ton époux, L'Éternel Sabaot est

son nom, le Saint d'Israël est ton rédempteur, on l'appelle le Dieu de toute la terre. Oui, comme une femme délaissée et accablée, L'Éternel t'a appelée, comme la femme de sa jeunesse qui aurait été répudiée, dit ton Dieu. *Un court instant, je t'avais délaissée, ému d'une immense pitié, je vais t'unir à moi.* Débordant de fureur, *un instant*, je t'avais caché ma face. Dans un amour éternel, j'ai eu pitié de toi, dit L'Éternel, ton rédempteur. Ce sera pour moi comme au temps de Noé, quand j'ai juré que les eaux de Noé ne se répandraient plus sur la terre. Je jure de même de ne plus m'irriter contre toi, de ne plus te menacer. Car les montagnes peuvent s'écarter et les collines chanceler, mon amour ne s'écartera pas de toi, mon alliance de paix ne chancellera pas, dit *L'Éternel qui te console.*

Pour en revenir à la parabole du figuier stérile (Lc 13, 6-9), examinée plus haut, et arrêtons-nous sur les derniers mots mis en italiques par mes soins dans ce texte : « *Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir?* » (v. 9) Le « peut-être » ne doit pas faire illusion; le prophète Isaïe a déjà prophétisé l'accomplissement de cette fructification d'Israël, **à l'avenir** :

Is 27, 6-9 : **À l'avenir**, Jacob fera des racines, Israël bourgeonnera et fructifiera, la face du monde sera remplie de récolte. L'a-t-il frappé comme avaient frappé ceux qui le frappaient ? A-t-il tué comme avaient tué ceux qui l'avaient tué ?... En la chassant, en la répudiant, tu l'as mise en jugement. Il a soufflé sur elle de son souffle violent, au jour du vent d'est. Ainsi, c'est en cela que sera expiée la faute de Jacob...

Nous voyons donc que la **répudiée**, l'**exclue**, est rétablie. Mieux, Paul a cité la dernière phrase du passage évoqué ici, conjugué à un extrait d'Is 59, 20-21 :

Rm 11, 25-27 : Car je ne veux pas, frères, vous laisser ignorer ce mystère, de peur que vous ne vous complaisiez en votre sagesse : un endurcissement est advenu, à une partie d'Israël²⁵ jusqu'à ce qu'advienne la plénitude des

Païens²⁴ ; et ainsi tout Israël sera sauvé, comme il est écrit : « De Sion viendra le Libérateur, il ôtera les impiétés du milieu de Jacob ». Et voici quelle sera mon alliance avec eux : c'est que j'enlèverai leurs péchés.

C'est donc Dieu lui-même qui purifiera et justifiera son peuple juif, parallèlement au Peuple Chrétien (« *Jacob et Israël* » d'Is, 27, 6, c'est-à-dire, selon moi, le « *tout Israël* » de Rm 11, 26).

Avant de clore ce chapitre, il ne sera pas inutile d'examiner un thème, consonant avec celui de la fructification eschatologique du peuple juif, à savoir, le *reverdissement de l'arbre sec*.

Nous partirons, une fois de plus, du Nouveau Testament, et précisément de la lamentation des « filles de Jérusalem », sur Jésus qu'on emmène pour être crucifié. Voici la réponse que leur fait ce dernier :

Lc 23, 28-31 : Mais, se retournant vers elles, Jésus dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! Car voici des jours où l'on dira : heureuses les femmes stériles, les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les seins qui n'ont pas nourri. Alors, on se mettra à dire aux montagnes : tombez sur nous ! et aux collines : couvrez-nous ! car si l'on traite ainsi le **bois vert**, qu'advient-il du **bois sec** ?

Ce texte évoque Osée 9, 14 et 10, 8, sur lesquels je reviendrai plus loin. Mais auparavant, il nous faut faire justice d'une interprétation qui est non seulement fautive, mais outrageante pour le peuple juif. Je l'emprunte à un commentaire malheureux

23. On peut aussi traduire : "un endurcissement *partiel* est advenu à Israël".

24. Passage souvent traduit de manière insatisfaisante, selon moi : "*jusqu'à ce que soit entrée la totalité des Païens*". Le verbe grec sous-jacent peut se traduire soit 'entrer', soit 'advenir'. Le contexte me semble suggérer un 'avènement' et non une 'entrée' (mais les deux traductions sont possibles). La plénitude est le 'plérôme'. Le texte ne semble pas signifier que les nations 'entrent' dans le 'Plérôme', mais que le 'Plérôme' advient pour les nations, c'est-à-dire, selon moi, que les nations ont atteint toutes leurs virtualités, porté tous leurs fruits. Toujours selon moi, il s'agit de la Fin des temps (qui n'est pas la fin du monde !).

de la Bible de Jérusalem, sur Lc 23, 31, que je cite ici textuellement :

« Si on brûle le *bois vert* qui ne devrait pas être brûlé (allusion au supplice de Jésus), que ne fera-t-on pas du *bois sec* (**les vrais coupables**)? »

Outre la théologie désolante de cette exégèse, relevons les erreurs objectives. L'auteur utilise le terme *brûler*. On se demande pour quelle raison. Qui parle de brûler dans ce texte ?... Pour l'auteur de cette glose, la comparaison du *bois vert* « qui ne devrait pas être brûlé », est, à l'évidence, une « allusion au supplice de Jésus ». Certes, mais Jésus n'a pas été brûlé !... Toutefois, il y a plus grave. L'allusion est transparente. L'auteur pense, bien entendu, à la prise de Jérusalem, en 70, et les « vrais coupables » sont, évidemment, les juifs. Que n'a-t-il compris la portée *apocatastatique* et eschatologique de ce texte ! Nous allons y revenir bientôt... Notons encore qu'il a confondu *bois sec* et *bois mort*. Pour lui, il est clair que le *bois vert*, c'est Jésus, prémices de son peuple. Le *bois sec*, c'est l'arbre devenu vieux. En fait, dans le parallèle le plus précis que nous ayons de ce passage (et qu'évoque, d'ailleurs la Bible de Jérusalem, en Éz 21, 3), Dieu allume un feu qui « *consumera tout, arbre vert et arbre sec !* ». Il n'est donc pas question, ici, du fait que l'arbre sec brûle mieux ou plus naturellement que le vert. Il est question de réédition apocatastico-eschatologique d'une situation préfigurée et accomplie *en germe*, dans la personne de Jésus. De fait, la ruine de Jérusalem, en 70 de notre ère, a paru accomplir cette prophétie. En réalité, ce n'est qu'à la Fin des temps, qu'elle s'accomplira en plénitude, comme nous allons le voir, à présent, en vérifiant le contexte des prophéties d'Osée, qui semble être à l'arrière-plan de la pensée de Jésus :

Os 9, 10-17 : Comme des raisins dans le désert, je trouvai Israël, comme des primeurs sur un figuier, en la prime saison, je vis vos pères ; mais, arrivés à Baal-Péor, ils se vouèrent à la Honte et devinrent des horreurs, comme l'objet de leur amour : Ephraïm, comme l'oiseau s'envolera sa gloire : plus d'enfantement, plus de grossesse, plus de

conception. Même s'ils élèvent leurs fils, je les en priverai avant qu'ils soient hommes ; oui, malheur à eux quand je m'éloignerai d'eux ! Ephraïm, je le voyais comme Tyr, plantée dans une prairie, mais Ephraïm devra mener ses fils à l'égorgeur. Donne-leur, Éternel... Que donneras-tu ? Donne-leur des entrailles stériles et des seins desséchés. Toute leur méchanceté a paru à Gilgal, c'est là que je les ai pris en haine. A cause de la méchanceté de leurs actions, je les chasserai de ma maison, je ne les aimerai plus, tous leurs chefs sont des rebelles. Ephraïm est frappé, leur racine est desséchée, ils ne donneront pas de fruit. Même s'il leur naît des enfants, je ferai mourir les délices de leur sein. Mon Dieu les rejettera parce qu'ils ne l'ont pas écouté, et ils seront errants parmi les nations.

Os 10, 1-8 : Israël était une vigne luxuriante qui donnait bien son fruit. Plus son fruit se multipliait, plus il a multiplié les autels. [...]. Leur coeur est double, maintenant ils vont expier ; lui-même renversera les autels, il dévastera leurs stèles [...] On tient des discours, on jure en vain, on conclut des alliances; et le droit prospère comme une plante vénéneuse sur le sillon des champs [...] Ephraïm recueillera la honte et Israël rougira de son dessein. C'en est fait de Samarie ! Son roi est comme un fétu à la surface de l'eau. Ils seront détruits les hauts-lieux d'Aven, ce péché d'Israël ; épines et chardons grimperont sur leurs autels. Ils diront alors *aux montagnes : couvrez-nous ! et aux collines : tombez sur nous !*

Les deux textes concernent le même événement. Il s'agit de la ruine du Royaume d'Ephraïm, les dix tribus de l'Israël du Nord. Nous retrouvons, au passage, les thèmes de la *vigne* et des *primeurs*, étudiés ailleurs. Ils s'appliquent, cette fois, à Ephraïm qui, selon ma typologie, préfigure la chrétienté, comme je l'ai illustré par l'Écriture, à plusieurs reprises. Selon ma perspective *apocatastatique*, à cet événement daté, qu'annonçaient les prophéties d'Osée, correspond un *accomplissement plérômique*, aux temps eschatologiques. C'est pourquoi il n'est

pas indifférent que le Christ, qu'on emmenait au supplice, se soit servi de deux des passages de ces chapitres d'Osée pour prophétiser la catastrophe eschatologique qui atteindra l'Ephraïm nouveau que constitue la chrétienté : le souhait de stérilité des femmes (Os 9, 14) et l'invitation désespérée adressée par les hommes aux montagnes et aux collines, à tomber sur eux (Os 10, 8), sont repris par Jésus, dans son discours eschatologique (Lc 23, 29-30) ; Os 10, 8 étant également cité par l'Apocalypse, lorsqu'elle décrit les cataclysmes du temps de la Fin (Ap 6, 16).

Et, si la ruine de Jérusalem a réalisé ces choses *en germe*, maintes prophéties de l'Écriture ne laissent aucun doute sur une réédition 'plérômatique', aux dimensions de l'humanité entière, quand commenceront les « *douleurs de l'enfantement* » (Mc 13, 8) des temps messianiques.

Quant à l'arbre 'sec' de Juda, au jour connu de Dieu seul, il reverdira – et même refleurira – ainsi que le prophétisent mystérieusement les textes suivants :

Éz 17, 22 ss. : Et moi, je prendrai, à la cime du grand cèdre, au plus haut de ses branches, je cueillerai un rameau ; et je le planterai moi-même sur une montagne élevée (Jérusalem). Sur la haute montagne d'Israël je le planterai [...] Il poussera des branches et produira des fruits et deviendra un cèdre magnifique [cf. le grain de sénévé de l'Évangile, en Mt 13, 32] [...] Et tous les arbres des champs sauront que c'est moi, L'Éternel, qui humilie l'arbre élevé et qui élève l'arbre humilié, *qui fais sécher l'arbre vert et fais fructifier l'arbre sec*. Moi, L'Éternel, j'ai dit, je fais.²⁵

Ps 92, 13 : Le Juste poussera comme un palmier, il grandira comme le cèdre du Liban. Plantés dans la maison de L'Éternel, ils pousseront dans les parvis de notre Dieu.

25. Notons que ce passage est suivi de la prophétie de la réunion de Juda et d'Israël : v. 15 ss.

Dans la vieillesse encore, ils portent fruits ils restent frais et florissants! [...].

Is 37, 31 : Le reste survivant de la Maison de Juda produira de nouvelles racines en bas et des fruits en haut, car de Jérusalem sortira un reste, et des rescapés, du mont Sion, l'amour jaloux de L'Éternel fera cela.²⁶

Éz 37, 11 : Alors il me dit : « Fils d'Homme, ces ossements, c'est toute la maison d'Israël ». Les voilà qui disent : Nos os sont desséchés ! notre espérance est détruite. C'en est fait de nous [...] Voici que j'ouvre vos tombeaux, mon peuple, et je vous reconduirai sur le sol d'Israël.

Ps 52, 10 : Et moi, comme un olivier vert dans la maison de Dieu²⁷.

Is 27, 6 : Dans les jours à venir, Jacob poussera des rejetons, Israël reflleurira et fructifiera et remplira de fruits la face du monde²⁸.

On pourrait multiplier les passages consonants, mais, pour abrégé, on se contentera d'une dernière citation, néotestamentaire cette fois. Il s'agit d'une relecture stupéfiante de Mt 26, 32 ss. :

Du figuier, apprenez la parabole²⁹ : dès que sa ramure devient flexible et que ses feuilles poussent, vous vous rendez compte que l'été approche. De même, vous aussi, lorsque vous verrez tout cela, rendez-vous compte qu'il est proche, aux portes !

Comme le mystère se dévoile soudain, dans l'illumination de l'Esprit Saint ! Ce même *figuier* symbolisant le peuple juif, et que le Seigneur – nous l'avons vu plus haut – avait desséché

26. Cf. aussi Is 6, 8-13 ; 11, 10 ss ; 14, 1 ss ; Is 37, 30 ; Ez ch. 36 et 37.

27. Cf. Rm 11, 17 ; Ps 92, 15.

28. A l'opposé, voir le sort du "Peuple sans intelligence" (ibid. au v. 11, cf. Dt 32, 21 et Rm 10, 19), et le sort inverse du "méchant" (Jb 15, 30-32 ; 8, 12-18 ; Ps 37, 35).

29. On peut aussi traduire : *'Apprenez par l'exemple du figuier'*.

pour le punir de n'y avoir pas trouvé les fruits précoces qu'il venait chercher, lors de sa visite cachée, ce *figuier*, voici qu'il nous l'affirme prophétiquement, il va **reverdir**, ce qui implique qu'il aura été **replanté** !...

J'ose l'affirmer, une fois de plus, et, comme disait S. Paul, en cela, « *je pense avoir moi aussi l'Esprit de Dieu* » : **le Seigneur a rétabli son peuple, qui a déjà été replanté sur sa terre, dans son sol d'antan** !...

Pour l'instant, ce n'est encore qu'un « *surgeon en terre aride* » (Is 53, 2), sa ramure n'est pas encore flexible et ce n'est pas encore le temps des bourgeons ; l'été, le temps de la moisson de la terre, n'est pas encore aux portes ; mais « *le temps se fait court* » (1 Co 7, 29), car le Seigneur a déjà inauguré « les temps de l'apocatastase de tout ce que Dieu avait dit, par la bouche de ses saints prophètes de jadis » (Ac 3, 21).

Le premier acte de cette *apocatastase* fut l'humble naissance d'un Foyer Juif, en Palestine, qui valut au Peuple-Oint son Hérode hitlérien et ses six millions de Saints Innocents. Mais le « rejeton de David » (Ap 6, 5 ; 22, 16) est revenu d'Égypte, il croît en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes, d'une vie divine, cachée sous des apparences humaines ordinaires, en attendant qu'*Élie vienne et restaure tout* (Mt 17, 11 = Mc 9, 12), et que se révèlent les temps messianiques, pour ce Peuple et pour l'Église du Christ.

Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! (Mc 4, 23 = 7, 16 ; Lc 14, 35).

MODALITÉS DE L'ACCOMPLISSEMENT DU DESSEIN DIVIN SUR LES JUIFS ET LES CHRÉTIENS, À L'APPROCHE DE LA FIN DES TEMPS

Lors de la publication de mon premier livre ¹, l'éditeur m'avait demandé d'exposer ma conception personnelle des modalités de l'accomplissement du dessein divin sur les Juifs et les chrétiens, à l'approche de la Fin des Temps, tel qu'il est 'génétiquement' contenu dans les Écritures et se déploie dans l'histoire des hommes, qui ira à son terme jusqu'à l'irruption du Royaume de Dieu ici-bas. Voici un peu plus d'un demi-siècle que je le scrute, avec crainte et tremblement, mais aussi avec confiance. Ci-dessous, un extrait mis à jour de ce que je répondais alors, à ce propos, au cours d'une interview.

[...] Et tout d'abord, une confession – sans complaisance, mais également sans que je croie avoir à en rougir : *je suis un chrétien à l'âme juive*. Ce qui ne veut pas dire que j'aie renié le Christ ou que je ne croie plus en Lui comme unique cause de Salut pour tous les hommes. J'ose le dire bien haut : je crois pleinement à la messianité et à la divinité de Yeshua de Nazareth. D'autant plus

1. Menahem Macina, *Chrétiens et Juifs depuis Vatican II*. État des lieux historique et théologique prospective eschatologique ; éditions Docteur Angélique, Avignon, décembre 2009.

pleinement qu'il m'apparaît comme le moteur intime et incompréhensible, le noyau sublime de son Peuple, les Juifs, chez lesquels et pour lesquels il est venu. Et si, dans leur ensemble, ils ne l'ont pas reconnu, lui est entré dans ce Peuple, substantiellement, les a rachetés par sa mort et ressuscités par sa résurrection, tout comme les chrétiens, d'ailleurs, mais avec une nuance de préséance dans le dessein divin, ainsi que semble le comprendre Paul, qui écrit: « Le Juif d'abord, le Grec ensuite » (1 Co 1, 22-24). Ils ne sont donc pas rejetés, comme en témoigne éloquemment l'Apôtre : « Dieu n'a pas rejeté le peuple que d'avance il a discerné » (Rm 11, 2). Et, dès lors, nous entrons en plein mystère, car la plénitude de leur vocation – elle aussi messianique – est encore à venir et les chrétiens doivent, non seulement y croire, mais encore faire tout ce qui est en leur pouvoir pour qu'elle se réalise.

J'appartiens à la génération de ceux qui ont vu et connu une partie des horreurs de la Seconde Guerre mondiale. De plus, j'ai eu le triste privilège d'être, dès l'âge le plus tendre, le témoin effaré du traitement dégradant infligé aux Juifs. J'ai demandé des explications aux adultes, mais tous se dérobaient. Je me souviens qu'ils avaient vaguement honte, mais d'une honte agacée. Je ne vois pas la possibilité de qualifier autrement ce genre d'attitude que je devais, malheureusement, rencontrer encore maintes fois dans ma vie. C'est la réaction excédée de l'homme sans histoire, face aux malheurs aussi incompréhensibles que têtus, de celui dont la vie semble prendre un malin plaisir à 'tourner mal'. Au début, on le plaint, on l'aide même quelque peu ; dans le meilleur des cas, on prend timidement sa défense, parce que l'homme honnête perçoit bien qu'au fond, c'est la malchance ou la malveillance qui s'acharnent sur ce pauvre bougre. Mais si, d'aventure, ses malheurs récidivent, se compliquent même au point de rendre sa fréquentation lassante, voire dangereuse, alors on se détourne de lui, en s'excusant de n'être pas un héros. Souvent même, pour mieux museler leur conscience qui crie encore, les anciens défenseurs d'hier se muent en accusateurs accablants et vont jusqu'à rejeter sur la victime la responsabilité de ce qui

lui arrive. Il m'a fallu de longues années pour comprendre que c'était là le drame de Job et de tous ceux qui semblent rejetés de Dieu, tant leur misère est grande.

Mais ce n'est pas seulement Auschwitz qui m'a amené à entrer dans le mystère du dessein de Dieu sur le Peuple juif, et à en scruter les méandres dramatiques à la lumière de son histoire et des prophéties de l'Écriture à son sujet, et donc différemment de ce que m'avaient enseigné la foi et la tradition chrétiennes.

L'histoire subséquente et le comportement pharisaïque et cynique de la majeure partie des nations à l'égard d'un pauvre petit peuple de rescapés, aux prises avec des problèmes géopolitiques trop grands pour lui et des crises économiques et sociales dont il n'est en rien responsable, ont ramené Israël au banc des accusés. Mais, cette fois, tant les données que les proportions ont changé du tout au tout. Tout d'abord le procès est public, il a pour siège l'Assemblée des nations. De surcroît, quoi qu'en disent ses détracteurs, l'accusé n'a guère les moyens de se défendre. Il ne représente pas grand-chose, il n'est pas riche, il cause des ennuis à tout le monde, il est réputé n'en faire qu'à sa tête ; bref, le moins qu'on puisse en dire est qu'il n'a pas bonne presse.

Et, devant toutes ces accusations hargneuses, parfois si mensongères et ridicules, que les juifs, et surtout les Israéliens, ont longtemps été naïvement persuadés (certains le sont encore) qu'aucun homme de bon sens et de bonne foi n'y accordera créance, que font les hommes, qui n'ont pas l'excuse du manque d'information ? – Le plus souvent, ils aboient avec les loups. Dans le meilleur des cas ils somment Israël de « mettre de l'eau dans son vin », d'être plus souple ; ceci sans même prendre la peine d'examiner le bien-fondé de ce qu'on lui reproche. Et pourquoi ? Parce que, au fond, il ne les intéresse pas de savoir qui a raison, ni même si l'accusé a posé le ou les actes qu'on lui reproche avec une hargne suspecte, surtout s'il a le toupet de prétendre qu'il a agi en état de légitime défense. Non, ce que veut le monde, c'est qu'on lui *fiche la paix*, ce qui

est la blasphématoire caricature de *faire la paix* dans la concorde pour parvenir à s'accepter.

Oui, devant ce nouvel antisémitisme à rassurante coloration politique, j'ai commencé de frémir. D'autant qu'il s'est donné, sans le savoir, un nom prophétique : *antisionisme*. Admirable piège divin, tendu, tout au long des Écritures, que ces gens ne connaissent, ni ne comprennent, car, sinon, « ils sauraient discerner leur destin » (Dt 32, 29). Dans le mot antisionisme, il y a Sion, nom poétique et mystique de Jérusalem. Les prophéties qui annoncent une montée concertée des nations contre Israël sont si nombreuses qu'on n'a que l'embarras du choix. Mais la meilleure description de ce combat eschatologique se trouve en Zacharie, au chapitre 12 :

Il arrivera en ce jour-là que je ferai de Jérusalem une pierre à soulever pour tous les peuples et tous ceux qui la soulèveront se blesseront grièvement (Za 12, 3).

La suite du texte et bien d'autres passages parallèles, indiquent clairement que Dieu prendra fait et cause pour Jérusalem et détruira ses assaillants. Or, comment l'Écriture appelle-t-elle ces agresseurs? – « Soneï tsion », c'est-à-dire : « ceux qui haïssent Sion », les antisionistes.

Et, à celles et ceux qui seraient tentés de m'accuser de fondamentalisme et de lecture littéraliste de la Bible, je propose de méditer sur l'étrange et mystérieuse concordance de situations que voici. Monsieur Khomeini, le sanglant et fanatique dictateur religieux de l'Iran et initiateur de la révolution islamique, avait donné à sa guerre contre l'Iraq l'appellation symbolique de « Bataille de Jérusalem ». Comme certains s'en étonnaient devant lui, il leur expliqua qu'après sa victoire inéluctable sur l'Iraq, il s'emploierait à libérer les Lieux Saints musulmans de la « sacrilège occupation sioniste » ! Et plus récemment, son pâle avatar, le président iranien Mahmoud Ahmadinejad, reprenait à son compte, dans son discours du 26 octobre 2005, ce plan exterminateur, en ces termes :

« Notre cher Imam [Khomeini] a ordonné que le régime qui occupe Al-Qods [Jérusalem] soit *rayé de la surface de la terre*. Ce qui a été une parole très sage ».

Pourquoi nous en étonner ? C'est bien ainsi qu'ont parlé d'autres tyrans non moins redoutables, depuis les rois d'Assur et de Babylone et jusqu'à Antiochus Épiphane, qui menaçait :

Arrivé à Jérusalem, je ferai de cette ville la fosse commune des Juifs. (2 M 9, 4).

Souvenons-nous du plus récent avatar de ces antichrists diaboliques. C'était il y a quelque soixante-dix ans seulement. Hitler tentait d'imposer au monde son idéologie prométhéenne. Et il a bien failli y réussir. De nos jours, pour mieux exorciser ce spectre, on prétend que sa haine des juifs n'était qu'un cas particulier de son racisme aryen – et de citer les exterminations de Gitans et, en général, de tous ceux dont les tares physiques eussent déshonoré et souillé les surhommes dont rêvaient les dantesques promoteurs des lois raciales de Nuremberg. C'est là un argument fort séduisant et, surtout, très sécurisant pour ceux dont la conscience les torture encore, au souvenir de l'atroce réussite de cette philosophie diabolique, en ce qui concerne les juifs, et ce – il faut bien l'avouer – dans le silence des puissances de ce monde, quand ce ne fut pas avec leur collaboration active (et les quelques rarissimes exceptions tant montées en épingle ne laveront jamais cette génération d'une telle tache !...)

La lecture de quelques passages d'un petit livre, malheureusement peu connu, de Herman Rauschning, l'un des proches collaborateurs d'Hitler, nous montre que le racisme n'a rien à voir avec la haine démoniaque qu'éprouvait le dictateur nazi envers le Peuple juif. Après avoir été longtemps un partisan fervent du national-socialisme et de son fondateur, Rauschning, dégoûté par la démesure et la folie de son maître, a fini par s'enfuir en France, à la fin des années trente. En 1939, paraissait, en France Libre, le récit de ses confidences, sous le

titre : *Hitler m'a dit*. En voici quelques passages significatifs, mais il faudrait lire tout l'ouvrage :

De même que les Juifs ont dû souffrir la dispersion avant de conquérir la puissance universelle qu'ils avaient atteinte, c'est nous qui sommes maintenant le peuple élu de Dieu, qui va rassembler ses membres épars pour dominer la terre. [...]

Les Tables de la Loi du Sinaï ont perdu toute valeur. La conscience est une invention judaïque, c'est, comme la circoncision, une mutilation de l'homme. [...]

Mes Juifs sont les meilleurs otages dont je dispose. La propagande antisémite est, dans tous les pays, une arme indispensable pour porter partout notre offensive politique. On verra avec quelle rapidité nous allons bouleverser les notions et les échelles de valeur du monde entier, uniquement par notre seule lutte contre le Judaïsme. D'ailleurs, les Juifs sont nos meilleurs auxiliaires. Malgré leur situation exposée, ils se mêlent partout, quand ils sont pauvres, aux rangs des ennemis de l'ordre et des agitateurs, et ils apparaissent, en même temps, comme les détenteurs patents et jaloux de capitaux formidables. Il est donc facile de justifier la lutte contre les Juifs dans tous les pays, au moyen d'exemples populaires que tout le monde comprendra; dès l'instant où l'on fait pénétrer dans les cervelles le principe raciste en dévoilant les méfaits des Juifs, tout le reste s'ensuit très rapidement. [...]

Car c'est seulement entre ces deux forces que se déroule le combat pour la suprématie mondiale : entre les allemands et les juifs! Tout le reste n'est que mirage et néant. Israël se cache derrière l'Angleterre, derrière la France et derrière les Etats-Unis. Même lorsque nous aurons chassé le Juif d'Allemagne, il restera toujours notre ennemi mondial ! [...]

Si le juif n'existait pas, il faudrait l'inventer. On a besoin d'un ennemi visible et non pas seulement d'un ennemi invisible [...] Le Juif réside toujours en nous. Mais il est plus facile de le combattre sous sa forme corporelle que sous la forme d'un démon invisible; le Juif était l'ennemi de l'Empire Romain, il l'était même déjà de l'Egypte et de Babylone. Mais je suis le premier à entamer avec lui une guerre à mort [...] Quand j'ai lu, il y a longtemps, les Protocoles de Sion, j'en ai été bouleversé. Cette dissimulation dangereuse de l'ennemi, cette ubiquité ! [...] J'ai compris tout de suite qu'il fallait faire comme eux, à notre façon bien entendu [...] Comme ils nous ressemblent et, à d'autres égards, comme ils sont différents !... Quelle lutte s'engage entre eux et nous ! L'enjeu est tout simplement la destinée du monde ! [...]

Il ne peut y avoir deux peuples élus. Nous sommes le peuple de dieu ! Ces quelques mots décident de tout ! [...] Deux mondes s'affrontent : l'homme de Dieu et l'homme de Satan ! Le juif est la dérision de l'homme. Le Juif est la créature d'un autre Dieu. Il faut qu'il soit sorti d'une autre souche humaine. L'Aryen et le Juif, je les oppose l'un à l'autre et, si je donne à l'un le nom d'homme, je suis bien obligé de donner un nom différent à l'autre. Ils sont aussi éloignés l'un de l'autre que les espèces animales de l'espèce humaine. Ce n'est pas que j'appelle le Juif un animal. Il est beaucoup plus éloigné de l'animal que nous, Aryens. ***C'est un être étranger à l'ordre naturel, un être hors nature !...²***

2. Une fois encore, sans le savoir, Hitler a prophétisé. En effet, dans le Midrash *Bereshit Rabbah*, Parashah 41 (42) sur Gn 14, 14 "et l'on vint le dire à Abraham l'Hébreu ('ivri)", nous trouvons ce commentaire midrashique sur la racine 'VR : "Rabbi Judah déclare : tout le monde est d'un côté (me'ever ehad) et lui (Abraham) de l'autre. Rabbi Nehemia déclare : il vient d'au-delà (me'ever)..." Il est vrai qu'un autre prophète païen, beaucoup plus ancien celui-là, Balaam, requis par Balaq pour maudire Israël, avait été contraint de bénir ; témoin cet infime extrait de cette bénédiction prophétique : "Voici un peuple qui habite à part, il n'est pas compté parmi les nations" (Nb 23, 9).

Et Rauschning conclut le récit de cet entretien hallucinant en ces termes :

Hitler semblait vouloir poursuivre, mais il était comme terrassé par l'étrangeté de sa vision. Les mots ne venaient plus sur ses lèvres. Son visage était crispé. Dans son excitation, il fit claquer ses doigts : les... les juifs, bégaya-t-il, c'est quelque chose de... *c'est une leçon que nous n'aurons jamais fini d'apprendre !...*

On ne méditera jamais assez sur ces paroles, diaboliquement prophétiques, de celui qu'il conviendrait d'appeler « le faux prophète de l'antisémitisme ». Certes, on pourra toujours objecter que cette sinistre époque est révolue et que nul n'oserait, de nos jours, se servir de telles théories. Je l'affirme ici bien haut : non seulement une telle théorie existe encore, mais elle a été adaptée, développée et savamment distillée dans les esprits, durant ces dernières décades, dotée de l'énorme force de frappe des médias de masse. Elle pénètre inexorablement dans les esprits et dans les cœurs, trouve son aliment et sa justification de mauvaise foi dans les agissements réputés scandaleux et criminels d'un petit peuple judéo-israélien, à peine en voie de reconstitution après la plus sanglante hémorragie de son histoire. Ce mauvais esprit est d'autant plus redoutable qu'il se drape dans le manteau de la justice et de la vertu et s'arroge le droit non seulement de juger, mais de condamner sans l'entendre, une communauté humaine dont la seule existence constitue, pour des centaines de millions de gens dans le monde, une anomalie, voire une souillure. Ceux qui s'érigent ainsi en accusateurs de leurs frères se chargent d'une bien lourde responsabilité. Ils risquent de faire exactement le jeu de Satan, dont l'Écriture nous conte les agissements. Il accuse Job de n'avoir aucun mérite à être vertueux, puisqu'il est comblé des dons de Dieu (Jb 1, 9-11). Il accuse Josué, le grand-prêtre, l'« homme de présage », qui préfigure le sacerdoce des temps messianiques (Za 3, 1). Et enfin, c'est lui, l'« accusateur de nos frères », comme le nomme l'Apocalypse, que Michel et ses anges précipitent du ciel sur la terre (Ap 12, 7ss).

Je veux m'attarder un instant sur le drame de Job, car il constitue, me semble-t-il, une typologie prophétique du procès inique fait, par les nations, à un Israël qui, s'il n'est pas parfait, est cependant innocent de ce dont on l'accuse. Face à ses faux amis hypocrites et impitoyables qui prétendent justifier Dieu de ce qu'il permet qu'on inflige à son serviteur, Job s'écrie :

Mes frères ont été décevants comme un torrent [...] Tels vous êtes près de moi, à cette heure; à ma vue, saisis d'effroi, vous vous dérobez ». (Jb 6, 15-23).

On songe ici au cri du psalmiste :

Tu as éloigné de moi mes compagnons, tu as fait de moi une horreur pour eux » (Ps 88, 9).

Ou encore à la description que fait le Psaume 22, du Serviteur souffrant:

Et moi, ver et non point homme, risée des gens, rebut du peuple. [C'est ainsi qu'Hitler, cité plus haut, caractérisait le peuple juif : « le juif est la dérision de l'homme ! »]. *Tous ceux qui me voient me bafouent* (Ps 22, 7).

Tandis que l'auteur des Lamentations attribue cette plainte à tout le peuple :

Tu as fait de nous des balayures, un *rebut* parmi les peuples! (Lm 3, 45).

Mais Job ne fait pas que se plaindre, il proclame hautement son innocence :

Ne cesserez-vous pas de me tourmenter, de m'écraser par vos discours ! Même si j'ai fait fausse route et que je persiste dans mon égarement, en vérité, quand vous pensez triompher de moi, justifier le mépris dont on m'accable, sachez que c'est Dieu qui m'opprime et qui m'enveloppe de son filet (Jb 19, 2-6).

On ne peut s'empêcher de songer aux souffrances du Messie, prophétisées par Isaïe, en ces termes :

L'Éternel s'est plu à l'écraser par la souffrance » (Is 53, 10).

Tandis que les Psaumes attribuent les mêmes épreuves à tout le peuple :

Ils s'acharnent sur celui que tu frappes, ils rajoutent aux blessures de ta victime. (Ps 69, 27).

Qu'ils le sachent, Éternel, c'est là ta main ! Toi, Éternel, voilà ton œuvre ! » (Ps 109, 27).

Après avoir imploré en vain la compréhension, puis crié son innocence, Job clame que sa cause n'est pas encore jugée. Il est certain que Dieu lui rendra justice ;

Revenez ! Ne soyez pas injustes ! Revenez ! Car mon droit (ou « ma justice ») reste en cause ! (Jb 6, 29).

Ce droit des juifs, qu'ils proclament depuis des millénaires et qui agace tant les nations, Dieu lui-même le leur garantit :

Écoute, Éternel, la voix de Juda et *ramène-le à son peuple*. Que ses mains défendent son droit ! Viens-lui en aide contre ses ennemis ! (Dt 33, 7).

Car L'Éternel va faire droit à son peuple... » (Dt 32, 36).

Tandis que je me disais : Je me suis fatigué en vain, c'est pour rien que j'ai usé mes forces. En réalité, mon droit subsistait auprès de L'Éternel, ma récompense, auprès de mon Dieu, j'étais glorifié aux yeux de L'Éternel, mon Dieu était ma force! (Is 49, 4).

Enfin, devant la mauvaise foi patente de ses accusateurs, Job menace :

Lorsque vous dites : Comment l'accabler ? Quel prétexte trouverons-nous en lui ? Craignez pour vous l'épée, car la

colère s'enflammera contre les fautes, et vous saurez qu'il y a un jugement. (Jb 19, 28-29).

Ayant réglé ses comptes avec les hommes, Job s'en remet maintenant à Dieu :

Je sais, moi, que mon Goël³ est vivant, que lui, le dernier, se lèvera sur la terre [...] et, de ma chair, je verrai Dieu ! (Jb 19, 25-27).

Cette simple phrase recèle bien des mystères. Examinons les réminiscences scripturaires de cette proclamation de foi :

Car tu sauvas mon âme de la mort pour qu'elle marche à la face de Dieu, dans la lumière des vivants. (Ps 56, 14).

Quand le Seigneur vous aura donné le pain de l'angoisse et l'eau de la détresse, celui qui t'instruit ne se cachera plus et tes yeux verront celui qui t'instruit. (Is 30, 20).

Une voix! Tes guetteurs crient de joie, car ils voient, les yeux dans les yeux, L'Éternel revenant à Sion ! (Is 52, 8).

Éveille-toi, éveille-toi, Jérusalem, toi qui as bu, de la main de L'Éternel, la coupe de sa colère. (Is 51, 17).

Et moi, dans la justice, je contemplerai ta face, au réveil, je me rassasierai de ton image ! (Ps 17, 15).

Nous le savons, l'éveil (ou le réveil), est le substitut poétique et symbolique de la résurrection, tout comme le sommeil l'est de la mort. Or, voici que Paul nous prédit la résurrection spirituelle du peuple juif, lorsqu'il s'écrie :

car si leur 'perte' fut une réconciliation pour le monde,

3. Le Goël, ou proche parent, avait le droit de préemption sur les biens et les personnes de son clan. Il était donc "celui qui rachète" (d'où 'rédeempteur', du latin *redimere*) le bien de famille de ses proches tombés dans la misère, pour que ce dernier ne soit pas aliéné (voir la belle histoire de Ruth) ; le Goël était aussi le "vengeur de sang", le justicier.

que sera leur admission, sinon une résurrection d'entre les morts ! (Rm 11, 15).

Et, quand cette merveille se produira-t-elle ? – Osée nous le révèle dans le mystère :

Venez, revenons à L'Éternel. Il a déchiré, il nous guérira. Il a frappé, il bandera nos plaies. *Après deux jours, il nous rendra la vie, le troisième jour, il nous relèvera* et nous vivrons en sa présence ! (Os 6, 1-2).

Or, Jésus est réputé avoir dit :

Détruisez ce sanctuaire, et, *en trois jours*, je le relèverai ! » (Jn 2, 19).

Et, si nous n'avons pas encore entrevu le mystère, Pierre nous y aide, lorsqu'il écrit, citant le Psaume 90, v. 4 :

Devant le Seigneur, *un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour*. (2 P 3, 8).

Que celui qui a des oreilles pour entendre comprenne ! ...

Je l'affirme ici, *espérant avoir*, en cela, *moi aussi*, *l'Esprit de Dieu* (cf 1 Co 7, 40) : **Dieu a rétabli son peuple**.

L'Évangile de Matthieu nous en fournit la typologie mystérieuse lorsqu'il écrit que c'est à l'occasion du massacre des enfants de Bethléem, que s'accomplit l'oracle du prophète Jérémie :

Une voix dans Rama s'est fait entendre, pleur et longue plainte : c'est Rachel pleurant ses enfants, et elle ne veut pas être consolée, car ils ne sont plus. (Mt 2, 17-18; Jr 31, 15).

Or, si nous nous reportons au contexte, dans Jérémie, nous constatons qu'il y a une suite optimiste à cette triste prophétie :

Ainsi parle L'Éternel: Cesse ta plainte, sèche tes yeux ! Car il y a une *compensation* pour ta peine – oracle de L'Éternel

– ils vont revenir du pays ennemi. Il y a espoir pour ton avenir – oracle de L'Éternel – ***ils vont revenir, tes fils, sur leur territoire.*** (Jr 31, 16-17).

Cela n'est-il pas clair pour nous ? La première partie de cet oracle concerne les martyrs : pas plus que les petits innocents de Bethléem, les gazés des camps de la mort ne ressuscitent pas en ce monde. L'Évangéliste n'avait donc pas de raison de citer la seconde partie de cet oracle, car ce dernier n'était pas pour son temps, qui est le nôtre. En effet, si nous y regardons de plus près, avec les yeux de l'esprit, nous commençons à discerner qu'à l'Édomite Hérode (Amaleq !), qui cherche à détecter le Roi-Messie, à l'aide des Écritures, correspond étrangement l'Aryen Hitler qui – on l'a vu plus haut – a si génialement perçu la nature mystérieuse de la condition juive. Tous deux ont la même démesure : ils se dressent violemment « *contre L'Éternel et contre Son Oint* » (cf. Ps 2, 2). Mais leur entreprise démoniaque se solde par le même échec radical : Jésus fuit en Égypte, les juifs, dans les nations. Mais, malheureusement, dans les deux cas, le prix est tragique : à Bethléem, quelques dizaines d'innocentes victimes, dans les camps de la mort, quelques millions !... Ce n'est qu'après l'horreur qu'est venue la « compensation » (en hébreu, *sakhar*, c'est-à-dire « salaire », « rétribution ») : les fils de Rachel ont commencé de revenir sur leur sol ancestral ! Que ce soit un retour progressif, différent du Grand Retour qui sera l'œuvre de Dieu lui-même, c'est encore Jérémie qui l'atteste :

Je vous prendrai, un d'une ville, deux d'une famille, pour vous amener à Sion. (Jr 3, 14).

Quant à ceux qui refusent obstinément de voir, dans cette reconstitution progressive du peuple d'Israël, une œuvre de Dieu (parce que ce sont des juifs persécutés qui en ont eu l'initiative, précisément – ô ironie ! – pour être enfin *une nation comme les autres nations* de la terre), ceux-là feront bien de méditer la suite de ce texte :

Et quand vous vous serez multipliés et que vous aurez fructifié dans le pays, en ces jours-là – oracle de L'Éternel

– on ne dira plus Arche de l'Alliance de L'Éternel. En ce temps-là, on appellera Jérusalem «Trône de L'Éternel». Toutes les nations convergeront vers elle, vers le nom de L'Éternel, à Jérusalem, et elles ne suivront plus l'obstination de leur cœur mauvais. (Jr 3, 16-17).

Le dessein divin qui se dégage de la méditation des textes et situations évoqués ci-dessus, est en cours de réalisation sous nos yeux incrédules (cf Ha 1, 5). Dieu a rendu à son Peuple l'existence nationale. Il a commencé à le refaçonner dans son terreau initial, dans ses villes de jadis, dans sa langue d'antan, en attendant de pouvoir lui parler à nouveau face à face, comme aux jours du désert (cf. Osée 2, 16), afin qu'il se consacre tout entier à lui et que la face du monde en soit changée.

On peut, bien entendu, refuser en bloc ce qu'on appellera peut-être une construction de l'esprit fondée sur une lecture fondamentaliste de la Bible. Pourtant, qu'on y prenne garde, la reconstitution de ce peuple, de nos jours, en moins de quatre générations, après environ deux mille ans de dispersion et à la suite du plus grand génocide de son histoire, tout cela ne peut raisonnablement être attribué à un hasard historique. La contradiction universelle qu'a toujours soulevée ce peuple est redevenue cruellement actuelle et se concentre sur la même ethnie, le même sol, avec exactement les mêmes noms de lieux ; et les situations modernes présentent souvent une telle analogie avec des événements relatés dans la Bible, qu'elles peuvent bien être considérées comme la réalisation de prototypes typologiques. On est en droit de se demander si nous ne sommes pas arrivés à l'époque de l'« apocatastase », dont parlent les prophètes et le Nouveau Testament, c'est-à-dire le temps où arriveront à leur éclosion définitive toutes les prophéties de l'Écriture concernant Israël, et où se reproduiront, sous une forme moderne et difficilement reconnaissable, et à un échelon infiniment plus vaste et signifiant, des situations anciennes, dont on comprendra alors toute la portée et l'efficacité ⁴.

Ne voit-on pas déjà se profiler la fin du temps des nations ? Jésus l'a prédite de façon mystérieuse, en ces termes :

Ils seront passés au fil de l'épée, emmenés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem demeurera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que soient révolus les temps des nations (Lc 21, 24).

Les nations, surtout les chrétiennes, supporteront-elles le retour en grâce du Peuple juif lorsque celui-ci sera revenu à Dieu de tout son cœur, ainsi que l'atteste et le prédit toute l'Écriture ? Et, si leur Seigneur réintègre ces bannis dans la plénitude de leurs prérogatives messianiques, s'il fait d'eux l'âme du monde et le foyer de sa manifestation renouvelée, s'il se drape de ce peuple, comme il est venu en forme d'esclave, sous le nom de Jésus, la chrétienté n'éprouvera-t-elle pas, envers ce nouveau David, la jalousie mortelle d'un moderne Saül⁵, et les peuples non-chrétiens, la haine implacable d'Edom (Esaü) pour son frère élu, Jacob ?

Les prophètes sont unanimes à prédire le rétablissement d'Israël par Dieu et le choix qu'il fera *encore* (définitivement) de ce peuple élu et de sa Terre Sainte. Mais – chose qui devrait nous faire réfléchir – ils nous présentent presque toujours cet événement comme s'accomplissant **contre le gré des nations**, comme en témoignent ces quelques citations, parmi tant d'autres :

J'éprouve un amour jaloux pour Jérusalem et pour Sion, mais une très forte colère contre les nations tranquilles (en sécurité)⁶ : car moi, je n'étais que peu irrité, mais elles,

4. Voir, ci-dessus : 1. Signification des concepts d'apocatastase et d'intrication prophétique ; a) *Apocatastase*. 2. Le mystère de l'apocatastase.

5. Voir : Menahem Macina, *Le signe de Saül : A propos du sévère avertissement de Paul aux chrétiens (Rm 11, 19-22)*, éditions Tsofim, Limoges, 2014 ; et, en résumé : « Epilogue : Le signe de Saül ».

6. Les nations sont qualifiées de *sha'ananim*. Le terme signifie "tranquille", "qui repose en sécurité", "qui ne s'en fait pas". Quant à l'expression "ont concouru au désastre", *'azrû lera'ah*, elle veut dire, mot à mot : "ont aidé au malheur". Quelle prophétie effrayante de ce qui s'est passé dans les années 40 !

elles ont concouru au désastre. C'est pourquoi, ainsi parle L'Éternel : je me tourne de nouveau vers Jérusalem avec compassion. Mon temple y sera rebâti – oracle de L'Éternel Sabaoth – et le cordeau sera tendu sur Jérusalem (Za 1, 14-16).

Et toi, tour du troupeau, Ophel de la fille de Sion, à toi va revenir la souveraineté d'antan la royauté sur la Maison d'Israël [...] Maintenant des nations nombreuses se sont assemblées contre toi. Elles disent : Qu'on la profane, que nos yeux se repaissent de la ruine de Sion ! C'est qu'elles ne connaissent pas le plan de L'Éternel et qu'elles n'ont pas compris son dessein : Il les a assemblées comme les gerbes sur l'aire. Debout ! Foule le grain, fille de Sion ! Car je rendrai tes cornes de fer, de bronze tes sabots, et tu broieras des peuples nombreux... (Mi 4, 8.11-13).

On se demandera peut-être le sens de toute cette geste, qui paraît décidément bien compliquée. Pourtant, si l'on veut bien se donner la peine de scruter l'agir de Dieu, tel qu'il se révèle tout au long des Écritures, on entrera dans le mystère, en commençant d'entrevoir la merveilleuse pédagogie de Dieu, ainsi que sa fidélité et sa passion intraitable pour la Justice et la Vérité.

Les chrétiens admettent, sans hésitation, sur la foi de la parole même de la parole de Jésus (Mt 21, 43), que le Royaume de Dieu a été retiré au Peuple juif et leur a été donné pour qu'ils en portent les fruits. La Parole de Dieu, pensent-ils, ne saurait se démentir. En cela, ils ont raison. Pourtant, l'Écriture nous enseigne que Dieu peut annuler ses engagements si leur bénéficiaire s'en montre indigne. Ce fut le cas pour Éli, le grand prêtre, qui fermait les yeux sur les exactions de ses fils. Dieu le rejeta du sacerdoce, en ces termes :

J'avais bien dit⁷ que ta Maison et la Maison de ton père marcheraient toujours en ma présence, mais maintenant

7. Voir aussi Jg 2,1-5.

– oracle de L'Éternel – je m'en garderai, car j'honore ceux qui m'honorent et ceux qui me méprisent sont traités pour rien (1 S 2, 30).

De même, le Royaume d'Ephraïm (les dix tribus du Nord), qui avait supplanté Juda, la tribu détentrice de la royauté héréditaire sur l'ensemble du Peuple d'Israël, et ce sur décision divine (1 R 11, 29 ss.), se verra rejeté par Dieu, à cause de ses nombreuses prévarications, au profit de Juda, réintégré par Dieu dans ses prérogatives, ainsi qu'en témoigne le Psalmiste :

II rejeta la tente de Joseph, il n'élut pas la tribu d'Ephraïm ; il élut la tribu de Juda, la montagne de Sion qu'il aime. (Ps 78, 67-68) ⁸.

Mais, dira-t-on, jusqu'ici tout au moins, la Chrétienté n'a pas prévariqué gravement. Certes, non. Mais a-t-elle su garder sa ferveur, ne s'est-elle pas installée dans un compromis confortable avec le monde ? Or, c'est précisément dans cette situation que se trouvait l'élite religieuse que Dieu rencontra face à face, en la personne de Jésus. Ce dernier se présenta à elle comme un superbe gêneur. L'intrusion brutale du Royaume de Dieu, dans le royaume de ce monde, venait remettre dangereusement en question le fragile équilibre, durement acquis, entre la farouche religion monothéiste de ce petit peuple occupé et un dominateur païen, intraitable envers tout ce qui ressemblait à la moindre velléité d'authentique royauté juive. La réaction des autorités juives au miracle de la résurrection de Lazare peut sans doute nous scandaliser, il reste que, dans la perspective de ces gens, l'élimination de Jésus apparaissait comme une œuvre de salut public.

Les grands prêtres et les Pharisiens réunirent alors un conseil : Que faisons-nous ? disaient-ils, cet homme fait beaucoup de signes. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui et ***les Romains viendront et ils supprimeront notre lieu saint et notre nation*** (Jn 11, 47-48).

8. Voir aussi 1 R 14, 7 ss.

Il est clair qu'ils songent à mettre Jésus hors d'état de nuire. Mais Caïphe, le grand prêtre en exercice, a une idée beaucoup plus efficace, plus machiavélique aussi :

Vous n'y entendez rien. Vous ne songez même pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périclite pas tout entière.

Il est clair que le plan de cet homme est de faire saisir cet agitateur (doté de pouvoirs thaumaturgiques, certes, mais à l'identité messianique duquel aucun dirigeant religieux de l'époque ne croyait), de le juger pour blasphème et de le livrer au pouvoir public, sous le chef d'une accusation à laquelle les Romains étaient le plus sensibles : la **sédition messianique**, crime automatiquement punissable de mort. En témoigne ce passage de Luc :

Pilate dit alors aux grands prêtres et aux foules : « Je ne trouve en cet homme aucun motif de condamnation. » Mais eux d'insister en disant : « **Il soulève le peuple**, enseignant par toute la Judée, depuis la Galilée, où il a commencé, jusqu'ici. » (Lc 23, 4-5).

Cette alliance insolite entre deux ennemis jurés sur le dos d'un innocent, a eu maintes versions dans l'histoire des hommes, mais, cette fois, la victime a de telles dimensions malgré ses infimes apparences, que cette coalition blasphématoire va devenir l'antitype de la coalition de tous les pouvoirs contre l'oint de L'Éternel, lors du grand combat eschatologique. De cette transposition mystérieuse, sous l'action de l'Esprit-Saint, témoigne éloquemment le chant d'actions de grâces que font monter vers Dieu les premiers Chrétiens :

Maître, c'est toi qui as fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve. C'est toi qui as dit, par l'Esprit Saint et par la bouche de notre père David, ton serviteur : Pourquoi cette arrogance chez les nations, ces vains projets chez les peuples ? Les rois de la terre se sont mis en campagne et les magistrats se sont rassemblés de concert contre le

Seigneur et contre son Oint. Oui vraiment, ils se sont rassemblés dans cette ville contre ton serviteur Jésus que tu as oint ; Hérode et Ponce Pilate avec les nations païennes et les peuples d'Israël, pour accomplir tout ce que, dans ta puissance et ta sagesse, tu avais déterminé par avance (Ac 4, 24-28).

Il est évident que nous avons affaire, ici, à un mode d'interprétation actualisante fort utilisé à cette époque : le *peshet*. Tant le narrateur que le lecteur savent parfaitement qu'il n'y a qu'une adéquation approximative entre la prophétie et l'actualisation accommodante qu'on en fait à une situation actuelle qui présente avec les réalités prédites quelques analogies de forme ou de fond. C'est, d'ailleurs du même œil qu'il faut lire l'application que fait l'apôtre Pierre de la prophétie de l'effusion de l'Esprit, aux derniers jours. L'oracle est cité dans son intégralité (Ac 2, 16-21 et Jl 3, 1-5), avec la mention du soleil qui se change en ténèbres et de la lune qui se change en sang, tous signes qui, à l'évidence, ne se sont pas produits en ces temps-là ; preuve, s'il en était encore besoin, que l'accommodation (au sens de l'adjectif accommodatrice), que fait le Nouveau Testament de ces prophéties eschatologiques, n'en monopolise ni n'en épuise pas l'accomplissement plénier, encore à venir.

Toutefois, il ne faudrait pas voir, dans ce procédé, un jeu artificiel. La situation est analogiquement la même que pour la prophétie des pleurs de Rachel sur ses fils tués, appliquée par l'évangéliste à la situation concrète des petits massacrés de Bethléem – et dont nous avons vu plus haut que l'accomplissement plénier semblait bien en être intervenu dans le gigantesque massacre contemporain de six millions de Juifs. La même dialectique divine s'applique aux deux passages que nous venons d'évoquer. Les principaux éléments du drame du salut messianique, éparpillés dans le vaste magma de l'histoire du peuple juif, se retrouvent, personnalisés et spécifiés, dans le Nouveau Testament, tel un capital chromosomique chargé de tous les acquis héréditaires de cette geste humano-divine, mais

également ouvert sur un avenir encore informe, dont il prendra possession en le fécondant, en y déposant cette riche semence qui a traversé l'histoire et le temps, jusqu'à ce qu'elle atteigne ses pleines dimensions et porte tous les fruits eschatologiques contenus en germe dans le dessein divin initial.

Et pour résumer le propos, posons que l'épreuve à laquelle ont été soumis les dirigeants religieux du judaïsme, en la personne énigmatique de Jésus – qui s'est avéré être pour eux une pierre d'achoppement (cf. Is 8, 14 ; Rm 9, 33 et 1 P 2, 8) – risque d'être imposée un jour aux nations chrétiennes, en la personne, cette fois, du peuple juif. Quand ce dernier, revenu pleinement à la conscience de sa vocation de « lumière des nations » (Is 42, 6) et réinvesti de l'Esprit de Dieu, deviendra, pour l'ordre nouveau que prépare le totalitarisme athée (dans sa version la plus tyrannique et la plus tentaculaire), une gêne intolérable, une *pierre à soulever pour toutes les nations* (Za 12, 3)⁹. Quand se lèvera la tyrannie à laquelle nul n'osera résister en face, qui aura le courage de refuser de s'associer au massacre ou à la spoliation de ce peuple déjà perdu de réputation de nos jours, tandis que s'amenuise inexorablement le mince chœur des amis inconditionnels d'Israël ? La Bête, attend, dans l'ombre, que les consciences soient murées, les cœurs endurcis, la vérité foulée aux pieds, l'amour tourné en dérision ; alors, elle agira. *Et la terre entière suivra la bête* (Cf. Ap 13, 3).

Souvenons-nous de la leçon du nazisme. Hitler était très attentif à l'opinion publique. S'il avait été convaincu que les massacres de Juifs soulèveraient l'indignation générale il se fût bien gardé de les perpétrer. Aux dires des meilleurs historiens du national-socialisme, ***c'est la quasi-indifférence qui a accueilli les premières voies de fait contre les biens et les personnes des Juifs, qui a encouragé ce tyran à donner libre cours à sa haine raciale, assuré qu'il était de la connivence***

9. J'ai consacré un ouvrage à cette thématique : Menahem Macina, La pierre rejetée par les bâtisseurs: L'intrication prophétique des Ecritures, éditions Tsofim, Limoges, 2013.

tacite et de la passivité des non-juifs, que n'atteignait en rien cette horrible tourmente.

Est-il utile de préciser que le dernier forfait – encore à venir – ne se déroulera pas dans les mêmes conditions que le précédent ? Cette fois, les choses seront très claires. Nul n'aura l'excuse de la bonne foi ou de l'ignorance. En effet, le prophète Joël nous le dit clairement : la matière du jugement, ce sera le peuple juif :

Car, en ces jours-là, en ce temps-là, quand je rétablirai Juda et Jérusalem, je rassemblerai toutes les nations, je les ferai descendre à la Vallée de Josaphat. Là, ***j'entrerai en jugement avec elles, au sujet d'Israël, mon peuple et mon héritage.*** Car ils l'ont dispersé parmi les nations et ils ont partagé mon pays (Jl 4, 1-2).

* *

*

Ce qui précède n'est qu'un exposé – très sommaire, malheureusement – des grandes lignes de ma conception de la maturation du mystère du peuple juif dans l'histoire. Peut-être certain(e)s seront-ils choqués de l'audace de certaines analogies, voire de ce qui pourra apparaître comme une certitude présomptueuse de détenir la seule interprétation valable d'oracles scripturaires énigmatiques, dont nul ne peut prétendre épuiser toute la richesse du mystère que Dieu y a déposé. Mais je dis ce que je crois devoir proclamer. S'il s'avère que j'aie pu, par pure grâce, jeter quelque lumière sur un mystère encore caché dans les Écritures, je ne saurais m'en enorgueillir, car « qu'ai-je que je n'aie reçu » et ne suis-je pas un « serviteur inutile » (cf. Lc 17, 10) ? Enfin, si je me croyais quelque chose, le spectacle de ma vie pécheresse me servirait d'« écharde » salutaire « dans ma chair » (cf. 2 Co 12, 7).

Toutefois, la reconnaissance de mes limites ne m'autorise pas à taire ce que je crois avoir compris du Plan de Dieu. Je ne vois donc pas d'autre moyen pour connaître l'Esprit qui est en moi,

que d'en exposer la teneur aux croyants, avec crainte et tremblement, certes, car je sais trop que, bien souvent, « l'esprit de ténèbres se déguise en ange de lumière » (cf. 2 Co 11, 14) ; mais aussi, avec confiance, car je me fie à l'assistance de l'Esprit-Saint, qui est garantie au croyant. J'attends de celles et ceux qui liront ces lignes qu'ils témoignent que « je n'ai pas couru en vain » (cf. Ga 2, 2). Je leur demande, humblement mais instamment, de bien vouloir examiner avec attention mon témoignage, sans se laisser arrêter par l'infirmité de celui qui le porte.

© Menahem Macina – mars 2015